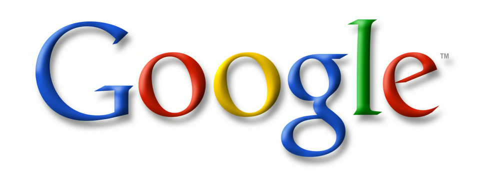
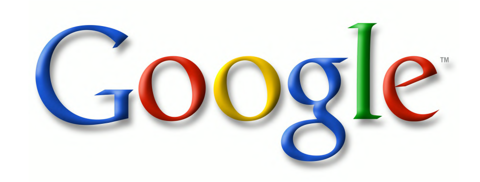
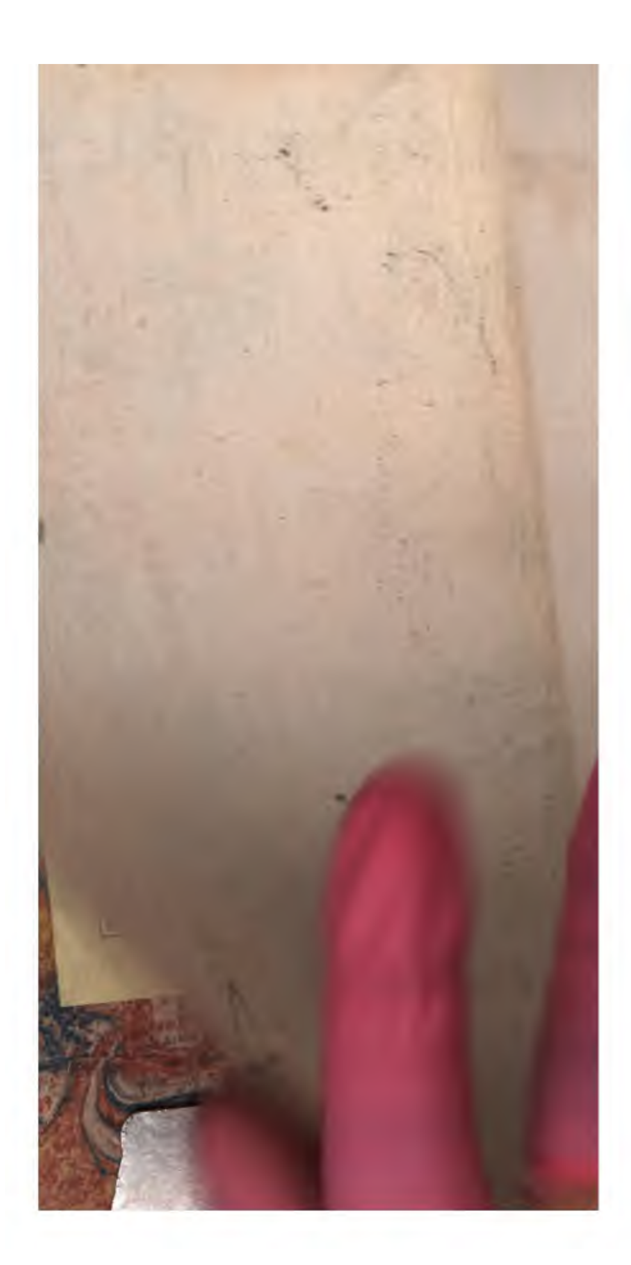
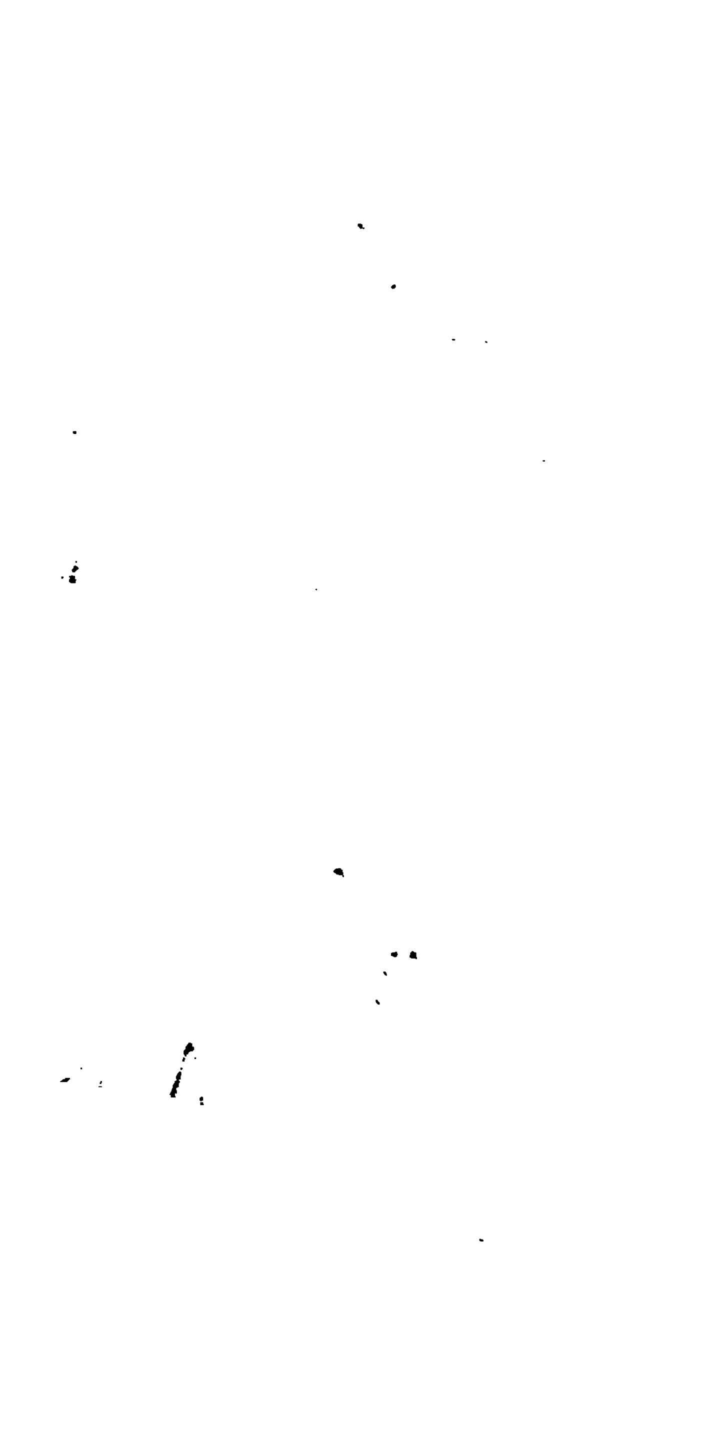


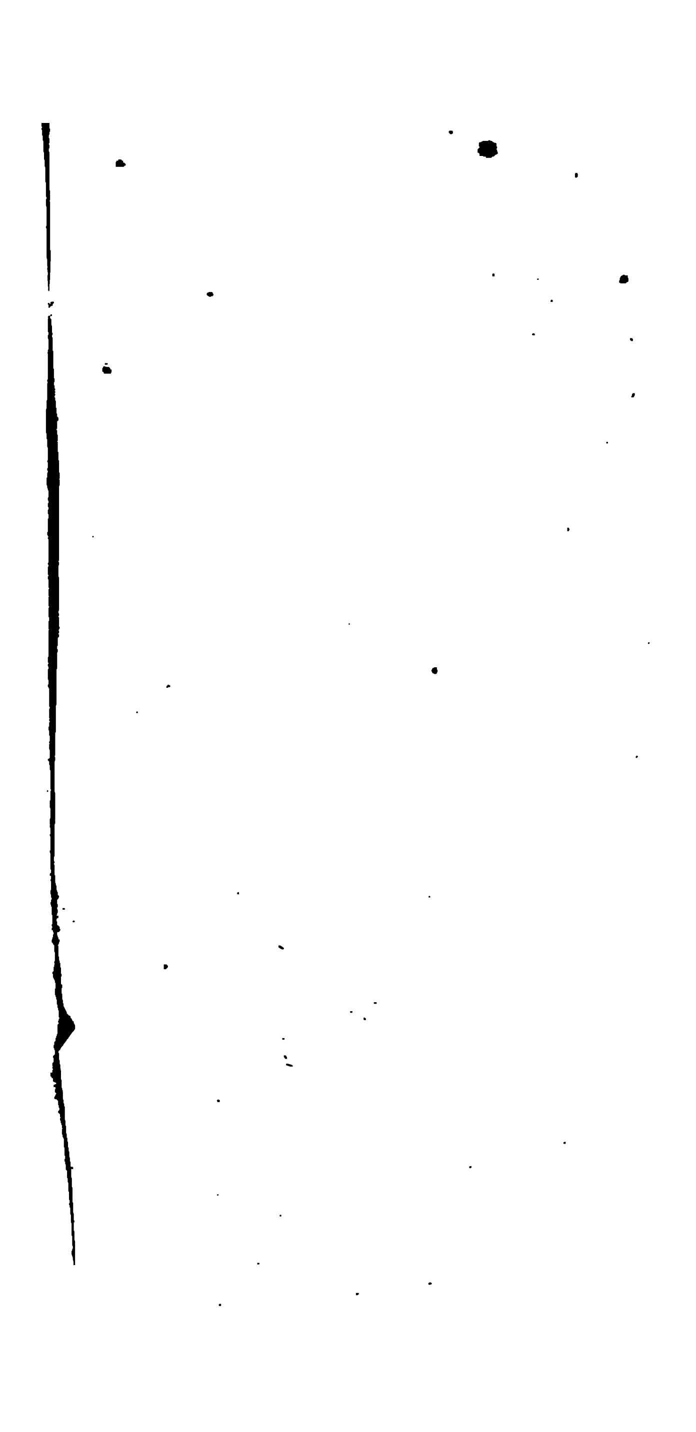


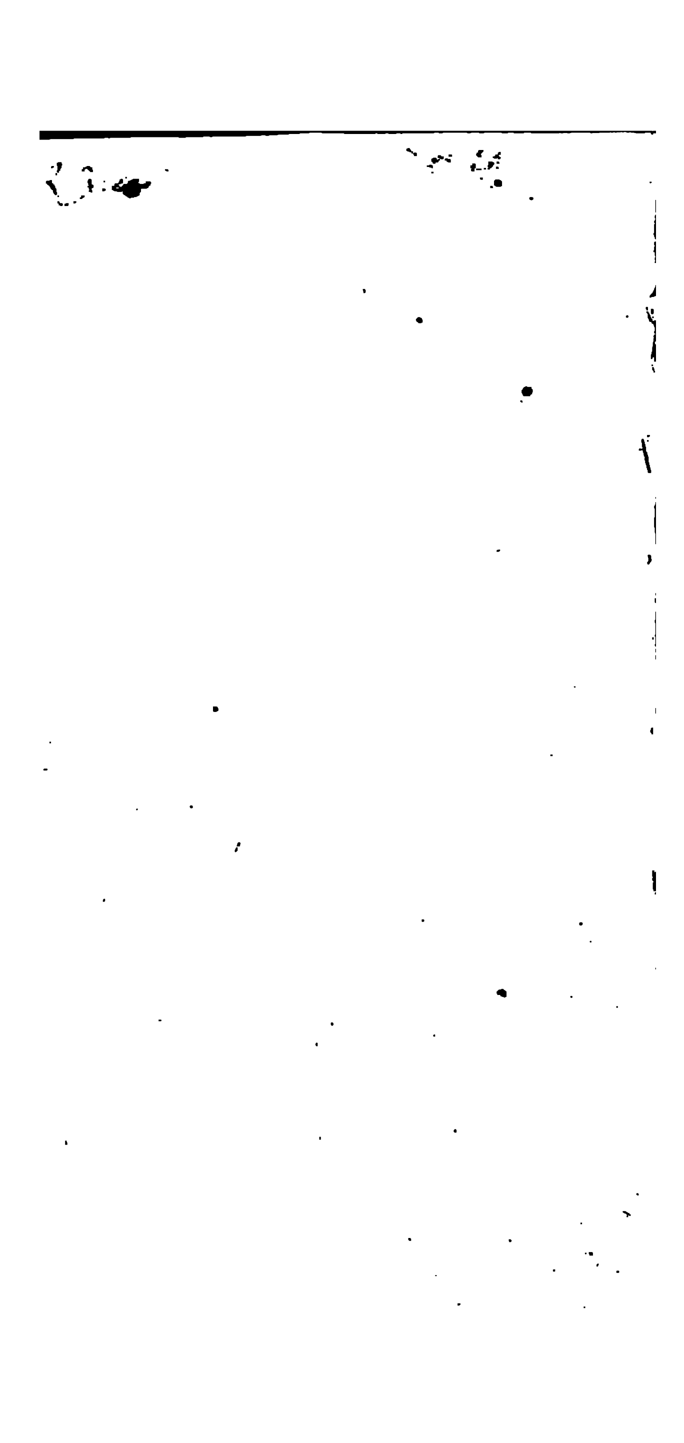












HISTOIRE
DU MINISTÉRE DU CARDINAL XIMENEZ,
ARCHEVESQUE DE TOLEDE ET REGENT D'ESPAGNE.

Par M^r DE MARSOLIER, *Chanoine de l'Eglise Cathedrale d'Uzez.*

NOUVELLE EDITION

Corrigée & augmentée par l'Autheur.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez GREGOIRE DUPUIS, rue S. Jacques, à la Fontaine d'or.

M. DCCIV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



SOMMAIRE
DU
QUATRIE'ME LIVRE.

Depart de l'Archiduc : l'Archiducheſſe reſte en Eſpagne. L'Archiduc en paſſant par la France conclud avec Loüis XII. un traité, touchant le Royaume de Naples, en qualité de Plenipotentiaire de Ferdinand. Ce Prince le déſavouë. Cette perfidie coute le Royaume de Naples aux François. L'Archiduc rompt publiquement avec Ferdinand, & s'en venge dans la ſuite. L'Archiducheſſe accouche de Ferdinand, frere de Charlequint : Elle le laiſſe en Eſpagne & va rejoindre l'Archiduc dans les Pays-bas. Nouveaux démêlez de Ximenez avec le Chapitre de Tolede. Il envoie des députez à la Reine. Sage conduite des députez. La Reine ſe déclare pour le Chapitre. Ximenez part pour Tolede. Addreſſe & conduite de l'Archevêque. Son ac-

commodement avec le Chapitre. Charitez de Ximenez. Il part pour Alcala. Il y fait bâtir deux fameux Monastères de filles. Motifs qui le portent à ces deux entreprises. Reglemens faits pour l'un de ces Monasteres si semblables à ceux de S. Cyr, qu'il semble qu'il lui y ait servi de modele. Ximenez fait imprimer l'Office Mozarabique, ou l'ancien Office des Eglises d'Espagne. Reflexions sur cet Office. Mort de la Reine Isabelle. Son Testament par lequel Elle declare Ximenez son éxécuteur Testamentaire. Il se rend auprès du Roy. Ferdinand quitte la qualité de Roy de Castille, & prend celle d'Administrateur de cette Couronne, pendant le bas-âge de Charlequint. Jean Manuël va trouver l'Archiduc pour l'informer de ce qui se passe en Espagne. Il lui persuade que le Testament de la Reine est supposé. Ferdinand par le conseil de Ximenez lui envoie des Ambassadeurs pour lui persuader le contraire. Discours du Chancelier de Brabant, par lequel il prouve la supposition du Testament. L'Archiduc prend la qualité de Roy de Castille. Dangereuse intrigue de Conchillo, l'un des Ambassadeurs de Ferdinand. L'Archiduc le fait arrêter. La nouvelle en estant portée en Castille, jette Ferdinand dans un embarras dont Ximenez le tire avec sa fermeté ordinaire. Il traite les Ambassadeurs de l'Archiduc avec la derniere hauteur. Conchillo est

délivré. L'Archiduc & l'Archiducheſſe arrivent en Eſpagne. Ferdinand va au devant d'eux. Il eſt abandonné de tous les Grands, à la reſerve de Ximenez & du Duc Dalve. L'Archiduc évite ſa rencontre. Ximenez le va trouver & le couronne Roy de Caſtille. Il travaille en vain à l'accommoder avec Ferdinand. Le nouveau Roy de Caſtille prévenu par Jean Manuël, rejette toute ſorte d'accommodement. Ximenez obtient enfin une entreveuë à des conditions tout à fait honteuſes à Ferdinand, mais ſans fruit. Ximenez en obtient une ſeconde & accommode les deux Rois. Ferdinand ſe retire en Arragon. Philippe I. commence à Regner en Caſtille. Son eſtime pour l'Archeveſque. Trait hardi de Ximenez. Il entreprend de détruire Jean Manuël, mais la mort précipitée de Philippe l'en empeſche. La Reine en eſt ſi affligée qu'elle en perd l'eſprit pour ne le plus recouvrer, pendant les cinquante années qu'elle ſurvécut au Roy. Les Etats de Caſtille s'aſſemblent. Jean Manuël brigue l'adminiſtration de la Caſtille pour l'Empereur Maximilien, grand pere de Charlequint. Ximenez la brigue pour Ferdinand, ayeul maternel du meſme Prince, & l'emporte ſur Jean Manuël. Ximenez envoie à Ferdinand l'Acte de ſon élection à l'adminiſtration de la Caſ-

tille. Ximenez est choisi pour gouverner la Castille pendant l'absence de Ferdinand. Troubles qui arrivent pendant son gouvernement. Conduite de Ximenez.





HISTOIRE DU MINISTERE DU CARDINAL XIMENEZ, ARCHEVESQUE DE TOLEDE ET REGENT D'ESPAGNE.

LIVRE QUATRIE'ME.

XIMENEZ s'occupoit à Tolede de la maniere qu'on vient de raconter, pendant qu'on préparoit toutes choſes à Saragoſſe pour y reconnoiſtre les Archiducs en qualité d'héritiers préſomptifs d'Arragon. Toutes choſes eſtant preſtes, ils partirent de Tolede pour s'y rendre. Ximenez les accompagna juſques à Alcala ; il y reſta pour y diſpoſer toutes choſes pour l'hyver que les Archiducs avoient fait deſ-

sein d'y passer avec la Reine Catholique.

Mais la jalousie de Ferdinand ne le permit pas à l'Archiduc. Il estoit le Prince de son siecle le mieux fait & le plus affable ; peut-estre mesme eut-il eu trop de cette derniere qualité pour les Espagnols, qui estiment la gravité sur toutes choses, si les conseils de Jean Manuël, qui connoissoit mieux que personne le génie de sa Nation, ne l'eussent obligé de la réduire dans ce juste temperament, qui fait aimer les Princes sans les exposer au mépris de leurs Sujets. Ces deux qualitez, jointes à une liberalité qui alloit quelquefois jusqu'à la profusion, l'avoient fait si generalement aimer des Grands & des peuples de la Castille, que le soupçonneux Ferdinand ne fut pas long-temps sans s'appercevoir qu'il ne lui seroit pas possible de le décréditer, comme il en avoit eu dessein. Il apprehenda qu'il ne lui en arrivast autant dans l'Arragon ; & cette crainte agit si fortement sur lui, que les Etats ne furent pas plutost congediez, qu'il le pressa de s'en retourner en Flandre.

La Reine Catholique estoit d'avis qu'il attendit que l'Archiduchesse fut accouchée pour la remener avec lui, comme elle le souhaitoit passionnément ; mais

Ferdinand ne rabatit rien de ses solicitations; & comme il avoit soin de mettre toûjours autant qu'il pouvoit les apparences de son costé, il prit un prétexte qui ne pouvoit estre plus specieux; ce fut la commission de negocier à Blois, en chemin faisant, avec le Roy de France un accommodement sur le different arrivé entre les François & les Espagnols pour le partage du Royaume de Naples.

Il ne falloit pas moins pour l'exécuter qu'un Prince qui appartint d'aussi-près au Roy Catholique, & dont la sincerité & la bonne foy fussent aussi connuës à Loüis XII. que l'estoit celle de l'Archiduc, pour rétablir la confiance que les perfidies de Ferdinand, si souvent réiterées, avoient absolument détruite.

L'Archiduc de son costé s'en chargea d'autant plus volontiers qu'il estoit persuadé qu'il ne pouvoit manquer à la parole qu'il avoit donnée à ses Sujets des Pays-bas d'y revenir au plutost, sans les porter à la sédition à laquelle ils n'avoient déja d'eux-mesmes que trop de panchant. D'ailleurs l'extréme jalousie de l'Archiduchesse lui devenoit de jour en jour plus insupportable. Cette Princesse l'avoit aimé d'abord avec la passion du monde la plus forte. Six ans de mariage n'avoient

rien diminué de ſa violence, non plus que de la jalouſie qui l'avoit d'abord accompagnée. Comme l'Archiduc ne s'accommodoit ni de l'une ni de l'autre, il crut ne pouvoir s'en deffaire plus honneſtement qu'en la laiſſant avec la Reine ſa mere, ſous prétexte que ſes couches, dont le terme approchoit, ne lui permettoit pas de faire le voyage avec lui. A cette raiſon d'inclination s'en joignit une de politique. Il connoiſſoit aſſez ſon beaupere pour s'en deffier; & il s'en deffioit aſſez pour craindre que la Reine venant à mourir pendant ſon abſence, il ne lui débauchât les Caſtillans. Il ne ſçavoit qu'un remede à ce mal, qui eſtoit de laiſſer l'Archiducheſſe en Eſpagne, pour retenir par ſa preſence les Peuples dans leur devoir.

Ces raiſons firent que non ſeulement l'Archiduc ne ſe choqua pas des ſollicitations continuelles de Ferdinand, mais qu'il haſta lui-meſme ſon voyage. Il partit trois jours avant la feſte de Noël de l'an 1502. ſans que ni l'hyver qui eſtoit des plus rigoureux, ni les larmes de ſa femme fuſſent capables de le retenir.

Il ne fut pas plutoſt arrivé ſur les frontiéres de France que le Roy Tres-Chreſtien & lui diſputérent de generoſité. Le Roy envoya en Flandre huit des princi-

paux Seigneurs de ſa Cour pour y ſervir d'oſtage de la ſeureté de l'Archiduc pendant qu'il ſeroit en France, & l'Archiduc pour témoigner une entiere confiance à la bonne foy du Roy, ne l'eut pas plutoſt ſçu qu'il écrivit qu'on les renvoyât. Il rencontra ſa Majeſté Tres-Chreſtienne à Blois. La conformité d'humeur de ces deux Princes & leur amitié reciproque formerent entr'eux cette liaiſon étroite, dont on parlera dans la ſuite; de ſorte qu'ils eurent bien-toſt terminé tous les differends.

Le Traité fut conclu. Il portoit que Charles fils de Philippe âgé ſeulement de deux ans, épouſeroit Claude fille aiſnée de Sa Majeſté; qu'elle auroit en dot le Royaume de Naples; que cependant le partage fait entre les deux Nations ſubſiſteroit; que celle qui auroit pris quelque choſe ſur l'autre le reſtituëroit; & que les Terres qui eſtoient en débat, ſeroient miſes en ſéqueſte entre les mains de l'Archiduc.

Le Traité fut ſigné par l'Archiduc en qualité de Plénipotentiaire de Ferdinand. Les Ambaſſadeurs de ce Prince, qu'il avoit amenez, & qui avoient tout pouvoir conjointement avec lui, le ſignerent auſſi & ſe ſoumirent à l'excommunication en

cas qu'il fust violé. Mais Ferdinand n'eut pas plutost appris que le Roy Tres-Chrestien, sur la foy du Traité, avoit congedié quatre mille hommes de renfort qu'il envoyoit au Duc de Nemours, & que ses Troupes au contraire venoient d'estre renforcées d'un secours de deux mille Allemans, qu'il leva le masque, desavoüa son Gendre & se mocqua de la crédulité de Loüis. Cette perfidie fit perdre le Royaume de Naples aux François, qui estoient en estat d'en chasser les Espagnols.

L'Archiduc se plaignit hautement de ce manquement de foy. Il n'oublia rien pour obliger son beau-pere à le reparer ; & ne l'ayant pu obtenir, il rompit hautement avec lui, s'unit plus étroitement qu'il n'avoit fait encore avec le Roy Tres-Chrestien, & se vengea enfin de Ferdinand, de la maniere que l'on racontera cy-aprés.

Cependant l'Archiduchesse qui estoit restée à Alcala avec la Reine Catholique, y accoucha heureusement de Ferdinand son second Fils, qui fut depuis Empereur, premier de ce nom. Ximenez prit occasion de cette naissance pour demander deux graces à la Reine ; l'une fut l'exemption de toutes sortes d'imposts pour la

Ville d'Alcala; l'autre, une gratification sur le Domaine Royal de mille livres de rente pour l'Université de cette mesme Ville. Il les obtint toutes deux en consideration du jeune Prince, & s'acquit par là l'affection des habitans d'Alcala, dont il faisoit d'autant plus d'estat, qu'il avoit choisi cette Ville pour y faire son séjour ordinaire.

Cette affection se trouva de beaucoup augmentée par une avanture qui a quelque chose d'assez particulier pour n'estre pas oubliée. Il y avoit alors dans les prisons d'Alcala un homme de condition qui appartenoit aux premieres familles de la Ville. Il estoit convaincu d'en avoir tué un autre qui n'estoit pas moins bien apparenté que lui. Ce qui augmentoit le crime est qu'il avoit esté commis pour ainsi dire, aux yeux de toute la Cour; mais ce qui le diminuoit est qu'il avoit esté fait dans un premier transport de colere; que le mort estoit un ennemi declaré qui avoit offensé celui qui l'avoit tué de la maniere du monde la plus sensible, & que le criminel estoit d'ailleurs un fort honneste-homme. Cette affaire ayant partagé toute la Ville, Ximenez fut sollicité par les parens du criminel de demander sa grace à la Reine; c'est à dire de l'obtenir,

Gomez. Liv. 3.

ſon grand crédit ne permettant pas de douter qu'il ne l'obtint en effet ; mais il le fut en meſme temps par les parens du mort, de ne ſe point meſler de cette affaire & de laiſſer aller la Juſtice ſon cours ordinaire.

Comme le crime eſtoit des plus graciables, Ximenez euſt bien voulu contenter les parens du criminel ; mais il euſt bien voulu en meſme-temps que cela euſt pû ſe faire ſans choquer les parens du mort, voicy comme il ſe tira de cet embaras. Pour la ſatisfaction des parens du mort il laiſſa condamner le criminel ; mais il fit en ſorte que le Jugement ne fuſt rendu que la veille de la naiſſance de Ferdinand, & que ſon exécution fut remiſe au lendemain ; réſolu de la faire differer encore ſi ce Prince ne fuſt pas né ce jour-là. Tout le monde eſtoit perſuadé que c'eſtoit un homme perdu. On le conduiſoit déja au ſupplice, lorſque Ximenez qui eſtoit exactement averti de toutes choſes, ſortit de ſon Palais & le rencontra en chemin. Il fit ſemblant d'eſtre ſurpris & embaraſſé de cette rencontre; puis, comme s'il euſt pris ſon parti ſur le champ, il dit aux Officiers qui le conduiſoient qu'ils prenoient mal leur temps, que le jour de la Naiſſance de l'Infant n'eſtoit pas un jour propre à

de pareilles exécutions, & qu'elles se devoient encore moins faire dans le lieu qui en avoit esté honoré, que par tout ailleurs. Il ordonna ensuite qu'on laissast le prisonnier sous la caution de ses parens, dont quelques-uns se presenterent pour en repondre, & se chargea de faire agréer à sa Majesté l'ordre qu'il venoit de donner. Il la fut en effet trouver de ce pas. Il en obtint la grace du criminel, & la fit expédier sur le champ.

Comme les couches de l'Archiduchesse avoient esté tres-heureuses, elle eut bien-tost recouvré sa santé; mais elle reprit avec elle ses soupçons, sa jalousie, ses ombrages, & tout ce que le desespoir de se voir éloignée de ce que l'on aime le plus a de plus furieux & de plus emporté. Elle n'avoit pû voir partir l'Archiduc sans en ressentir une douleur qu'il seroit difficile d'exprimer, Ce fut en vain qu'on songea de l'adoucir; elle ne pût estre suspenduë que par la promesse positive que leurs Majestez Catholiques lui firent de lui permetre de l'aller rejoindre quand elle seroit relevée de ses couches. Cette esperance arresta pour un temps ses impatiences; mais elle ne se sentit pas plutost assez de forces pour sortir de la chambre, qu'elle demanda avec une obstination invincible qu'on

lui tînt parole. La Reine avoit toûjours conſervé une grande authorité ſur tous ſes enfans, meſme aprés leur mariage; ſa volonté leur avoit toûjours ſervi de regle. L'Archiducheſſe en particulier avoit conſervé pour elle un reſpect qui ne pouvoit aller plus loin. Cette autorité ſe trouva inutile dans l'occaſion dont il s'agit. La Princeſſe n'y voulut point déférer; les careſſes & toutes ſortes de divertiſſemens furent employez avec auſſi peu de ſuccés. Enfin la Reine qui jugeoit abſolument neceſſaire que la Princeſſe reſtaſt en Eſpagne, chargea Ximenez de menager ſon eſprit & de la faire conſentir à differer au moins ſon départ.

L'Archeveſque y employa toute ſon addreſſe. Il lui repreſenta ce qu'elle devoit à la Reine ſa mere, qui eſtant déja atteinte de la maladie dont elle mourut quelque temps aprés, ne pouvoit pas vivre longtemps. Ce qu'elle devoit au jeune Prince ſon Fils, qu'elle abandonnoit à tous les dangers de l'enfance, & qui auroit d'autant plus de beſoin de ſon ſecours, que celui de ſon ayeule eſtoit preſt à lui manquer. Enfin il la fit ſouvenir de ce qu'elle ſe devoit à elle-meſme, à l'Archiduc ſon Epoux, aux Princes ſes Enfans, qu'elle ſe mettoit en danger de priver par un départ

précipité & tout à fait à contre-temps, de la Couronne de Castille, & de celles qui en dépendent, aprés s'en estre privée elle-mesme. Toutes ces remontrances furent inutiles, & ce fut beaucoup pour Ximenez de ce qu'elle ne s'emporta pas contre lui, comme elle avoit fait contre tous ceux qui s'estoient ingérez de s'opposer à sa résolution.

Cette tentative manquée, Ximenez se réduisit à la faire consentir de differer son départ de quelques mois. Les raisons en paroissoient évidentes; les broüilleries survenuës entre Sa Majesté Tres-Chrestienne & le Roy son pere, ne lui permettoient pas de passer par la France; le seul chemin de la Mer lui estoit ouvert; la saison n'estoit pas encore favorable à la navigation, & les Vaisseaux qui devoient la porter ne pouvoient estre prests de quelque temps. Des raisons si fortes sembloient devoir la faire consentir à un delay, mais son obstination encore plus forte, l'emporta sur tout ce qu'on put lui representer. Il fallut la laisser partir, & elle s'embarqua à la Corogne le 1. de Mars de l'année 1504. & arriva heureusement en Flandre.

Mais si Ximenez ne réüssit pas à l'égard de l'Archiducheſſe selon les intentions de la Reine. Il fut au moins le premier qui

découvrit les dispositions presque insurmontables qu'elle avoit à la folie. Ce fut ce qui le porta à persuader à la Reine, qui avoit resolu de ne la point laisser partir, de consentir à son départ; la résistance dans une pareille occasion n'estant capable que de haster les accés d'un mal où elle tomba enfin pour n'en jamais guérir.

Le chagrin qu'eut la Reine du départ de l'Archiduchesse, & du peu de déférence qu'elle avoit euë pour ses sentimens & peut-estre mesme les facheuses suites qu'elle en prévoyoit augmenterent son mal. Elle se mit au lit, & elle n'en releva presque plus. Cela fit juger à Ximenez qu'il n'avoit point de temps à perdre; qu'il devoit se prévaloir de l'autorité qu'elle lui avoit donnée, & dont il prévoyoit la diminution infaillible aprés la mort de cette Princesse.

Il avoit toûjours eu fort à cœur la reformation de son Clergé, il y avoit travaillé avec succés. Cependant il apprit que pendant son absence il s'y estoit glissé des abus qui ne pouvoient estre dissimulez. Il resolut aussi tost d'y donner ordre, & de le faire d'autant plus promptement qu'il prévoyoit des obstacles qui ne pourroient estre surmontez que par l'intervention de l'Autorité Royale. Il en parla à la Reine,

& en prit occasion de lui demander la permission d'aller faire un voyage à Tolede. Sa Majesté qui estoit persuadée qu'elle pouvoit d'autant moins se passer de lui, qu'elle estoit moins en état d'agir par elle-mesme, le lui refusa absolument. L'Archevesque fit semblant de n'y plus penser; mais comme il avoit entierement resolu d'achever cette affaire du vivant de la Reine, il fit dessein de la réduire à la necessité de le presser elle-mesme, d'une chose qu'elle paroissoit ne lui devoir jamais accorder.

Il nomma pour cet effet le Docteur Villalpand & Ferdinand Fonseca pour travailler en qualité de Vicaires generaux à la reformation du Clergé de son Diocese. Ils estoient habiles, sur tout pour les procedures de Justice, grands Canonistes, mais d'une severité outrée & capable de porter toutes choses à l'extremité; c'est justement ce que demandoit Ximenez, afin d'obliger la Reine à consentir qu'il allât à Tolede pour remedier par sa prudence, aux desordres causez par le zéle indiscret de ses grands Vicaires.

Ce que l'Archevesque avoit prévu arriva. Comme la commission qu'il avoit donnée n'exceptoit personne, les deux Vicaires generaux resolurent de commencer par la reformation du Chapitre de la Cathé-

drale comme la plus difficile & celle qui devoit entraisner celle de tout le reste du Diocese. Ils lui firent signifier leur commission, & marquerent le jour auquel ils prétendoient commencer leur visite. Le Chapitre surpris d'une entreprise qui jusques alors avoit esté sans exemple, fit ses protestations, & résolut d'un commun accord de ne point souffrir la visite. Les Vicaires generaux passerent outre sans avoir égard aux protestations ; & le Chapitre appella à Rome de toutes les procedures qui s'estoient faites & de toutes celles qui se pourroient faire. Il prétendoit que cet appel auroit un effet suspensif; mais les Vicaires generaux sans y avoir égard continuerent leurs procedures & décreterent un ajournement personnel contre trois Chanoines. Le Chapitre leur deffendit de comparoistre, & les Vicaires generaux, les délais écheus, les firent enlever d'authorité & traduire dans des Chasteaux qui dependoient de l'Archevesque. Cette nouvelle entreprise fut d'autant plus sensible au Chapitre, qu'il avoit ses Prisons particulieres destinées à la detention des Chanoines, & qu'il estoit sans exemple qu'on se fust servi de celles de l'Archevesque pour les arrester. Le premier dessein du Chapitre estoit de les enlever de

force & de les envoyer à Rome porter leurs plaintes ; mais ayant fait reflexion combien les voyes de fait estoient odieuses, à quels inconveniens elles estoient sujettes, & combien la Reine en seroit irritée, il resolut de lui faire une députation & de lui demander sa protection pour la conservation de ses Privileges.

La demarche estoit délicate & ne paroissoit pas devoir estre suivie d'un grand effet. Ximenez estant auprés de cette Princesse & y ayant le credit que tout le monde sçavoit ; mais la réputation de la sagesse & de l'équité de la Reine estoit si bien établie que le Chapitre ne douta point qu'elle ne lui rendit justice.

Sa Majesté estoit alors à Médina del Campo ; les Députez s'y rendirent ; l'Audiance leur fut aussi-tost accordée. François Alvarez Theologal de l'Eglise Cathédrale, homme de qualité, d'un sçavoir & d'une probité reconnuë, qui estoit le Chef de la députation, parla d'abord de la pieté de la justice & des autres grandes qualitez de la Reine, d'une maniere où la sincerité paroissoit toute entiere & où la flaterie ne sembloit avoir aucune part. Il parla aussi de la personne de l'Archevesque avec beaucoup d'estime & de respect, & de ce qui se faisoit à Tolede par des

Gomez Liv. 3.

perſonnes qui abuſoient de ſon autorité ; avec une moderation qui fut d'autant mieux receuë, qu'on s'y eſtoit moins attendu. Il repreſenta enſuite que s'agiſſant d'une conteſtation entre le Chapitre & l'Archeveſque de Tolede, qui ne reconnoiſſoit en Eſpagne aucun Superieur pour la Juriſdiction Eccleſiaſtique, ils ne pouvoient avoir recours qu'à deux Juges, au Pape ou à Sa Majeſté. Que n'ayant pas trouvé bon, lors de leur premier differend avec l'Archeveſque, qu'ils députaſſent à Rome ſans ſa participation ; ils eſtoient réduits à la neceſſité de l'importuner de leurs démêlez. Il ſoutint qu'on avoit impoſé au Chapitre, en publiant qu'il ne s'agiſſoit de rien moins dans cette affaire que de s'exempter de la Juriſdiction de l'Archeveſque, qu'il ne ſe piquoit point de pareils Privileges; qu'il prétendoit au contraire eſtre tellement ſoumis à l'Archeveſque, qu'il ne dépendoit que de lui ſeul immédiatement ; & que ceux qui en étoient membres, ne pouvoient eſtre jugez que par lui ſeul, eſtant ſur les lieux conjointement avec les Commiſſaires nommez par le Chapitre, ſans pouvoir eſtre obligez de comparoiſtre devant lui par tout ailleurs qu'à Tolede. Que cette partie de ſa Juriſdiction lui eſtoit tellement

propre & estoit tellement attachée à sa personne, qu'elle ne pouvoit estre communiquée à ses grands Vicaires, ni en consequence de leur pouvoir ordinaire, ni en vertu d'une commission extraordinaire. Que le Chapitre de Tolede ne prétendoit rien en cela, qui ne fust tres-conforme à la dignité du Clergé de la premiere Eglise d'Espagne. Que ne reconnoissant pour le spirituel que l'Archevesque seul au dessus de lui, il y auroit de l'injustice de le soumettre à des personnes, qui par rapport au rang qu'elles tenoient dans l'Eglise, ne pouvoient estre qu'au dessous de lui. Que cette prétention estoit fondée sur l'ordre naturel, sur l'usage perpetuel de l'Eglise de Tolede, & sur les transactions autentiques passées entre les Archevesques & le Chapitre, dont il avoit apporté les Originaux. Il s'offrit en mesme-temps de les remettre à qui il plairoit à Sa Majesté. Elle lui fit signe de les donner à un Secretaire d'Etat. Il le fit, & insista ensuite fortement sur l'emprisonnement des trois Chanoines. Il soutint qu'une pareille violence faite à des personnes de leur rang, dont il y en avoit une qui avoit eu l'honneur d'estre Nonce du Pape auprés de leurs Majestez Catholiques, estoit un scandale plus grand que celui qu'ils a-

voient pû commettre, en s'oppoſant avec plus de force que les autres, aux entrepriſes des Vicaires generaux, en quoy conſiſtoit tout le crime. Enfin il demanda leur élargiſſement comme une réparation duë à la violence qu'on leur avoit faite, & offrit de la part du Chapitre de les repreſenter toutes les fois qu'il en ſeroit requis.

La Reine témoigna eſtre ſatisfaite du diſcours des Députez: Elle leur répondit favorablement, & leur ayant fait ſigne de ſe retirer, elle fit lire les Tranſactions, & les ayant trouvées conformes aux prétentions du Chapitre, elle témoigna à l'Archeveſque que les Députez ne demandoient rien que de juſte, & qu'elle ſouhaitoit que l'on terminât au plutoſt cette affaire par les voyes de la douceur; elle ajouta que comme il eſtoit difficile que cela ſe fit par un autre que lui-meſme, il eſtoit à propos qu'il partit au plutoſt pour Tolede, mais qu'il ſe tint preſt pour en revenir au premier ordre.

Soit que Ximenez trouvaſt que les plaintes du Chapitre eſtoient fondées, ou que la Reine lui paruſt trop diſpoſée à rendre juſtice pour s'y oppoſer, ou qu'il ſe piquaſt de paroiſtre aſſez équitable pour ſe condamner lui-meſme, lorſqu'on lui faiſoit connoiſtre qu'il avoit trop entre-

pris;

pris; il eſt certain qu'il promit à la Reine de terminer cette affaire d'une maniere qu'elle n'en entendroit plus parler. Elle en parla en ce ſens aux Députez lorſqu'ils vinrent prendre congé d'elle. Ils partirent auſſi-toſt & Ximenez les ſuivit quelques jours aprés. Il ne ſçavoit pas apparemment qu'il ne devoit plus revoir la Reine; s'il l'avoit préveu, il ſeroit difficile de l'excuſer de l'avoir abandonnée, aprés tant de bienfaits, dans les derniers momens de ſa vie. Comme l'on ne peut rien ſçavoir ſur des faits ſi cachezque par conjecture, l'on verra dans la ſuite quels motifs l'auroient pû porter à faire une pareille démarche. Ce qu'il y a d'aſſuré, c'eſt que cette Princeſſe ne lui ſçût point mauvais gré de ſon abſence, & que le nommant, lorſqu'elle mourut, ſon executeur teſtamentaire conjointement avec le Roy Catholique, elle lui donna la plus grande marque qu'elle lui pouvoit donner de la continuation de ſon eſtime.

Cependant Ximenez eſtant arrivé à Tolede il ne déſaprouva pas à la verité en public la conduite de ſes Vicaires generaux, mais auſſi il ne la ſuivit pas. Il ſe piqua meſme d'une condeſcendance qui ne lui eſtoit pas ordinaire, & s'il vint à bout de la réformation de ſon Diocéſe, ce fut

ſans uſer de ces voyes de hauteur & de ſeverité auſquelles il n'avoit que trop de penchant ; mais qui ne ſont bonnes, aprés tout, que dans la neceſſité, c'eſt à dire, quand celles de la douceur & de la charité ſont abſolument inutiles. Cette conduite ſi differente de celle qu'il avoit accoutumé de garder, fit croire que la Reine qui avoit tout à fait deſaprouvé les violences faites par ſes Vicaires generaux, apparamment par ſes ordres, lui avoit donné ſur cela des avis qu'il n'avoit peut-eſtre jamais receus de perſonne. Quoiqu'il en ſoit, ſa conduite fit voir que les Grands ne font pas moins ce qu'ils veulent par la douceur bien menagée, que par la violence qui ne ſert bien ſouvent qu'à faire avorter les meilleurs deſſeins. Les hommes ſont naturellement libres, & ne veulent pas eſtre contraints: on peut les forcer pour un temps à porter le joug ; mais à la premiere occaſion ils ne manquent jamais de le ſecouer ; tout ce qui eſt violent ne dure pas.

La premiere démarche de l'Archeveſque à l'égard du Chapitre, fut de délivrer les trois Chanoines priſonniers. Le Chapitre offrit de s'en rendre caution. Ximenez n'en voulut point d'autre que leur parole. Il aſſembla enſuite le Chapitre pour

juger les informations ; mais on lui repreſenta qu'ayant eſté faites par des Juges dont il ne pouvoit reconnoiſtre l'authorité, elles devoient eſtre recommencées. Ximenez qui s'eſtoit attendu à cette difficulté n'y inſiſta pas ; elle fut plus grande ſur le choix du Greffier dont l'on ſe devoit ſervir ; l'Archeveſque prétendoit que ce fuſt le ſien, ſur ce que tout Juge eſt en droit de ſe ſervir de ſes Officiers ; mais le Chapitre ſoutint que n'eſtant Juge que conjointement avec lui, & les affaires ne ſe pouvant vuider qu'à la pluralité des voix, le Greffier du Chapitre eſtoit en droit de ſervir, & avoit en effet toujours ſervi dans les cauſes des Chanoines ; il ajouta que s'agiſſant quelquefois de choſes infamantes, il eſtoit juſte de ne les confier qu'à des perſonnes qui eſtant de leur dépendance, avoient intereſt de ne les pas divulguer.

L'Archeveſque prit ſur cela un expedient qui avoit quelque choſe d'aſſez extraordinaire ; ce fut qu'il écriroit lui-meſme les dépoſitions, & que par ce moyen le ſecret ſeroit bien gardé. Le Chapitre qui vit que la choſe ne pouvoit tirer à conſequence ne s'y oppoſa pas, & l'Archeveſque prit occaſion de cette petite complaiſance, d'en uſer comme il fit, avec dou-

ceur, en sorte qu'il empescha mesme le Chapitre de traiter avec toute la rigueur qu'il s'estoit proposée, ceux de ses membres qui se trouverent coupables.

Il fit ensuite des Réglemens tres-utiles conjointement avec le Chapitre: Les Historiens de sa vie n'en rapportent qu'un, qui fut que le Chanoine qui seroit en semaine pour dire la grande Messe, & les deux autres qui devoient lui servir de Diacre & de Soûdiacre, se retireroient dans l'ancien cloistre, dont l'on fit pour cet effet reparer quelques chambres; qu'éloignez de tout commerce avec les séculiers, ils y vacqueroient à la priere, à la lecture de l'Ecriture-Sainte & des Livres de pieté; qu'ils n'y auroient de conversation qu'avec des personnes choisies, dont la vie exemplaire & l'habileté seroient également reconnuës, & qu'ils n'en sortiroient qu'aprés que la semaine seroit entierement finie. Ce reglement a esté longtemps en usage dans l'Eglise de Tolede, mesme aprés la mort de l'Archevesque.

La connoissance que prit Ximenez de la conduite & des mœurs du Chapitre de sa Cathedrale lui en donna de l'estime; il y trouva du zele, du sçavoir, de la pieté, bien des gens de mérite & beaucoup moins de désordres que ne lui avoient

rapporté ceux qui pour lui faire leur cour donnoient dans son humeur severe aux dépens du prochain. Ximenez resta trois mois à Tolede ne s'occupant d'autre chose que de la réformation de son Diocese; elle lui réüssit enfin heureusement.

Avant que d'en partir, outre ses aumônes ordinaires, qui montoient à de grandes sommes; comme il eut remarqué qu'une partie des desordres de cette Capitale de la nouvelle Castille venoit de ce que plusieurs filles, mesme de qualité, n'ayant pas dequoy se marier, estoient souvent réduites à de grands inconveniens, il donna cinq cens mille livres, à condition d'en employer trois cens mille à marier les plus pauvres, & les deux cens mille qui restoient à racheter un grand nombre de Chrestiens qui gemissoient depuis long-temps sous la servitude des Infideles.

L'apprehension qu'il eut que la maladie de la Reine augmentant, il n'eust pas le temps de se rendre auprés d'elle pour lui rendre les derniers devoirs, l'obligea de quitter Tolede. Il se rendit dans cette vûë à Alcala; mais y ayant appris que Sa Majesté se trouvoit mieux, il s'y arresta pour presser l'entreprise de sa fameuse Bible, & des autres Ouvrages qu'il y avoit commencez.

Il n'y demeura pas long-temps sans executer deux desseins tres-utiles ; il les avoit conceus dés le temps qu'il n'estoit que Provincial de son Ordre. Il avoit remarqué en faisant ses visites, qu'il y avoit dans les Monastéres de Filles, un grand nombre de Religieuses, qui n'ayant point d'autre vocation que la necessité toute pure, & la violence de leurs parens, y vivoient en desesperées & tomboient dans tous les désordres où porte d'ordinaire une continence forcée. Il avoit remarqué encore qu'il y avoit quantité de filles, qui ayant avec la vocation toutes les qualitez necessaires pour la vie religieuse, ne pouvoient estre receuës dans les Monasteres, fautes d'avoir dequoy payer leur dot, & restoient dans le monde en danger de s'y perdre.

Pour remedier à ces deux inconveniens Ximenez fit bâtir à Alcala deux Monasteres grands & magnifiques ; il les pourvut de meubles, & generalement de tout le necessaire. Il leur assigna de gros revenus, & leur donna dequoy subsister une année entiere sans y toucher ; afin qu'ayant épargné les rentes d'une année, elles fussent en estat de se mieux acquitter des charges ordinaires de leur fondation, & de fournir aux extraordinaires qui pourroient ar-

river. Le premier Monaſtere eſtoit deſtiné à recevoir de pauvres filles, dans leſquelles on verroit des marques extraordinaires de vocation à la vie religieuſe : il lui eſtoit expreſſement deffendu, non ſeulement de rien exiger, mais même de rien recevoir quand il ſeroit offert volontairement. Il lui donna pour Regle celle de ſaint François, mais adoucie par des Conſtitutions particulieres, & pour protecteur S. Jean le Pénitent.

Il deſtina le ſecond Monaſtere, qui eſtoit tout proche du premier, à l'éducation d'un grand nombre de filles de qualité, mais pauvres ou orfelines, & deſtituées du ſecours de leurs parens pour quelque raiſon que ce pût eſtre, ou qui en eſtant maltraitées, eſtoient obligées de s'en ſéparer pour joüir ailleurs du repos qu'elles ne pouvoient trouver parmi leurs proches. La Regle de Saint François y eſtoit ſuivie comme dans le premier, mais d'autant plus adoucie, que les filles qui y entroient avoient une liberté toute entiére, ou de s'y faire Religieuſes, aprés s'y eſtre longtemps éprouvées, ou de retourner dans le monde, pour y vivre dans le mariage d'autant plus chreſtiennement, qu'on l'avoit eu en vûë dans leur éducation, & que la pratique des vertus chreſtiennes, dont l'u-

ſage eſt le plus neceſſaire dans une famille n'y eſtoient pas en moindre recommandation que celle des vertus religieuſes.

Outre la pratique de la Regle de ſaint François, qui ne regardoit proprement que les Religieuſes, quatre Reglemens faits par Ximenez, & qu'il voulut eſtre inviolables, faiſoient la diſtinction particuliere de cet établiſſement.

Le premier eſtoit que les penſionnaires, comme on les appelle ordinairement, y ſeroient receuës & élevées gratuitement, ſans qu'il fuſt permis ni d'exiger ni de recevoir aucune penſion.

Le ſecond, qu'elles y ſeroient élevées dans tous les exercices qui eſtoient pour lors en uſage parmi les filles de qualité qu'on deſtinoit pour vivre dans le monde & dans le mariage ; afin que ſi elles choiſiſſoient ce parti, elles ſe trouvaſſent toutes formées pour l'état qu'elles auroient embraſſé ; ou que ſi elles ſe faiſoient Religieuſes, elles en fuſſent plus propres à former les filles dont l'éducation leur ſeroit confiée.

Par le troiſiéme Reglement, les places vacantes des Profeſſes ne pouvoient eſtre remplies que des penſionnaires, qui aprés s'eſtre diſtinguées par une pieté exemplaire, & avoir eſté long-temps éprouvées au-

roient donné des marques non ſuſpectes d'une vocation libre & exempte de toutes conſiderations humaines. Il eſtoit encore tres-expreſſement deffendu par le meſme Reglement de recevoir ni argent ni preſens pour la reception des Novices & des Profeſſes.

Le quatriéme Reglement ordonnoit expreſſement que le revenu de la premiere année qu'on avoit eu ſoin d'épargner, & qui donnoit le moyen de faire tous les ans une pareille épargne, & generalement tout ce qui pouvoit reſter du revenu, les charges acquitées, ſeroit exactement employé ſans pouvoir eſtre diverti à d'autres uſages, à doter tous les ans un nombre de ces meſmes filles qui auroient eſté élevées dans ce Monaſtere, & qui n'auroient pas d'ailleurs dequoy eſtre pourveuës.

Enfin pour conſerver à jamais la memoire de la Reine Iſabelle ſa bienfaitrice, Ximenez voulut que ce Monaſtere fût appellé *le Monaſtere d'Iſabelle.*

Outre les ſommes conſiderables que l'Archeveſque avoit fournies pour la fondation, les baſtimens & les meubles de ce Monaſtere, il lui laiſſa depuis de grands biens par ſon Teſtament.

François Ruiz, dont nous avons parlé en pluſieurs endroits de cette Hiſtoire, qui

fut depuis Eveſque d'Avila, y ayant choiſi ſa ſépulture, lui laiſſa encore de grands biens; les perſonnes de qualité de l'une & l'autre Caſtille imiterent depuis la liberalité de ces deux Prélats.

Enfin Philippe II. le plus magnifique de tous les Rois d'Eſpagne, & qui affectoit ſur toutes choſes de paſſer pour auteur des plus grands deſſeins, laiſſant à Ximenez la gloire d'eſtre le fondateur de ce fameux Monaſtere, ſe contenta depuis de n'en eſtre que le bienfaiteur. Comme il eſtoit perſuadé qu'il ne s'eſtoit point fait dans toute l'Eſpagne d'établiſſement plus utile, il ne lui accorda pas ſeulement quantité de privileges, mais il y fonda encore cinquante places, pour autant de filles des premieres Maiſons de toute l'Eſpagne.

Ximenez ne l'avoit d'abord fondé que dans la veuë de ſoulager la pauvre Nobleſſe des deux Caſtilles. Philippe fit quelque choſe de plus, & voulut que la Nobleſſe de tous ſes Royaumes en deça des Pirenées, y pût faire élever ſes filles. C'eſt tout ce qu'il ajouta à l'Inſtitut de Ximenez; en tout le reſte l'on ſuit exactement les Reglemens du Fondateur, ſoit pour l'éducation des Filles, ou pour la vie des Religieuſes & le gouvernement de la Maiſon. Ce Monaſtere eſt encore à pre-

sent le lieu le plus renommé de toute l'Espagne pour l'éducation des Filles de qualité. C'est un avantage qu'aucun autre ne lui dispute.

Comme les grandes ames, par la simpatie de leurs genies, conçoivent souvent les mesmes desseins sans se les estre communiquez, il s'est fait de nos jours en France un établissement pour l'éducation des Filles de qualité, qui a tant de rapport à celui de Ximenez, qu'on diroit qu'on l'a pris pour modele. Une Dame également illustre par sa naissance, & par une infinité de grandes qualitez qui la rendent la gloire de son sexe, en a fait le projet, & Loüis XIV. toûjours Grand, toûjours magnifique, l'a si superbement executé, que cette fameuse Maison se trouve dans le temps de son érection sur tout un autre pied de grandeur & de magnificence, que n'est encore aujourd'hui le Monastere fondé par Ximenez, après mesme toutes les richesses & tous les ornemens que les Rois & les Grands d'Espagne ont employé pour son établissement & pour le mettre en sa perfection.

L'Abbaye de S. Cyr.

Madame de Maintenon.

Quelque dépense que fit Ximenez dans l'execution de ses grands desseins, elle ne l'empeschoit pas d'en former de nouveaux tous les jours, & leur succés le rendoit

d'autant plus recommandable, que leur utilité ne se bornant pas au peuple & au Royaume d'Espagne, la gloire de l'auteur alloit aussi loin que ses ouvrages; telle fut la fameuse édition de la Bible d'Alcala, dont l'on a déja parlé; telle fut encore celle de l'Office divin Mozarabique, à laquelle il donna ordre pendant le séjour qu'il fit à Alcala.

Pour entendre ce que c'est que l'Office Mozarabique, il faut reprendre les choses de plus loin, & supposer que les Arabes ayant entrepris la conqueste de l'Espagne, dont l'on a parlé au commencement de cette Histoire, firent d'abord la guerre de la maniere du monde la plus cruelle. Ils ne sçavoient ce que c'estoit que de recevoir les Villes à composition & de donner quartier à personne. Ils mettoient tout à feu & à sang, & s'ils épargnoient quelques miserables, c'estoit pour les occuper dans les plus vils emplois, encore estoient-ils forcez à une servitude qui ne finissoit pas mesme avec leur vie, mais qui passoit jusqu'à leurs enfans.

Comme ils n'en vouloient pas moins à la Religion Chrestienne qu'au Trosne des Gots qu'ils avoient entrepris de renverser, le massacre du Clergé, le renversement des Eglises & l'abolition des

moindres marques de la Religion eſtoient les ſuites inſéparables de leur conqueſte. Perſonne n'échapoit à leur fureur qui ne renonçât au Chriſtianiſme & qui n'embraſsât leur Religion, comme il eſtoit forcé de ſe ſoumettre à leur Empire.

Une maniere ſi barbare de faire la guerre leur réüſſit d'abord ; mais il ne furent pas long-temps ſans s'appercevoir que le deſeſpoir augmentoit la valeur des Chreſtiens. Le cours de leurs victoires ne fut plus ſi rapide. Les ſiéges des Villes devinrent plus longs & plus obſtinez, la reſiſtance plus forte, les rencontres plus ſanglantes ; quelquefois la victoire meſme changeant de parti, les Maures juſqu'alors invincibles, eſtoient battus à leur tour.

Ces mauvais ſuccés les rendirent plus humains ; la condition des vaincus devint plus douce ; on ne les contraignit plus à quitter la Religion de leurs peres ; la compoſition fut offerte aux Villes aſſiégées ; & s'il y en eut de forcées, ce ne fut qu'aprés l'avoir refuſée.

C'eſt ainſi qu'ils en uſerent à l'égard de Tolede, qui eſtoit alors la Capitale des deux Caſtilles. Comme la priſe de cette Place leur importoit extrêmement, ils lui offrirent aprés un long ſiege, une compoſition qui ne pouvoit eſtre ni plus ho-

norable ni plus avantageuſe ; elle portoit expreſſément que les Chreſtiens qui voudroient reſter dans la Ville, en faiſant le ſerment de fidelité aux Maures, ſeroient conſervez dans la joüiſſance de tous leurs biens, de leur Religion, de leurs Privileges ; & que pour cet effet les Egliſes ſeroient conſervées pour eſtre converties, les unes en Moſquées & les autres laiſſées pour l'uſage des Chreſtiens.

Tolede qui ne pouvoit plus reſiſter, ſe rendit à ces conditions. La compoſition fut exactement gardée, & les Chreſtiens commencerent à vivre ſous la domination des Maures avec autant de liberté qu'ils auroient vécu ſous celle de leurs légitimes Princes. Cependant quoique ces Chreſtiens n'euſſent point changé de Religion, ils changerent de nom : car les ſujets des Princes Chreſtiens les appellerent Mozarabes, comme qui diroit demi Arabes, ou vivans parmi les Arabes ; & l'Office divin de ces Mozarabes fut auſſi appellé l'Office Mozarabique : En voicy l'hiſtoire en peu de mots.

Les Viſigoths ſous l'Empire d'Honorius, s'eſtant emparez preſque de toute l'Eſpagne ; comme ils eſtoient Arriens, ils introduiſirent pluſieurs changemens, meſme dans le culte Catholique de ce

Royaume. Les Visigoths embrasserent dans la suite la Foy Catholique, par les soins & les instructions de Saint Leandre Archevesque de Seville, à l'exemple de leur Roy Recarede.

L'uniformité de créance ayant esté rétablie dans toute l'Espagne, on pensa à y faire revivre un culte uniforme. On assembla pour cet effet le quatriéme Concile de Tolede, & l'on y ordonna qu'on observeroit dans toutes les Eglises un mesme usage dans les Prieres publiques & particulieres. Le soin de les regler fut donné à Isidore, successeur de Leandre, renommé en ce temps-là pour la sainteté de sa vie & pour la pureté de sa doctrine. L'Office Mozarabique fut composé de ces Prieres; c'est l'ancien Office des Eglises d'Espagne, c'est à dire que c'est un Ouvrage au moins du septiéme siécle, & comme il n'y a pas d'apparence que saint Isidore l'ait inventé, mais qu'il a sans doute suivi, pour le choix des Prieres & des Ceremonies les usages receus & authorisés dans les Eglises Chrestiennes de son temps. On peut avec raison porter l'antiquité de cet ouvrage beaucoup plus loin que le septiéme siecle. Cependant comme il est aisé de s'en convaincre (puisqu'il y en a encore à present quelques

exemplaires en France, sans compter ceux qui sont en Espagne & à Rome dans la Bibliotheque du Vatican) on y voit des preuves évidentes de plusieurs points que les Protestans contestent à l'Eglise Romaine, soit pour la doctrine, soit pour le culte. La foy de la réalité y est établie, puisqu'on y voit l'adoration de l'Eucharistie, mesme hors de l'usage. L'on y trouve la Priere pour les Morts & le Purgatoire, l'Invocation des Saints & l'honneur rendu aux Reliques des Martyrs, l'usage des Images, celui du Luminaire & de l'Encens, des Ornemens, des Ceremonies; & s'il y a quelque difference entre cet Office & celui qui est aujourd'huy en usage dans l'Eglise de Rome, c'est entre autres choses parce qu'il est plus long, autrement disposé & plus chargé de Ceremonies.

La Discipline ainsi établie par S. Isidore, dura prés de six vingt ans, c'est à dire, jusques au temps que les Maures s'emparerent presque de toute l'Espagne.

Alfonse VI. ayant depuis repris la Ville de Tolede sur les Maures, on s'assembla pour regler les affaires de la Religion & tout ce qui concernoit le culte divin. Mais comme les Chrestiens qui n'avoient pas esté soûmis à la domination des Maures,

y avoient introduits plusieurs change-mens ; l'Office Mozarabique ne se trouva point du goust du Roy, il fit dessein de l'abolir & d'introduire à sa place l'Office Romain. Richard Abbé de saint Victor de Marseille, que le Pape avoit envoyé pour rétablir la Discipline, estoit de cet avis. La Reine Constance qui estoit Françoise, accoutumée aux usages de son Pays, sollicitoit ce changement. Et l'Abbé Bernard aussi François de nation, nommé à l'Archevesché de Tolede, estoit du sentiment de la Reine.

Le Clergé, la Noblesse & le Peuple n'eurent pas esté plutost informées de ce dessein qu'ils s'y opposerent, & les contestations allerent si loin que le Roy & le Peuple ne pouvant s'accorder, on fut d'avis, selon la coutume de ce temps là, de remettre la décision de l'affaire à un combat singulier. On estoit alors persuadé que Dieu s'expliquoit par une voye d'elle-mesme si criminelle, & l'on ne doutoit point que la victoire ne fut attachée au parti le plus juste. Le Roy choisit donc un Chevalier pour soutenir le parti de l'Office Romain ; le Peuple & le Clergé en prirent un autre pour deffendre le Mozarabique. On prend jour, les deux Chevaliers entrent en lice. Le deffenseur de

l'Office Romain fut vaincu, & le Peuple crut que la volonté de Dieu s'estoit declaré par cet évenement.

Le Roy, la Reine & l'Archevesque n'en demeurerent pas d'accord, ils prétendirent que la victoire remportée par le Chevalier deffenseur de l'Office Mozarabique, pouvoit estre l'effet du hazard, de l'addresse ou de quelque autre cause, & qu'elle ne marquoit pas assez un ordre du ciel pour s'y tenir; en un mot ils firent tant d'instances qu'il fut resolu de remettre l'affaire à une épreuve qui marqueroit si visiblement la volonté de Dieu, qu'on n'en pourroit plus douter. On ordonne des jeûnes, des Prieres & des Processions publiques. Enfin on s'assemble dans une grande Place, on y fait allumer un grand feu, on y jette un Missel Romain & un Mozarabe; on rapporte que le Romain fut brûlé & que le Mozarabe demeura dans le feu sans recevoir aucun dommage.

Roderic Arc.Tol. lib. 6. c. 26 de Com mut. off. Tolet.

Un évenement si extraordinaire n'empescha pas que le Roy sollicité par la Reine, ne persista dans sa resolution; mais comme il estoit dangereux de ne pas accorder quelque chose au Peuple aprés que le ciel avoit paru deux fois se declarer en sa faveur, il consentit que l'Office Mozarabique fut en usage dans les anciennes

Paroiſſes de la Ville, où l'on convint que les Chreſtiens qui avoient vécu ſous la domination des Maures, ſe retireroient, mais il voulut que dans les autres Egliſes de la Ville & du Royaume on y fit l'Office ſelon l'uſage de Rome & de France. Dans la ſuite des temps ces anciennes familles venant à manquer peu à peu & les Paroiſſes ſe trouvant deſertes, on y mit de nouveaux Paroiſſiens & on y établit en meſme-temps le nouvel uſage de l'Egliſe; en ſorte qu'on ſe contentoit d'y chanter la Meſſe à certains jours de Feſte, ſelon l'ancienne coutume des Mozarabes.

Les choſes eſtoient en cet eſtat lorſque Ximenez, à qui rien n'échapoit, ſe fit repreſenter les Meſſels, les Rituels, les Breviaires & les Livres de Chant dont on s'eſtoit ſervi dans les anciennes Paroiſſes de Tolede. Ces monumens de la pieté des Gots lui parurent dignes d'eſtre conſervez à la poſterité; mais comme il jugea que ces vieux manuſcrits n'eſtant point renouvellez, periroient à la fin, il reſolut de les faire imprimer à ſes dépens. Il executa cette reſolution & conſerva par ce moyen à l'Egliſe Catholique des preuves tres-authentiques de ſa croyance & de ſon culte. Nous ne les aurions peut-eſtre plus ſans la prévoyance de ce grand Homme.

Il fit meſme quelque choſe de plus, car outre le grand nombre d'exemplaires Mozarabiques qu'il fit mettre dans toutes les Bibliotheques d'Eſpagne, il fonda dans l'Egliſe de Tolede une Chapelle magnifique pour treize Preſtres, à la charge qu'ils diroient tous les jours la Meſſe & feroient l'Office à la maniere des Mozarabes.

Au reſte l'eſtime que Ximenez fit paroiſtre pour les livres Mozarabiques, les rendit ſi fameux, que les habiles gens ſe piquerent à l'envie de les avoir dans leurs Bibliotheques. La France & l'Italie en voulurent avoir ; & Paul III. envoya exprés à Tolede pour en demander quelques exemplaires ; ils furent mis dans la Bibliotheque du Vatican, où ils ſont conſervez comme des monumens précieux de la foy des anciennes Egliſes d'Eſpagne. Il s'en fit à cette occaſion un ſi grand débit, que ſur la fin du ſeiziéme ſiecle, le ſeul Meſſel Mozarabique fut vendu à Tolede trente Piſtoles. On peut juger delà combien ils ſont rares à preſent & comme le temps vient à bout de tout ; il y a lieu de craindre qu'à moins que Dieu ne ſuſcite quelqu'un, qui à l'exemple de Ximenez en faſſe faire une nouvelle édition, il ne periſſent à la fin tout à fait.

Outre l'impreſſion de l'Office Moza-

rabique, Ximenez ayant remarqué que les Livres de Chant & de Musique estoient usez dans la pluspart des Eglises, de peur que les loüanges de Dieu n'en fussent interrompuës, il en fit faire une nouvelle Edition en velin, dont il fit present à toutes les Paroisses de son Diocése.

La liberalité de Ximenez alloit encore plus loin pour le soulagement des pauvres. Comme on lui eut rapporté qu'un habitant de Tolede, nommé Jerôme Madrit, s'estoit entierement dévoüé au service des Pauvres & des Malades, il l'envoya chercher, il eut avec lui plusieurs entretiens; & comme il eut reconnu qu'il joignoit beaucoup de prudence & de conduite à une tres grande charité, il lui donna d'abord mille écus pour les Pauvres, & ensuite d'autres sommes tres-considerables. Comme cette année-là la disette des vivres estoit grande & qu'elle causoit de grandes maladies, il lui donna quatre mille muids de bled pour les distribuer au Peuple, & ensuite vingt mille livres pour les employer en aumônes & en remedes. Depuis ce temps-là il donna presque tous les ans, neuf cens muids de bled aux Pauvres. Enfin pour ne manquer à aucun des devoirs de la charité, il envoyoit de temps en temps le mesme Je-

rôme & des confreres qu'il s'eſtoit aſſociez, par tout ſon Dioceſe, pour y élever de jeunes enfans, pour marier de pauvres filles, pour ſecourir les veuves, pour voir l'état des Hoſpitaux & pour les ſoutenir par ſes liberalitez.

Ximenez en s'occupant d'une maniere ſi digne d'un grand Prélat, n'oublioit pas la Reine ſa bienfaittrice; il envoyoit de temps en temps des Couriers à la Cour pour s'informer de ſa ſanté, & recevoir ſes Ordres. La maladie de cette Princeſſe continuoit toûjours, mais comme elle n'augmentoit pas, il ſe flattoit de l'eſperance de ſe rendre aſſez-toſt auprés d'elle, pour lui rendre les derniers devoirs. Dans cette veuë il haſtoit avec une diligence extraordinaire tout ce qu'il avoit deſſein de faire dans ſon Dioceſe, avant que de retourner à la Cour; lorſqu'il receut un Courier de Ferdinand, qui lui apprit la mort de la Reine.

Ferdinand mandoit comme cette Princeſſe eſtoit morte le vingt-ſixiéme de Novembre, à Médina del Campo, âgée de cinquante trois ans, dans des diſpoſitions ſi chreſtiennes & ſi édifiantes, qu'elles ne contribuoient pas peu à adoucir l'extrême douleur que lui cauſoit une ſi grande perte.

1504.

Il lui mandoit ensuite que pour prévenir les jalousies que les esprits factieux pourroient inspirer aux Archiducs, & les troubles qui en pourroient naistre, le jour mesme de la mort de la Reine, il avoit quitté publiquement la qualité de Roy de Castille, & fait proclamer les Archiducs en cette qualité, comme successeurs de la feuë Reine.

Mariana hist. Hisp l. 28. c. 11

Il le prioit enfin de se rendre auprés de lui à Toro, pour l'assister de ses conseils dans l'occasion de sa vie, où il en avoit le plus de besoin. Il lui marquoit mesme le chemin qu'il devoit tenir, de peur que faute d'estre averti, il ne rencontrât le corps de la Reine & qu'il ne se vist obligé de l'accompagner jusqu'à Grenade, où elle avoit voulu estre enterrée.

Quoyque la longue maladie de cette Princesse eust donné plus de temps qu'il n'en falloit pour n'estre pas surpris de sa mort, Ximenez ne laissa pas d'en estre aussi affligé que s'il ne s'y fut pas attendu depuis long-temps. Il rendit en public & en particulier ce qu'il devoit à la memoire d'une aussi grande Reine sa bienfaitrice. Aprés avoir ordonné des Prieres publiques dans tout son Diocese, pour le repos de son ame, il partit en diligence pour la Cour, par le chemin que le Roy

d'Arragon lui avoit marqué.

Ferdinand lui rendit en cette occaſion des honneurs extraordinaires. Il fut le recevoir juſques dans ſon Antichambre, & ne voulut ni s'aſſeoir ni ſe couvrir que l'Archeveſque ne fût aſſis & couvert. Ce Prince alloit toûjours à ſes fins. Il prévoyoit les differends qu'il devoit avoir avec l'Archiduc ſon gendre; & quoyqu'il n'euſt pas préveu juſques où ils devoient aller, il voulut en toutes manieres s'acquerir un Prélat du rang & du credit de Ximenez, pour l'oppoſer dans le beſoin à ſes ennemis, ou du moins pour ſe ſervir de ſon entremiſe, en cas qu'il fut forcé d'en venir à un accommodement.

Le lendemain de l'arrivée de l'Archeveſque l'on fit l'ouverture du Teſtament de la feue Reine en preſence du Roy, de Ximenez, de l'Archeveſque de Seville, d'Antoine Fonſeca, de Jean de Velaſco & de Jean Lopés Secretaire des Commandemens de la feue Reine, qu'elle avoit nommez executeurs de ſon Teſtament.

Il contenoit pluſieurs articles, mais l'on n'en rapportera que trois, qui ſont le plus au ſujet de cette Hiſtoire, & qui d'ailleurs ſont les plus importans.

Mariana hiſt. Hiſp l. 28. c. 11.

Il portoit donc expreſſément, ſans aucune

cune mention de l'Archiduc, qu'au cas que l'Archiducheſſe Jeanne, pour quelque raiſon que ce pût eſtre, ne jugeât pas à propos de ſe rendre en perſonne en Caſtille, pour y gouverner par elle-meſme les Etats dont elle heritoit par ſa mort, le Roy Ferdinand continuëroit à les gouverner avec une authorité abſoluë, juſqu'à ce que le Prince Charles, ſon petit fils, eût atteint l'âge de vingt ans. Qu'en reconnoiſſance des ſervices que Ferdinand avoit rendu à la Couronne de Caſtille, dans la conqueſte du Royaume de Grenade, il joüiroit ſa vie durant de la moitié du revenu des Indes Occidentales, nouvellement découvertes, & d'un million d'écus de penſion, qui ſeroient pris ſur les revenus les plus liquides de la Couronne de Caſtille.

Qu'enfin il joüiroit encore ſa vie durant des trois grandes Maîtriſes de S. Jacques, d'Alcantara & de Calatrava, dont les titres particuliers avoient eſté depuis peu ſupprimez, & réünis par le Pape à perpetuité à la Couronne de Caſtille.

Ferdinand eſtoit trop bien traité dans ce Teſtament pour avoir lieu de s'en plaindre. Il n'en arriva pas de meſme des Grands de Caſtille; il n'y en eut aucun qui ne le crût ſuppoſé, & qui ne fut per-

suadé qu'estant tel, l'on n'y devoit avoir aucun égard au préjudice des droits incontestablement acquis aux Archiducs, par la reconnoissance solennelle que les Etats de Castille avoient faite d'eux en qualité d'heritiers necessaires de la Couronne de Castille. Les Jurisconsultes estant consultez, se trouverent du sentiment des Grands; ainsi ce qui n'estoit d'abord qu'un simple soupçon, leur parut enfin de la derniere certitude.

Mais comme le flegme de la Nation Espagnolle ne lui permet pas d'éclater sans avoir bien pris ses mesures, pour ne le faire pas inutilement; personne ne s'opposa publiquement à l'execution du Testament de la Reine; & Ferdinand reprit aussi-tost, en qualité d'administrateur de la Couronne, la mesme authorité dont il s'estoit dépoüillé quelques jours auparavant en quittant le titre de Roy de Castille.

l'an 1505 Il estoit aisé de juger que les choses ne demeureroient pas long-temps dans un estat si paisible, & Ferdinand n'en douta plus lui-mesme; lorsqu'il sçut que Jean Manuël, que l'Archiduc avoit laissé dans la Castille pour y veiller à ses interrests, avoit pris la poste pour se rendre auprés de lui. Avant son départ Manuel s'estoit assuré de tous les Grands, & avoit pris

avec eux des mesures si secrettes, qu'il fut impossible à Ferdinand de les penetrer, & encore moins de les rompre.

Ce contre-temps fortifia Ferdinand dans la résolution qu'il avoit prise aussitost aprés la mort de la Reine, de s'unir encore plus étroitement avec Ximenez qu'il n'avoit fait jusques alors. Il lui fit sur cela de grandes avances, & Ximenez qui sçavoit toûjours prendre admirablement son parti, y ayant correspondu autant qu'il pouvoit le souhaiter, il se forma entr'eux une liaison qui valut depuis à l'Archevesque un Chapeau de Cardinal, & la Régence d'Espagne.

Le premier fruit de cette liaison fut que Ximenez conseilla à Ferdinand d'envoyer incessamment des Ambassadeurs à l'Archiduc pour rompre les mesures de Jean Manuel. Ferdinand les choisit lui-mesme entre les plus habiles du Conseil d'Arragon, & Ximenez dressa leurs instructions. Mais quelque diligence qu'ils pussent faire, Manuel les avoit devancez, & avoit si bien prevenu l'esprit de l'Archiduc, qu'il leur fut aisé de juger que leur négociation n'iroit pas loin.

Gomez, liv. 3.

Ce fut le jugement qu'en fit d'abord Lopez Conchillo, Chef de l'Ambassade. Mais il perdit tout à fait l'esperance de

réüſſir, lorſqu'il apprit de Michel Ferrera, ſon Collegue, que les Archiducs avoient pris les armes & la qualité de Roy de Caſtille. Il n'y avoit pas d'apparence de reculer aprés une pareille démarche.

Dés la premiere Audiance l'Archiduc s'expliqua nettement ſur ſes prétentions. Il ſe plaignit hautement de la mauvaiſe foy du Roy d'Arragon ſon beau-pere, & s'obſtina à prétendre que le Teſtament de la feue Reine de Caſtille eſtoit une piéce de ſon invention.

Le Chancelier de Brabant, qui parla aprés l'Archiduc, s'étendit plus au long ſur la ſuppoſition du Teſtament: Il ſoutint qu'il eſtoit ſans apparence que la Reine de Caſtille, Princeſſe d'une ſageſſe ſi generalement reconnuë, eût voulu desheriter ſes propres enfans, pour gratifier un mari dont elle n'avoit pas d'ailleurs tous les ſujets du monde d'eſtre contente: Qu'on ignoroit d'autant moins les frequens démêlez qu'elle avoit eû avec lui touchant le Gouvernement abſolu de la Caſtille qu'elle s'eſtoit expreſſement reſervé par ſon Contrat de Mariage, qu'elle avoit eſté ſouvent contrainte de recourir aux Etats de Caſtille, pour reprimer les uſurpations que le Roy d'Arragon faiſoit ſur ſon autorité. Que tant de tentatives faites inuti-

lement de ſon vivant,donnoient à la feuë Reine de juſtes raiſons d'apprehender qu'il ne s'emparât tout à fait de la Caſtille aprés ſa mort,& qu'il n'en exclût enfin ſes enfans au profit de ceux qui lui pourroient naiſtre d'un ſecond mariage; que Ferdinand eſtant de la moitié plus jeune qu'elle, il lui avoit eſté aiſé de prévoir qu'il ne ſeroit pas d'humeur à ſe paſſer de femme; & que ne lui ayant pas gardé la foy conjugale fort exactement pendant ſa vie,quoyqu'elle fut la plus belle & la plus vertueuſe Princeſſe de l'Europe, il ne feroit pas difficulté de partager ſon lit avec une autre aprés ſa mort. Qu'une adminiſtration de la Caſtille auſſi abſoluë & auſſi longue que celle qui eſtoit portée par le Teſtament, lui donnoit plus de temps qu'il ne lui en falloit pour s'en emparer toutes les fois qu'il lui en prendroit envie. Que la proximité de ſes Etats d'Arragon,de Valence & de Catalogne, & l'éloignement de ceux de l'Archiduc lui en donnoient le moyen. Que de pareilles uſurpations n'eſtoient pas ſans exemple dans la Maiſon d'Arragon, & que celle qui s'eſtoit faite de la Couronne d'Arragon ſur le feu Prince de Vianne,en faveur de Ferdinand meſme, eſtoit trop récente pour en avoir perdu le ſouvenir. Qu'il s'enſuivoit de-là

évidemment que la feuë Reine de Castille dont personne n'ignoroit l'habileté & la prévoyance, auroit commis dans cette occasion la plus grande de toutes les fautes, en matiere de politique, si parmi tant de sujets de défiance, elle se fust fiée d'un dépost aussi délicat que celui de tant de Couronnes, à l'homme du monde à qui effectivement elle devoit moins le confier.

Il ajouta ensuite qu'il demeuroit d'accórd que le Roy d'Arragon avoit rendu un service des plus importans à la Couronne de Castille, en conquerant à son profit le Royaume de Grenade; mais qu'il n'avoit guére moins d'interest que les Rois de Castille à éloigner les Maures de son voisinage, en les chassant de toute l'Espagne. Qu'en travaillant pour autrui, il avoit travaillé pour lui-mesme & pour ses enfans. Que cette conqueste s'estoit faite, pour la plus grande partie, aux dépens des forces & de l'argent de Castille: & que d'ailleurs il s'en estoit si bien recompensé sur les dépoüilles des Maures, qu'on pouvoit dire qu'il s'estoit payé par ses mains. Que cette conqueste lui avoit valu celle du Royaume de Naples, qui auroit esté depuis long-temps au pouvoir des François qui y avoient de si justes & de si ancien-

nes prétentions, si les trésors des Maures ne lui avoient donné le moyen de payer les Troupes qui luy avoient aidé à en faire la conqueste.

En cet endroit du discours du Chancelier les Ambassadeurs d'Arragon ayant fait un mouvement comme s'ils eussent voulu l'interrompre; l'Archiduc qui l'écoutoit avec plaisir, leur imposa silence de la main : le Chancelier continua, & dit :

Que quand le Testament, dont il s'agissoit, seroit aussi incontestablement de la feuë Reine, qu'il estoit évident qu'il n'en estoit pas, il faudroit necessairement supposer, ou que les approches de la mort lui avoient affoibli l'esprit, ou qu'estant absolument en la puissance du Roy d'Arragon, qui avoit eu la précaution de tenir éloignez tous ceux de ses serviteurs qu'il desesperoit de gagner, & entr'autres l'Archevesque de Tolede, qui n'eust jamais souffert une si grande injustice, elle n'avoit pas agi avec la liberté requise pour la validité d'une piece de cette importance.

Il ajouta que quand mesme l'on voudroit supposer que le Testament estoit effectivement de la Reine, & qu'elle l'avoit fait avec toute la presence d'esprit & toute la liberté necessaire pour authoriser

ces ſortes d'actes, il ne pouvoit préjudicier à l'Archiduc. Qu'ayant eſté reconnu du conſentement & à la ſolicitation de la feuë Reine pour heritier neceſſaire de la Couronne de Caſtille par l'Aſſemblée generale des Etats aſſemblez à Burgos, il n'eſtoit pas en ſon pouvoir de le priver de cette qualité de ſon authorité privée. Qu'il eſtoit inoüi qu'on euſt desherité un heritier legitime qui n'en avoit donné aucun ſujet, & qui avoit d'ailleurs toutes les qualitez neceſſaires pour ſoutenir les charges de la ſucceſſion. Que jamais la feuë Reine n'avoit eu le moindre ſujet de plainte de l'Archiduc, & qu'il avoit aſſez fait connoiſtre en gouvernant avec tant de ſageſſe les peuples des Pays-bas, encore plus difficiles à contenter que les Caſtillans, qu'il ne lui manquoit aucune des qualitez requiſes pour porter avec gloire la Couronne de Caſtille.

Enfin il conclut en exhortant l'Archiduc à ſoutenir ſes prétentions, & lui offrit de la part de ſes ſujets l'argent & les forces neceſſaires pour les faire valoir, en cas qu'on s'obſtinaſt à ne lui pas rendre juſtice.

Les Ambaſſadeurs de Ferdinand répondirent au diſcours du Chancelier par un autre qui n'eſtoit ni moins long ni moins

étudié. Mais comme il se réduisoit à refuter la supposition du Testament de la feuë Reine, & à justifier la bonne foy & les droites intentions du Roy d'Arragon dont l'on estoit peu persuadé dans l'Assemblée, il fit si peu d'impression sur les esprits, que l'Archiduc bien loin de rien rabatre de ses prétentions, ne voulut plus souffrir qu'on les revoquât en doute, & déclara aux Ambassadeurs que s'ils n'avoient pas d'autres choses à traiter avec lui, ils pouvoient partir quand il leur plairoit. Cependant comme il estoit effectivement un fort bon Prince, il envoya des Ambassadeurs à Ferdinand pour terminer leurs differends à l'amiable, ou du moins pour le mettre dans son tort, & l'amuser sous une fausse apparence de négociation, jusqu'à ce qu'il fust en état de partir pour l'Espagne.

La voye de la négociation ouverte, n'ayant pas réüssi aux Ambassadeurs d'Arragon, Conchillo en entreprit une secrette, bien délicate; mais en mesme-temps bien dangereuse. Comme l'Archiduc estoit jeune, & l'un des hommes de son temps le plus beau & le mieux fait, il avoit souvent des intrigues, dont l'Archiduchesse qui l'aimoit avec une passion dont il y a peu d'exemples, ne s'accommodoit pas.

Elle estoit naturellement jalouse jusqu'à l'emportement, & emportée jusqu'à ne garder aucunes mesures, & à faire des éclats dont souvent le public estoit informé. Ces éclats jettoient l'Archiduc dans des froideurs pour elle qui lui estoient insupportables, & qui estoient le plus souvent suivies de broüilleries de durée, pendant lesquelles elle estoit capable de tout entreprendre pour se venger. Comme elle avoit l'esprit foible, & naturellement fort borné, un dessein de vengeance l'occupoit si entierement, qu'elle estoit incapable d'en prévoir les consequences, ou trop foible, pour y avoir les égards dont tout autre eut esté capable.

Conchillo s'estant trouvé à Bruxelles dans une pareille conjoncture, resolut d'en profiter. Il se rendit assidu auprés de l'Archiduchesse: Il entra dans son ressentimét; & sçut si bien s'insinuer dans son esprit, que sous prétexte de la venger de l'Archiduc, & d'obliger par cette vengeance ce Prince à avoir pour elle toute la consideration qu'il devoit, il tira d'elle un écrit signé qui eust jetté l'Archiduc dans de grands embarras, si sa bonne fortune n'en eust d'étourné l'effet. Elle consentoit par cet écrit que le prétendu Testament de la Reine sa mere fust executé dans tous les

chefs, & que le Roy son pere demeurât maistre de la Castille en qualité d'administrateur, jusqu'à ce que le Prince Charles son fils eust atteint l'âge de vingt ans.

Tout alloit jusques-là au delà des esperances de Conchillo, & il estoit prest d'envoyer ce fatal consentement à Ferdinand, qui n'eust pas manqué de s'en prévaloir, si Manuël, qui estoit aux écoutes, & àqui les assiduitez de l'Ambassadeur d'Arragon auprés de l'Archiduchesse estoient devenuës suspectes, n'eût trouvé le moyen de gagner Ferrera. Cet Ambassadeur, par une perfidie qu'on ne peut excuser, lui conta toute l'affaire, & l'on dit mesme qu'il lui livra la Lettre que l'Archiduchesse écrivoit à Ferdinand. Aussitost il avertit l'Archiduc de toute cette intrigue.

L'Archiduchesse avoit un si grand foible pour ce Prince, que pour peu qu'il se radoucit, elle estoit incapable de tenir contre lui. La reconciliation se fit aux dépens du secret de Conchillo, & l'Archiduc l'ayant fait arrester & saisir ses papiers, lorsqu'il s'y attendoit le moins, l'original de l'écrit fut trouvé & porté à ce Prince. Il resolut deslors de faire observer l'Archiduchesse avec tant d'exactitude, qu'Elle ne fut plus en estat de lui nuire.

Conchillo croyoit que son caractere le mettroit à couvert du ressentiment de l'Archiduc, & que sa détention ne dureroit qu'autant de temps qu'il faudroit pour calmer le premier mouvement dont il se persuadoit qu'il n'avoit pas esté le maistre. Il se trompa : Ce Prince offensé dans un endroit si sensible, le fit arrester & mettre dans un cachot si noir & si étouffé que tous les cheveux lui tomberent en une nuit & qu'il en pensa perdre l'esprit. On osta en mesme temps à l'Archiduchesse tous les Espagnols qui la servoient, & toutes les femmes que la Reine sa mere avoit mises auprés d'elle. Elle eut beau s'en pleindre, on n'y eût aucun égard.

Pour Ferrera, ayant justifié qu'il n'avoit eu aucune part aux desseins de Conchillo, il en fut quitte à meilleur marché, & l'on se contenta de lui envoyer ordre de se retirer à deux journées de la Cour, jusqu'à ce que Ferdinand l'eust rappellé.

L'emprisonnement de Conchillo estant divulgué, fit dans le monde tout le bruit qu'on devoit attendre d'un évenement qui jusques alors n'avoit presque point eu d'exemple ; & l'Archiduc fut generalement blamé d'avoir violé le droit des gens en la personne de l'Ambassadeur d'un Roy qui n'estoit pas seulement son

alié ; mais ſon beau-pere, à qui en cette qualité il devoit du reſpect, & dont aprés tout il lui eſtoit de la derniere importance de ménager l'amitié.

Ferrera en écrivit en ce ſens à Ferdinand, & le jetta par ſes lettres dans l'un des plus grands embarras où il euſt eſté de ſa vie. D'un coſté il vouloit ménager l'Archiduc en toutes manieres, mais de l'autre l'injure qu'il avoit reçuë en la perſonne de ſon Ambaſſadeur eſtoit d'une nature à ne pouvoir eſtre diſſimulée.

Ximenez fut le ſeul qu'il conſulta dans cette occaſion. L'Archeveſque qui eſtoit infiniment ſenſible aux moindres attentats contre les droits des Souverains, n'héſita pas un moment à lui conſeiller d'uſer de repréſailles & de traiter les Ambaſſadeurs de l'Archiduc comme l'on avoit traité les ſiens. Mais la politique intereſſée de Ferdinand ne lui permit pas de ſuivre un conſeil ſi rigoureux. Il prit l'expedient que l'on va raconter, & donna à l'Archeveſque la commiſſion de lui ménager la ſatisfaction qui lui eſtoit deuë.

Ximenez s'en acquitta avec cette hauteur à laquelle il avoit tant de penchant. Il envoya dire aux Ambaſſadeurs de l'Archiduc de venir le trouver inceſſamment pour apprendre de lui ce qu'il avoit à leur

Gomez, Liv. 3.

communiquer de la part du Roy. Comme les Ambaſſadeurs n'avoient encore rien appris de ce qui s'eſtoit paſſé en Flandre, un début ſi fier & ſi éloigné de la conſideration avec laquelle l'on avoit accoutumé de les traiter, les ſurprit & les choqua ; de ſorte qu'ayant pris leur parti ſur le champ, ils répondirent à l'Envoyé de l'Archeveſque qu'ils eſtoient preſts de ſe mettre à table & que le jour ne ſe paſſeroit pas ſans qu'ils le viſſent.

Ximenez renvoya ſur le champ leur dire, que s'ils tardoient un moment à ſe rendre chez lui, ils n'y ſeroient plus à temps. Les Ambaſſadeurs eſtoient à table & peu diſpoſez à la quitter ; mais ayant fait réfléxion qu'il falloit qu'il fuſt arrivé quelque choſe de fort extraordinaire, ils la quittérent, & ſuivirent l'Envoyé de l'Archeveſque.

Ximenez qui eſtoit l'homme du monde qui ſçavoit le mieux ſoutenir une action d'éclat, les attendit ſans faire la moindre démarche pour les recevoir ; & les ſaluant à peine il leur dit d'un air ſevere, qu'il avoit ordre du Roy de ſçavoir d'eux s'ils n'avoient point reçû des lettres de Flandre qui leur apprit le traitement injurieux que leur Maiſtre avoit fait à ſes Envoyez. Les Ambaſſadeurs répondirent qu'ils n'en

avoient receu aucune, mais que l'Archiduc n'estoit pas un Prince à en mal user avec des gens d'un caractere aussi inviolable que l'estoient des Ambassadeurs.

Ximenez reprit aussi-tost la parole, & leur ayant appris ce qui s'estoit passé en Flandre : *Si j'en avois esté crû,* continua-t-il, *l'on vous eust traité comme les Ambassadeurs du Roy l'ont esté? Profitez de la clémence de sa Majesté qui seule s'y est opposée. Ecrivez à vostre Maistre qu'il remette incessamment Conchillo en liberté? Que s'il continuë à violer le droit des gens, l'on n'y aura pas plus d'égard que lui; & que vostre liberté & vostre vie répondront de la moindre violence qu'on continuera de lui faire.*

Quelque mortifiez que fussent les Ambassadeurs de l'Archiduc d'un pareil compliment, ils n'en témoignérent rien; ils promirent tout ce qu'on voulut, & l'Archevesque les quitta avec aussi-peu de ceremonie qu'il les avoit reçûs.

Au sortir de l'Audiance on leur donna des Gardes pour les accompagner par tout, & les veiller de si prés, qu'ils ne pussent ni se sauver, ni rien faire dont le Roy ne fust exactement informé.

Ce traitement, qui dans toute autre conjoncture les eust infiniment offensez, ne servit qu'à les persuader qu'ils ne devoient

rien épargner pour procurer la liberté de Conchillo. Ils en écrivirent à l'Archiduc d'une maniere si pressante, que soit que ce Prince fust touché du danger où ils estoient, ou que le temps eust adouci son ressentiment, il rendit aussi-tost la liberté à Conchillo & rappella Ferrera. Il fit mesme quelque chose de plus, car ayant fait reflexion sur l'interest qu'il avoit de mênager Ferdinand, il consentit enfin que son nom fust mis devant le sien & celui de l'Archiduchesse dans toutes les Expeditions qui concerneroient l'administration du Royaume de Castille.

Cette condescendance à laquelle Ferdinand ne s'attendoit plus, fit l'effet que l'Archiduc s'en estoit promis. Le Roy d'Arragon supposa sur un fondement si foible, ou que l'Archiduc ne viendroit point du tout en Castille, ou du moins qu'il n'y viendroit pas si-tost. La grossesse de l'Archiduchesse qui parut dans ce mesme temps, le confirma dans ce sentiment; ainsi l'Archiduc arrivant lorsqu'il s'y attendoit le moins, il fut pris au dépourvû.

En effet, ce Prince ayant ramassé l'argent & les Vaisseaux dont il avoit besoin pour son voyage, partit pour l'Espagne au commencement de l'année 1506. La grossesse de l'Archiduchesse, quoyque fort a-

vancée, ne l'empêcha pas d'estre du voyage; & aprés son arrivée elle accoucha heureusement de Marie d'Autriche, qui fut depuis Reine de Hongrie. Le Gouvernement des Pays-bas fut laissé à Guillaume de Croi, Seigneur de Chiévre; & Jean Manuël, l'homme du monde que Ferdinand haïssoit le plus, accompagna l'Archiduc.

On disoit autrefois *de Croüi.*

Ferdinand fut si bien informé du chemin que tenoient le nouveau Roy & la nouvelle Reine de Castille, qu'il fut au devant d'eux jusqu'à Molina, à une journée de Compostelle, où ils s'estoient arrestez pour se remettre des fatigues de la mer. Mais ayant fait reflexion, que l'un estant son gendre & l'autre sa fille, il n'en avoit que trop fait pour obliger l'un & l'autre à s'avancer au moins d'une journée pour le venir joindre, il s'arresta à Molina dans le dessein de ne pas passer outre & d'y attendre les Archiducs.

La pluspart des Grands de Castille avoient déja pris les devants pour se rendre auprés de leur nouveau Roy; le peu qui en restoit auprés de Ferdinand ne tarda guéres à les suivre, & ce Prince en un seul jour se vit si generalement abandonné, qu'il n'y eût que le seul Ximenez, le Duc d'Alve son frere, le Connestable, l'Ami-

rante de Castille & le Marquis Denia, qui eussent le courage de demeurer auprés de lui.

Un abandonnement si general ne fut pas le seul contre-temps que Ferdinand eût à essayer ; l'Archiduc depuis son arrivée en Espagne ne suivit plus que les Conseils de Manuël ; son crédit, comme on l'a déja raconté, venoit de loin ; mais il estoit si fort augmenté par l'addresse & le succez avec lequel il avoit ménagé les affaires de Castille en faveur de l'Archiduc, qu'il estoit sans contredit celui de toute sa Cour qui avoit le plus de pouvoir sur son esprit : il estoit d'ailleurs ennemi particulier de Ferdinand, soit par l'ancienne antipathie, qui est entre les Castillans & les Arragonois, soit que n'ignorant pas combien il en estoit hay, il se fit un plaisir de s'en venger en rompant toutes ses mesures.

Quoyqu'il en soit, il sçut si bien prévenir le nouveau Roy contre son beaupere, qu'au lieu de l'aller joindre à Molina, comme il s'y attendoit ; il partit avec toute sa Cour pour se rendre à Burgos par des chemins détournez, & si difficiles qu'il estoit aisé de juger qu'il ne les avoit pris que pour éviter la rencontre de Ferdinand.

Une démarche si pleine de mépris, & qui rompoit d'ailleurs tous ses projets, acheva de le déconcerter; il eut recours, à son ordinaire, à Ximenez; il se plaignit du nouveau Roy; il s'emporta contre Manuel; il menaça l'un & l'autre d'un ressentiment qui couteroit cher à tous les deux; mais ce Prélat lui ayant representé que l'état de ses affaires demandoit autre chose que des plaintes & des menaces qu'il n'estoit pas en estat d'executer; ils convinrent que l'Archevesque iroit trouver le nouveau Roy, qu'il traiteroit avec lui des prétentions de Ferdinand, & qu'il n'épargneroit rien pour lui procurer une satisfaction qui eust au moins quelque rapport aux grands avantages que lui donnoit le Testament de la feuë Reine.

L'amitié sincere de Ximenez pour le Roy d'Arragon ne laisse aucun lieu de douter qu'il n'eust un veritable dessein de lui rendre tous les services qui dépendroient de lui, & la maniere dont il s'acquita de sa commission suffit pour en convaincre les plus défians. Mais des interests personnels, sans comparaison plus importans, l'obligeoient de se rendre auprés du nouveau Roy. Il lui estoit aisé de juger que le parti de Ferdinand alloit avoir du dessous, que rien n'estoit capable d'em-

pescher l'Archiduc de se faire reconnoistre Roy de Castille ; qu'il estoit d'autant plus obligé de se rendre auprés de lui, que c'estoit à lui à le couronner, & qu'estant d'ailleurs la premiere personne de l'Etat, une plus longue obstination à demeurer attaché aux interests de Ferdinand ne pouvoit que lui faire un ennemi irreconciliable d'un Prince, dont le regne, à en juger par le cours ordinaire de la nature, devoit estre plus long que la vie de son beau-pere.

Ximenez n'avoit donc pas à déliberer sur ce qu'il avoit à faire dans une conjoncture si délicate ; mais l'attachement public pour Ferdinand, dont il avoit fait profession jusqu'alors, sa délicatesse sur ce qu'on appelle le point d'honneur ; & la loy qu'il s'estoit imposée & qu'il ne viola jamais, de ne pas desavouer ses premieres démarches par des secondes qui les démentissent, l'obligeoit de garder de grandes mesures.

La négociation dont Ferdinand le chargea vint tout à propos pour le tirer d'embarras. Il partit en diligence pour Orense, & il y arriva presque aussi-tost que le nouveau Roy. Il en fut reçu avec une distinction proportionnée à son caractere, au rang qu'il tenoit dans le Royau-

me & à son merite personnel. Il n'eust pas plutost demandé une audiance secrete, qu'elle lui fut accordée. Il representa tout ce qu'il voulut en faveur de Ferdinand, il sollicita, il pressa; mais l'Archiduc demeura toûjours ferme à ne rien accorder.

Il répondit en peu de mots à l'Archevesque qu'il ne faisoit aucun tort au Roy d'Arragon en venant prendre possession de la Couronne de Castille. Qu'il n'y alloit en cela rien du sien; qu'en ayant esté declaré heritier necessaire du consentement de Ferdinand, & du vivant de la Reine, il estoit indubitable qu'aprés sa mort cette succession lui estoit ouverte; que Ferdinand n'y avoit aucun droit, que le sien au contraire estoit incontestable, & reconnu generalement de tout le monde, & qu'il ne souffriroit jamais qu'on le revoquât seulement en doute; qu'il falloit donc avant toutes choses faire ce pourquoy il estoit venu de si loin, c'est à dire, se faire couronner; & qu'il verroit ensuite s'il pourroit accorder quelque chose à la satisfaction de son beau-pere.

L'Archevesque fit sur cela de nouvelles instances, mais ce fut en vain. A quelques jours de-là, l'Archiduc & l'Archiduchesse furent reconnus & couronnez à Burgos, Roy & Reine de Castille, sans avoir

égard au prétendu Teſtament de la feuë Reine.

Il n'en fallut pas moins pour faire comprendre à Ferdinand qu'il eſtoit bien loin de ſes prétentions; il parla d'accommodement & demanda une entrevûë avec le Roy de Caſtille. Ximenez enfin la lui obtint, mais ce fut à des conditions ſi mortifiantes, qu'un autre moins intereſſé que lui ne les euſt jamais acceptées.

L'an 1506.

On l'obligea de donner des otages, de venir trouver le Roy de Caſtille, & de ſe remettre entre ſes mains, ſans autre ſauf-conduit que la parole & la bonne-foy de ſon gendre. On regla le nombre de ceux qui le devoient accompagner, tout au plus à deux cens hommes; ils devoient eſtre en capes, ſans armes & montez ſur des mules. Le Roy de Caſtille au contraire ſe pouvoit faire accompagner par autant de gens qu'il lui plairoit.

Petite Ville ſur les frontieres de Caſtille & de Leon.

Il partit en effet pour Sanabria, qui eſtoit le lieu de l'entreveuë, accompagné de mille hommes de pied, & d'une cavalerie aſſez nombreuſe, de tous les Grands de Caſtille, & des Seigneurs Flamans qui l'avoient accompagné: Tout cela marchoit en bataille, armez comme s'il ſe fuſt agi de donner un combat. Le Roy de Caſtille eſtoit au milieu & il avoit Ximenez

à ſa doite & Jean Manuël à ſa gauche.

Ferdinand qui s'eſtoit rendu le premier à Sanabria, n'euſt pas plutoſt appris que le Roy de Caſtille approchoit, qu'il monta à cheval, & fut une grande lieuë au devant de lui. Il en avoit trop accordé juſques-là pour s'aviſer ſi tard de ſe piquer d'honneur, & d'ailleurs ce n'eſtoit pas un Prince qui s'arretaſt aux formalitez, pourveu qu'au fonds il vint à bout de ſes intentions.

Les deux Rois ſe rencontrérent au milieu d'une grande plaine ; ils s'y entretinrent quelque temps au milieu d'un grand cercle que formoient les troupes du Roy de Caſtille ; mais le lieu n'eſtant pas fort propre pour une conference ſecrete, telle qu'on l'avoit accordée à Ferdinand, les deux Princes entrerent dans une Chapelle qui eſtoit proche, où perſonne ne les ſuivit que Ximenez & Jean Manuël.

Gomez Liv. 3.

L'Archeveſque s'apperçut d'abord que la preſence de Manuël choquoit & embaraſſoit Ferdinand ; il eſtoit d'ailleurs perſuadé que tant que Manuël ſeroit preſent, ces Princes ne pourroient jamais s'accorder, & que le Roy d'Arragon ne remporteroit de cette entreveuë que le chagrin de s'eſtre inutilement abbaiſſé. Mais l'expedient pour écarter Manuël n'eſtoit pas ai-

sé à trouver, puisqu'il n'assistoit à la conference que par l'ordre exprés du Roy de Castille ; il se défioit de la grande habileté de son beau-pere; tout lui estoit suspect de sa part; & il croyoit ne pouvoir se deffendre d'en estre surpris, qu'en lui opposant un homme aussi penetrant & aussi peu capable de prendre le change que l'estoit Manuël.

Mariana l.28.c.21

Cependant Ximenez n'hésita qu'un moment sur ce qu'il avoit à faire pour en débarasser Ferdinand ; car prenant Manuël par la main : *Laissons*, dit-il, *leurs Majestez s'entretenir en liberté, ils s'accorderont bien sans nous.* Manuël pris au dépourvû se laissa conduire hors de la Chapelle: Ximenez retournant sur ses pas s'assit à l'entrée de la porte, & regardant Manuël avec cet air d'autorité qui ne manquoit jamais d'imposer lorsqu'on ne s'y attendoit pas : *Vous pouvez faire*, lui dit-il, *ce qu'il vous plaira, pour moy je servirai aujourd'huy de portier à nos Princes.*

Ferdinand débarassé de Manuël ne douta plus que la conference ne lui réussit, & le Roy de Castille au contraire apprehendant de trop accorder, prit la resolution de tout refuser. Ferdinand renonça d'abord à l'usufruit de la Castille, qui lui estoit accordé par le Testament de la feuë

Reine

Reine ; mais il ne prétendoit rien moins que celuy du Royaume de Grénade : il se fondoit sur ce que ce n'estoit qu'une petite partie de ce qui lui estoit accordé par le Testament de la Reine : il ajouta que c'estoit sa conqueste; que ces Peuples nouvellement assujettis, regréttoient encore leur Religion & leurs anciens Rois ; que dés qu'ils auroient changé de maistre ils ne manqueroient pas de se revolter & lui donneroient tant de peine que ce Royaume luy seroit beaucoup plus à charge qu'il n'en tireroit d'avantages ; qu'ils estoient accoutumez à le craindre & à le regarder comme leur vainqueur ; qu'il connoissoit leur pays, leurs mœurs, leurs intrigues, leur maniere de combattre ; qu'aprés tout il ne demandoit pas une cession, mais un simple usufruit, qui ne pouvoit durer que quelques années ; qu'il employeroit ce temps-là à achever de dompter les Maures & à pacifier le Royaume, & qu'enfin l'Archiduc le recouvreroit tranquile & florissant;que cela s'appelloit prendre pour soy les risques & les fatigues de la guerre, & lui laisser les fruits & les avantages de la paix.

Comme cette proposition avoit déja esté faite par Ximenez, de la part de Ferdinand, Philippe en fut d'autant moins

ſurpris. Il répondit en peu de mots au Roy d'Arragon ; que la Couronne de Grenade ayant eſté réunie à celle de Caſtille, elle faiſoit une partie de ſes Etats ; que la propoſition qu'il lui faiſoit lui paroiſſoit d'autant moins équitable, qu'il n'ignoroit pas cette union & qu'elle avoit eſté faite de ſon conſentement ; qu'il ne lui retenoit rien du ſien en conſervant la Couronne de Caſtille telle qu'il l'avoit reçûë de la feuë Reine, ſa belle-mere : Qu'en un mot les Couronnes ne ſe partageoient point, & que quand il auroit pour lui la complaiſance de partager la ſienne, il eſtoit aſſuré que les Etats de Caſtille n'y conſentiroient point.

Une réponſe ſi préciſe ne rebuta point Ferdinand ; il fit de nouvelles inſtances ; elles ne furent pas mieux reçûës ; il paſſa enſuite à d'autres propoſitions. Mais Philippe qui avoit reſolu de ne lui rien accorder, rompit bruſquement la conference en lui diſant que chacun ſe contentaſt du ſien, que c'eſtoit tout l'accord qu'il avoit à faire avec lui. Les deux Rois ſe ſéparerent ainſi ſans rien conclurre ; & l'on remarqua, comme une choſe aſſez ſinguliere, que Ferdinand ne témoigna pas le moindre déſir de voir ſa fille la nouvelle Reine de Caſtille. Ce n'eſt pas

qu'il n'euſt une forte paſſion de la voir, mais il n'oſa faire cette demande à ſon gendre de peur de le choquer. Philippe qui ne ſçavoit pas le motif de cette indifference apparante, en fut extrêmement choqué, & regardant Ferdinand comme un pere dénaturé, qui ſacrifioit tout à l'intereſt, ſans ſe mettre en peine d'autre choſe que du ſuccés ; il lui envoya dire que n'ayant plus rien à negocier enſemble, il luy feroit plaiſir de ſe retirer au plutoſt dans ſes Etats.

Tout autre que Ferdinand n'auroit pas héſité à le faire ; mais comme il eſtoit l'homme du monde qui perdoit le plus tard l'eſperance lorſqu'il y avoit quelque choſe à gagner ; il fit tant par le moyen de Ximenez, qu'il obtint une ſeconde entreveuë, mais auſſi mortifiante que la premiere. Elle ſe fit dans la Sacriſtie de l'Egliſe de Remedo, à une lieuë de Valladolid. Ximenez fut choiſi ſeul par les deux Rois pour aſſiſter à la conference ; elle auroit eu auſſi peu de ſuccés que la premiere, ſi la confiance reciproque qu'ils avoient en l'Archeveſque ne les eût portez à lui faire l'honneur de le prendre pour arbitre.

La commiſſion eſtoit délicate ; elle devoit apparemment le commettre avec l'un des deux Princes, & peut-eſtre meſme

avec tous les deux ; cependant il s'en acquitta d'une maniere qui lui conserva l'amitié de Ferdinand, sans aliener de lui le Roy de Castille son souverain.

Il obligea d'abord Ferdinand à renoncer absolument & sans reserve à l'administration de la Castille & de ses dépendances ; mais ce fut à condition que Philippe le laisseroit joüir sa vie durant des trois grandes Maistrises des Ordres de S. Jacques, d'Alcantara & de Callatrava. Philippe le refusa d'abord absolument ; il se fondoit sur ce que les mesmes raisons qui avoient porté Ferdinand luy-mesme à obtenir du Pape que les trois grandes Maistrises seroient réünies à perpetuité à la Couronne, en estoient pour lui d'invincibles pour l'empescher de s'en dépoüiller, il ajoutoit que si cette réünion avoit paru formidable aux Rois ses predecesseurs, lorsqu'il s'estoit agi de la faire en la personne d'un particulier & d'un sujet ; combien devoit-elle l'estre davantage si elle se faisoit en celle d'un aussi puissant Prince que celui d'Arragon. Ximenez ne répondit point aux raisons de Philippe, mais il le prit en particulier & sçut si bien lui persuader l'interest qu'il avoit de donner quelque satisfaction à un Roy qu'il n'avoit déja que trop maltraité, & qui pour-

roit enfin, s'il estoit trop poussé, le frustrer un jour de tant de Couronnes qui estoient réünies à celle d'Arragon, qu'il se rendit & consentit que Ferdinand gardât le reste de ses jours les trois grandes Maistrises qui avoient esté pour la premiere fois réünies en sa personne, à la Couronne de Castille. On stipula expressément qu'il n'en pourroit disposer en faveur de qui que ce fût, & qu'aprés sa mort sans autre formalité, elles demeureroient réünies à la Couronne de Castille.

Cette difficulté levée il n'en restoit plus qu'une, mais incomparablement plus aisée à vuider; c'est que Ferdinand renonceroit de bonne foy à tout ce qu'il pourroit prétendre de son gendre, en vertu du Testament de la feuë Reine, & que pour l'en dédommager on lui feroit une pension qui lui seroit exactement payée tous les ans à Sarragosse. On convint aisément sur cet article; la difficulté fut plus grande sur la somme qu'il faudroit payer; mais enfin Philippe s'estant obstiné à n'accorder que cinquante mille écus, Ferdinand fut obligé de s'en contenter. On lui hypotequa pour lui tenir lieu de fonds, la Ferme des soyes du Royaume de Grenade, qui montoit à la mesme somme; à condition toutefois que Ferdinand sortiroit inces-

samment de la Castille, & se retireroit dans celui de ses Etats qu'il lui plairoit de choisir. Ainsi Ximenez eut la gloire de terminer dans une seule conference un differend entre deux grands Rois, qui sembloit ne devoir jamais finir.

Il restoit encore la réünion des esprits, & pour y donner lieu, l'Archevesque jugea à propos de laisser les deux Princes seuls, afin qu'ils pussent se parler en liberté. Ferdinand, que l'interest avoit obligé de dissimuler, reprit alors son veritable caractere; comme il estoit tres-habile & mieux informé que personne des veritables interests du Roy de Castille, il l'en entretint à fonds; il lui donna des avis qui ne pouvoient partir que d'une experience consommée, soûtenuë d'un grand genie; il lui parla avec beaucoup de force contre Jean Manuël & contre une troupe de jeunes favoris, dont il lui prédit que les conseils le perdroient s'il continuoit à les suivre.

Estant ensuite tombé sur le chapitre de Ximenez, il lui en parla comme d'un homme d'une probité, d'une sagesse, d'une fidelité & d'une experience à toute épreuve; il l'assura que la feuë Reine, qui estoit elle-mesme si habile en l'art de regner, & qui se connoissoit si bien en grands hom-

mes, lui en avoit toûjours parlé comme du plus grand Miniſtre d'Etat que l'Eſpagne eût jamais produit ; & il conclut enfin, que le plus important avis qu'il pouvoit recevoir de lui, eſtoit de donner toute ſa confiance à Ximenez, de ſuivre ſes conſeils en toutes choſes & d'en faire ſon premier Miniſtre; que c'eſtoit l'infaillible moyen de regner heureuſement & avec gloire. Les deux Rois ſe ſéparerent enſuite avec tous les témoignages exterieurs d'une amitié reciproque ; mais dans le fonds fort peu ſatisfaits l'un de l'autre. Philippe retourna à Valladolid & Ferdinand ſe retira en Arragon.

Comme Philippe eſtoit l'un des meilleurs Princes de ſon ſiecle, tout le monde fut ſurpris de la dureté avec laquelle il avoit traité ſon beau-pere ; les uns l'attribuoient à la politique qui ne permet pas de ſouffrir deux Souverains dans un Etat ; d'autres la rejettoient ſur le genie particulier de Ferdinand, qui prenant avantage des ménagemens qu'on eût eu pour lui n'euſt pas ſi-toſt quitté la Caſtille, s'il y euſt eſté traité avec plus de conſideration; preſque perſonne n'en ſçavoit les veritables motifs : Voicy en peu de mots ce que de bons Memoires nous en apprennent.

Iſabelle de Caſtille (dont il avoit eſté

aiſé de prévoir la mort) n'avoit pas encore rendu l'eſprit, lorſque Ferdinand ſon mari, fit deſſein de ſe rendre maiſtre de la Caſtille & d'en exclure pour jamais l'Archiduc & l'Archiducheſſe. Ce fut dans cette veuë qu'on a cru qu'il avoit ſuppoſé ce fameux Teſtament, dont on a tant parlé juſqu'icy ; mais jugeant bien que ce ſeroit un foible titre à oppoſer aux prétentions de l'Archiduc, s'il n'eſtoit ſoûtenu de quelque choſe de plus fort ; il fit un projet qui n'alloit à rien moins qu'à mettre le feu aux quatre coins de la Caſtille ; mais qui ſelon toutes les apparences lui en devoit aſſurer la poſſeſſion.

Pour le bien concevoir il eſt neceſſaire de reprendre les choſes de plus loin. L'on a dit au commencement de cette Hiſtoire qu'il eſtoit né du mariage de Henry IV. frere d'Iſabelle, avec l'Infante de Portugal, une fille que l'on avoit ſoupçonnée n'eſtre pas de lui. Qu'Iſabelle avoit relevé & appuyé ce ſoupçon ; qu'elle avoit prétendu que ſon veritable pere eſtoit le Duc d'Albuquerque; que ſur cette prétention elle avoit épouſé Ferdinand ; dans la veuë d'appuyer ſon parti de toutes les forces d'Arragon; que Ferdinand avoit défait en bataille rangée ceux qui ſoûtenoient le parti de Jeanne de Caſtille, & l'avoit

Jeanne de Caſtille.

contrainte de se refugier en Portugal, où elle estoit encore lorsque la mort d'Isabelle arriva; elle y estoit dans une si grande consideration que les Rois de Portugal la visitoient souvent & n'entréprenoient rien de consequence sans la consulter.

Ferdinand jetta les yeux sur cette Princesse, & sous prétexte de reparer le mal qu'il lui avoit fait en la dépoüillant des Etats qui lui appartenoient par le droit de sa naissance, il résolut de la demander en mariage, de faire revivre ses droits, de rechauffer son parti, qui n'estoit peut-estre pas si abbatu qu'il ne se pust relever, & de la rétablir à main armée sur le Thrône qui avoit appartenu à Henri IV. Il supposa que les prétentions de cette Princesse, jointes à celles que lui donnoit le Testament de la feuë Reine, rendoit son droit incontestable, & que les forces de l'Arragon, jointes à celles du parti qu'elle avoit encore dans la Castille, seroient tellement superieures à celles de l'Archiduc, qu'il seroit contraint de lui ceder ou d'en venir du moins à un traité, qui mettroit tout l'avantage de son costé.

Il y avoit dans l'execution de ce projet plusieurs difficultez à surmonter. La Princesse hayssoit Ferdinand avec toute la fu-

reur dont une femme est capable contre l'Usurpateur d'un Thrône qu'elle croit luy appartenir. Il falloit l'adoucir & la faire consentir à s'unir de la maniere la plus étroite à l'homme du monde qu'elle hayssoit le plus, mais que ne fait-on point pour regner ? Elle estoit en la puissance du Roy de Portugal, il l'en falloit tirer & le faire consentir au projet de Ferdinand.

La négociation estoit délicate. Ferdinand pour la faire réüssir choisit le fameux Raymond de Cardonne, l'un des plus habiles negotiateurs de son siécle.

Il y avoit encore une difficulté qui paroissoit la plus grande de toutes, ce fut pourtant celle qui fut le plus aisément surmontée : Il s'agissoit d'épouser la niéce, aprés avoir épousé la tante; les Canons & l'usage de l'Eglise ne permettoient pas ces sortes de mariages, & Jule II. homme peu scrupuleux à la verité, mais severe, paroissoit fort éloigné d'y consentir. Ferdinand lui en fit faire la proposition par l'Ambassadeur qu'il avoit à Rome. Le Pape avoit une haine extrême contre les François ; il avoit resolu de les chasser d'Italie, & n'en pouvant venir à bout sans le secours de Ferdinand, il le fit assurer qu'il ne tiendroit pas à lui que son mariage ne réüssit.

La négociation de Ferdinand n'eust pas un succés si heureux du costé du Portugal. Manuël Prince paisible apprehenda d'allumer un feu dans la Castille, dont il pourroit bien se ressentir en estant le plus proche voisin. Il craignit d'attirer dans l'Espagne & peut-estre dans ses Etats, les forces des Pays-bas, de la France & de l'Empire. Il crut que l'Archiduc estant de beaucoup plus jeune que le Roy d'Arragon, il vivroit plus long-temps que lui, & qu'il se verroit tost ou tard exposé à son ressentiment. En un mot il voyoit beaucoup à craindre, & il ne voyoit rien à esperer en favorisant Ferdinand. Ce fut ce qui l'obligea de refuser la Princesse de Castille avec une obstination qui ne put estre vaincue; & Ferdinand n'estant pas en estat de l'enlever malgré luy, abandonna son projet.

Il seroit difficile de dire par qu'elle voye l'Archiduc en fut averti; ce qu'il y a de certain c'est qu'il le fut, & qu'il en conceut contre son beau-pere un ressentiment proportionné au tort qu'il avoit prétendu lui faire. La liaison étroite qui estoit alors entre Ferdinand & Ximenez l'a fait soupçonner d'avoir sceu quelque chose de son dessein & mesme de l'avoir approuvé; mais il n'y a point d'apparen-

ce qu'il eust voulu favoriser un projet si préjudiciable à la mémoire de la feuë Reine sa bienfaitrice, & qui n'alloit à rien moins qu'à exclure pour jamais sa posterité du Royaume de Castille, & des Couronnes qui en dépendent ; ce qu'il y a de bien certain c'est que l'Archiduc qui estoit parfaitement instruit des intrigues de son beau-pere, ne soupçonna jamais Ximenez d'y avoir trempé ; & quand il n'y auroit point d'autres preuves en sa faveur, la confiance dont ce Prince l'honora tant qu'il vécut, suffiroit pour l'en justifier dans l'esprit de toutes les personnes équitables.

Le projet dont l'on vient de parler, n'ayant pas réüssi, Ferdinand qui n'aimoit pas l'Archiduc, ne pouvant luy faire perdre la Couronne de Castille, tâcha du moins de le priver de la succession d'Arragon & de rompre la liaison étroite qui estoit entre luy & le Roy de France.

Ce fut dans cette double veuë qu'il fit demander en mariage Germaine de Foix, niéce de Sa Majesté Tres Chrestienne, qu'elle faisoit élever à sa Cour auprés des Princesses ses filles, & pour laquelle elle n'avoit guére moins de tendresse que pour ses propres enfans. Loüis XII. le meilleur Prince du monde, eut peine d'a-

bord à consentir à ce mariage. Sa répugnance étoit fondée sur le peu de proportion d'âge qui estoit entre les parties. En effet le Roy d'Arragon auroit pû estre le pere de Germaine, mais Ferdinand le prit par son foible. Il connoissoit la passion violente qu'avoit ce Prince de réünir le Royaume de Naples à sa Couronne. Son prédecesseur & lui n'avoient rien épargné pour le conquerir sans en pouvoir venir à bout. Ferdinand le possedoit alors presque tout entier, & il estoit aisé de juger que les François acheveroient bien-tost de perdre le peu qu'ils en avoient conservé.

Charles VIII.

Quelque avantage qu'eust Ferdinand de ce costé-là, il ne laissa pas de proposer au Roy de France que s'il vouloit luy donner sa niéce, il consentiroit que le Royaume de Naples appartint aux enfans masles qui sortiroient de ce mariage. Que s'il n'avoit point d'enfans masles, ce Royaume retourneroit à la Couronne de France, au préjudice des filles qui en pourroient naistre, & des enfans du premier lit. La proposition fut acceptée, l'article fut inseré dans le Contract de mariage. Ferdinand épousa Germaine. La jeunesse & l'embonpoint de cette Princesse lui faisoient esperer des successeurs; cependant il n'en eût point, mais les enfans

du premier lit n'en conserverent pas moins le Royaume de Naples, & les Princes qui en sont sortis, le possedent encore aujourd'huy.

Ce mariage estoit à peine conclu, lorsque l'Archiduc arriva en Castille de la maniere qui a esté racontée. Tant de marques de la mauvaise volonté de son beau-pere lui firent juger qu'il n'avoit rien à ménager avec lui. Voila les veritables motifs des défiances de l'Archiduc & de la dureté avec laquelle il traita Ferdinand.

Cependant quelques broüillez qu'ils fussent, le nouveau Roy de Castille ne laissa pas de profiter des avis qu'il lui avoit donnez touchant Ximenez. Il le prévint de mille honnestetez; il lui donna sa confiance, il le mit à la teste de tous ses Conseils, le conjura de s'attacher à lui & de ne le pas abandonner s'il se pouvoit d'un moment.

Le parti estoit trop avantageux pour ne le pas accepter, & il estoit encore de la derniere importance pour le bien de l'Etat de ne pas abandonner ce jeune Prince, qui estoit de l'humeur du monde la plus facile, à une troupe de jeunes gens, qui ne pouvant qu'abuser de sa faveur, ne pouvoient aussi que le jetter dans une in-

finité d'inconveniens, s'il eût ſuivi leurs conſeils auſſi aveuglement qu'ils le pretendoient. Le Roy de Caſtille eſtoit d'ailleurs d'une humeur ſi liberale qu'elle degeneroit quelquefois en prodigalité. Il ne ſçavoit ce que c'eſtoit que de refuſer; & pour obtenir quelque choſe de luy il ne falloit que la luy demander. Mais comme les revenus de la Couronne de Caſtille n'eſtoient pas alors à beaucoup prés auſſi conſiderables qu'ils le ſont aujourd'huy, & qu'il s'en falloit beaucoup qu'ils puſſent ſuffire à ſa dépenſe, à l'avidité des Flamans & aux gratifications exceſſives dont l'épargne eſtoit ſurchargée, il eſtoit aiſé de prévoir de grands déſordres dans les Finances; ces déſordres en euſſent infailliblement attiré d'autres dans tout le corps de l'Etat; il eût fallu enfin avoir recours à de nouveaux impoſts; & les Caſtillans, qui ſe croyoient déja ſurchargez, n'euſſent pas ſouffert patiemment qu'on les eût augmentez.

Il n'y avoit qu'un homme auſſi habile, auſſi bien intentionné & auſſi deſintereſſé que Ximenez, qui pût remedier à tant d'inconveniens; & comme il ſe connoiſſoit luy meſme auſſi bien que perſonne, & qu'il ſe ſentoit une fermeté à l'épreuve, il ne crut pas qu'il dût preferer le bien

particulier de son Eglise à l'avantage que tout l'Etat pouvoit tirer de son administration. Ce fut ce qui le fit consentir à demeurer à la Cour & à s'attacher à la personne du nouveau Roy. Mais comme il ne pouvoit se résoudre à abandonner tout à fait son Eglise, il choisit deux hommes également distinguez par leur science & par leur probité ; il les envoya dans son Diocese en qualité de grands Vicaires, il leur donna toute sa Jurisdiction, de peur que l'obligation d'avoir recours à luy, ne fût à charge à son Peuple, & ne retardât les effets de leurs bonnes intentions. Mais de peur que la concurrence ne fist à peu prés le mesme effet, il ordonna que l'un demeureroit à Tolede & l'autre à Alcala. Il regla à chacun le ressort de sa Jurisdiction, & leur recommanda expressément de l'informer souvent & exactement de tout ce qui se passeroit de plus considerable dans ce grand Diocese, & particulierement des cas douteux, ou de ceux qui auroient besoin de l'intervention & de l'appui de son authorité.

Ces précautions prises, Ximenez se donna tout entier au Gouvernement de l'Etat. Le premier objet de ses soins fut le reglement des Finances. Il y trouva tout le desordre qu'il avoit préveu ; mais il

estoit d'autant plus difficile d'y remedier, qu'il venoit de Jean Manuël mesme, à qui le Roy en avoit confié l'administration. Ce n'est pas qu'il ne fût habile, mais comme il estoit persuadé que le foible des jeunes Princes est le plaisir, & qu'il estoit encore d'âge à en prendre sa part, il n'épargnoit rien pour les divertissemens du Prince; d'ailleurs comme il connoissoit son humeur portée à la profusion, tout son soin estoit de la seconder; cela rendoit son administration agréable, quoyqu'enfin elle n'allât à rien moins qu'à la ruïne entiere de l'Etat.

Ximenez comprit aussi-tost qu'il seroit impossible de regler les Finances tant qu'elles seroient entre les mains d'un homme aussi-peu ménagé que Manüel. Il estoit question de les en tirer; mais le grand crédit qu'il avoit auprés du Roy rendoit la chose fort difficile. Ximenez ne laissa pas de l'entreprendre; il falloit pour cela avoir en main quelque fait constant & important qui pût faire perdre au Roy la confiance qu'il avoit en luy; il étudia si bien sa conduite qu'enfin il le trouva, & il en fit tout l'usage qu'il avoit coutume de faire des avantages que la fortune lui présentoit.

Un jour qu'il estoit allé chez le Tré-

sorier particulier des Finances, il lui demanda à voir le Registre des Gratifications ; il le parcourut comme par maniere d'acquit, & sans qu'il parût fort appliqué à ce qu'il faisoit. Mais estant tombé sur le rôle de celles qui n'estoient pas encore payées, il fut bien surpris d'y en trouver plusieurs qui estoient assignées sur les droits que le Roy tiroit des soyes du Royaume de Grenade. Il demanda si elles estoient expediées ; & l'Intendant qui n'y entendoit point de finesse, les fit voir toutes signées & prestes à estre envoyées au Trésorier de l'Epargne pour en faire le payement. Alors Ximenez prenant un visage severe : *Vous estes*, luy dit-il, *bien obligé à l'amitié que je vous porte depuis si long-temps ; sans cela rien ne seroit capable de m'empescher de vous faire arrester & d'aller de ce pas demander vostre teste au Roy.* Il luy fit ensuite de sanglans reproches, de ce que sçachant que ces droits avoient esté cedez au Roy d'Arragon, il avoit esté assez hardi pour signer de pareils billets, sans avoir aucun égard à l'honneur du Roy qu'il alloit faire passer pour un Prince sans foy. L'Intendant luy répondit tout effrayé, qu'il n'avoit pû moins faire, n'estant que subalterne à Manüel que de luy obéïr. Que ce n'e-

Gomez Livre 3.

ſtoit pas à luy à examiner s'il faiſoit bien ou mal. Il ajouta qu'il en avoit le Brevet ſigné de la main du Roy, & contre-ſigné de Manüel. Ximenez qui avoit par là ce qu'il demandoit, ſe radouciſſant un peu, le luy demanda, il le luy remit auſſi-toſt. Mais Ximenez ne l'eût pas plûtoſt lû qu'il le déchira, & regardant l'Intendant d'un air ſerieux : *Voila*, dit-il, *comme doivent eſtre traitez des Brèvets obtenus par ſurpriſe, contre la bonne foy & au préjudice de la réputation de noſtre commun Maiſtre.*

Ceux qui eſtoient preſens furent étrangement ſurpris d'une action ſi hardie; mais ils le furent bien plus, lorſque Ximenez ramaſſant les pieces du Brévet déchiré, fut luy-meſme les porter au Roy, & luy remontra avec tant de force le tort qu'il ſe ſeroit fait à luy-meſme, ſi au préjudice du Traité fait avec Ferdinand il avoit eſté acquité, qu'au lieu de luy en ſçavoir mauvais gré, il le loüa de ſa fidelité, avoüa qu'il avoit eſté ſurpris, & ordonna qu'à l'avenir aucun Brévet ne ſeroit executé ſans avoir eſté communiqué à l'Archeveſque.

Mais Ximenez n'en demeura pas là, il en prit occaſion de remontrer au Roy l'impoſſibilité qu'il y auroit de regler ſes Finances tant qu'elles ſeroient entre les

mains de Manüel ; il luy rapporta ſur ce-
la tous les abus qu'il y avoit remarquez,
& luy en fit voir les conſequences; & il
y a bien de l'apparence qu'il fût venu à
bout de ſon deſſein, ſi la mort du Roy,
qui arriva lorſqu'on y penſoit le moins,
ne l'avoit empeſché d'achever ce qu'il a-
voit ſi bien commencé.

Pendant que Ximenez n'eſtoit occupé
que de ce qui pouvoit contribuer au bien
de l'Etat, le nouveau Roy de Caſtille ne
penſoit qu'à ſe divertir. Un jour que le
Comte Pimentel luy donnoit à Benevent
une grande feſte, Ximenez qui l'y avoit
accompagné, ſe vit dans un des plus
grands dangers où il ſe fût trouvé de ſa
vie. Le Comte donnoit un combat de
Taureaux. On avoit fait devant le Châ-
teau un Amphiteâtre, qui regnoit autour
d'une grande Place, & l'on n'y avoit laiſ-
ſé qu'une entrée libre pour la commodi-
té des courtiſans. Avant que le combat
commençat, Ximenez eût quelque choſe
à propoſer au Roy. Il traverſoit à pied la
Place, avec une partie de ſes gens, lorſ-
qu'on lâcha inconſideremment un Tau-
reau ; il bleſſa les premiers qu'il rencon-
tra, & il alloit droit à l'Archeveſque lorſ-
que les cris que l'on jetta de tous coſtez
l'étonnerent & l'arreſterent ; à ces cris

Gomez. Livre 3.

les Gardes du Roy accoururent & tuerent ce furieux animal à coups de picquet. Ximenez continua ſon chemin ſans qu'un ſi grand peril eût paru l'étonner. Le Roy qui avoit eſté averti du danger qu'il avoit couru, vint au devant de luy avec empreſſement ; mais voyant qu'il n'eſtoit point bleſſé, il luy demanda s'il n'avoit pas eu bien peur : Ximenez répondit que les Gardes de ſa Majeſté eſtoient accourus ſi promptement à ſon ſecours qu'il n'avoit preſque pas eu le temps de faire reflexion au danger auquel il avoit eſté expoſé. Enſuite s'addreſſant à Pimentel il luy dit que ces divertiſſemens meurtriers ne convenoient guerre à des Chreſtiens, & qu'ils eſtoient des reſtes du Paganiſme, qu'il ſeroit fort à propos d'abolir. Le Roy répondit pour le Comte, qu'il y avoit en effet de la cruauté à ſe divertir aux dépens de la vie des hommes, mais qu'il y avoit de certains maux qu'on eſtoit obligé de tolerer, & que les Eſpagnols eſtoient ſi enteſtez de ces furieux ſpectacles qu'on ne pourroit les ſupprimer ſans les mécontenter. Ximenez en convint, mais il ajouta qu'il valloit mieux courir le riſque de déplaire au Peuple pour un temps, que de luy donner des ſpectacles qui convenoient ſi peu à la ſainteté de

la Religion dont ils faisoient profession ; que les hommes revenoient de tout, & que le plus souvent les affaires les plus difficiles dépendoient de la maniere dont on s'y prenoit pour les faire réüssir. L'Archevesque parla ensuite au Roy en particulier & repassa par la mesme Place, ne croyant pas qu'il convînt à un homme de son caractere, d'autoriser de pareils spectacles par sa présence.

Aprés avoir esté quinze jours à Benevent le Roy se rendit à Valladolid, pour aller delà à Burgos se faire couronner. Dans ce mesme-temps le gouvernement du Château de Burgos estant venu à vacquer, le Roy en gratifia Manüel, qui de son costé invita le Roy à un grand festin. Au sortir du repas, sans se donner le temps de faire digestion, ce Prince alla joüer à la courte paume & y joüa long-temps. Ce violent exercice l'altera ; il demanda à boire, on lui apporta diverses liqueurs glacées, dont il but en quantité. Le frisson le prit au sortir du jeu ; & il fut ensuite saisi d'une fiévre chaude, accompagnée d'une grande douleur de costé, & le quatriéme jour le transport se fit au cerveau. Ce Prince estoit d'une compléxion si forte, que depuis le jour de sa naissance elle n'avoit pas souffert la moindre

alteration, quoyqu'il la mît souvent à d'assez fortes épreuves. Cependant elle succomba sous la violence du mal ; tous les remedes furent inutiles, & il mourut le sixiéme jour de sa maladie, âgé de vingt-huit ans, dans la seconde année de son Regne.

Le 25 Septemb. de l'année 1506

Jamais Prince ne fut tant pleuré, ni avec des larmes plus sinceres. Toute la Castille en prit le deüil, & la Reine son épouse en perdit si absolument l'usage de la raison qu'elle ne le recouvra plus pendant les cinquante années qu'elle luy survécut.

Ce double contre-temps arrivé coup sur coup jetta la Castille dans la confusion qu'il est aisé de s'imaginer. Elle n'estoit pas mesme pour finir si-tost, si Ximenez qui en prévit les facheuses suites, n'y eût remedié avec sa prudence ordinaire. A peine la nouvelle de la mort du Roy estoit-elle répanduë dans son Palais, qu'il assembla les Grands, & tout ce qui se trouva d'Evesques & de personnes distinguées dans le Clergé & dans le Tiers-Etat. Il leur apprit la double perte que la Castille venoit de faire, avec toutes les marques d'une douleur qui, quoyqu'elle parût fort grande, ne diminuoit rien de sa fermeté ordinaire. Il fit remarquer en

peu de mots, que l'accident arrivé à la Reine la rendoit si absolument incapable du Gouvernement, qu'on ne pouvoit plus compter sur elle ; mais il leur representa vivement la necessité où ils se trouvoient de choisir promptement quelqu'un sur qui l'on pût se reposer au moins pour un temps, des affaires les plus pressantes.

Le Duc de Medina-Celi qui avoit ses veües & qui vouloit apparemment avoir le temps de faire sa brigue, ayant pris la parole aprés l'Archevesque, fut d'avis que l'affaire estoit assez importante pour se donner le temps d'y penser, & conclud à remetrre le choix dont il s'agissoit, au lendemain.

Mais Ximenez representa si fortement que cette affaire ne souffroit aucun délai, qu'il fut choisi luy-mesme presque tout d'une voix, à condition toutefois que dés que les Obséques du Roy seroient finies, l'on se rassembleroit pour choisir un Administrateur de la Couronne, jusqu'à ce que le Duc de Luxembourg, l'aîné de enfans du deffunt Roy, fût en âge de gouverner.

Charles V. s'appelloit ainsi du vivant de son pere.

Ximenez estoit trop éclairé pour ne pas prévoir que le choix qui se devoit faire ne tomberoit pas sur luy ; ainsi le seul

ſeul parti qu'il avoit à prendre, eſtoit que celui qui ſeroit choiſi, lui en eût toute l'obligation.

Quelques prétentions que puſſent avoir les Grands de Caſtille à l'adminiſtration du Royaume, il eſt certain qu'il n'y avoit que deux Princes qui euſſent droit à la Regence de la Caſtille ; l'un eſtoit l'Empereur en qualité d'ayeul paternel & l'autre Ferdinand en celle d'ayeul maternel, & de plus par le droit de bienſéance.

Maximilien I.

Toutes les Loix eſtoient pour l'Empereur, & ſi l'on s'y fût tenu, il l'emportoit inconteſtablement ſur le Roy d'Arragon. Il avoit meſme un préjugé en ſa faveur qui ne pouvoit eſtre diſputé ; c'eſt que le pere du deffunt Roy eſtant mort avant qu'il fût en âge de gouverner, les dix-ſept Provinces perſuadées que la Regence lui appartenoit à l'excluſion de tout autre, la lui avoient déferée tout d'une voix & l'avoient reconnu pour Adminiſtrateur des Etats du jeune Archiduc juſqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner par lui-meſme. Le cas eſtoit pareil, puiſque la ſucceſſion des Pays-bas venoit du coſté de Marie de Bourgogne mere de l'Archiduc Philippe, comme la ſucceſſion de la Caſtille, dont il s'agiſſoit, venoit de Jeanne d'Arragon, mere de l'Archiduc Charles.

Charles V.

Ximenez n'ignoroit pas les Loix qui favoriſoient l'Empereur ; & le fait qu'on vient de rapporter eſtoit trop public pour pouvoir eſtre conteſté ; mais outre qu'il avoit plus d'inclination pour Ferdinand, & que le droit de la bienſéance eſtoit pour lui, il eſtoit perſuadé que ſa Regence ſeroit ſans comparaiſon plus avantageuſe à la Caſtille que celle de l'Empereur dont les Etats eſtoient fort éloignez, & qui n'eſtoit pas en état de quitter l'Empire pour venir lui-meſme gouverner la Caſtille, comme Ferdinand le pouvoit faire, à cauſe de la proximité de ſes Etats.

Manuël eſtoit ouvertement déclaré pour l'Empereur, plus par la paſſion qu'il avoit d'exclure Ferdinand ſon ennemi déclaré, que par aucun engagement qu'il eût avec ſa Majeſté Imperiale ; il avoit dans ſon parti tous les Grands, qui s'eſtant déclarez ſi ouvertement contre Ferdinand lors de ſes differends avec le feu Roy, apprehendoient d'eſtre expoſez à ſa vengeance s'il reprenoit jamais le Gouvernement de la Caſtille. Le ſeul Fréderic, Duc d'Alve, favoriſoit le Roy d'Arragon & Ximenez eſperoit d'attirer à ſon parti Bernardin de Mendoza, avec qui il eſtoit lié d'une amitié tres-étroite.

Quelque peu d'apparence qu'il y eût de

faire préferer Ferdinand à l'Empereur, Ximenez ne laiſſa pas de l'entreprendre. L'intrigue devoit eſtre ménagée avec beaucoup d'adreſſe & de ſecret, le parti contraire ayant à ſa teſte un auſſi habile homme que Manuël. Comme c'eſtoit fait de ſa fortune ſi Ferdinand eſtoit rétabli, & qu'il eſtoit d'autant plus expoſé à ſa vengeance, qu'eſtant de baſſe extraction, il pouvoit eſtre attaqué plus impunément que les autres; l'on eſtoit perſuadé qu'il n'oublieroit rien pour le faire exclure. Ximenez ne manqua pas de le ſuppoſer: Voici comme il s'y prit pour faire réüſſir cette importante affaire, qui fut pour lui une nouvelle ſource d'honneurs.

Il cacha ſous une profonde diſſimulation le deſſein qu'il avoit de favoriſer Ferdinand. Pour endormir le parti contraire & l'empeſcher de prendre des meſures oppoſées aux ſiennes, il affecta deux choſes, l'une de ne paroiſtre pas oppoſé à l'Empereur, l'autre de paroiſtre occupé de toute autre choſe que de l'Aſſemblée & de tout ce qui devoit s'y traiter. Il ne laiſſoit pas cependant de faire pratiquer ſous-main les principaux du Tiers Etat & de les engager, ſans leur déclarer ſon deſſein, à eſtre du ſentiment dont il ſeroit dans l'Aſſemblée. Comme il en eſtoit paſſion-

E ij

nément aimé, parce qu'il s'estoit toûjours déclaré pour le peuple contre les entreprises des Grands, & qu'on estoit persuadé d'ailleurs que ses veües n'alloient qu'au bien de l'Etat, il ne lui fut pas difficile de s'assurer de toutes les voix.

Pour le Clergé avec qui il avoit toûjours conservé une liaison tres-étroite, il ne se rapporta qu'à lui-mesme du soin de le ménager. Il écrivit à tous les Evesques & à tous ceux du second Ordre, qui avoient séance aux Etats, pour les prier de s'y rendre incessamment & au plus grand nombre qu'il se pourroit; il ne s'ouvrit de son dessein qu'à un petit nombre de ses confidens, & les chargea du soin de pratiquer les autres. Il en usa de mesme à l'égard des Commandeurs des trois Ordres, dont Ferdinand estoit Grand Maistre. Entre les Grands, il sçut si bien ménager Bernardin de Mendoza, qu'il le gagna, & Bernardin de son costé lui acquit sous de grandes promesses tous ceux d'entre les Grands qui lui estoient liez de parenté ou d'amitié. Pour le Duc d'Alve il estoit si attaché au parti de Ferdinand, qu'il n'épargna rien pour le fortifier & pour y attirer tout ce qu'il avoit de parens & d'amis. On ne se mit pas en peine d'en pratiquer d'autres, de peur d'éventer le dessein

en le communiquant à trop de gens. Ximenez prit encore une précaution qui ne contribua pas peu au ſuccés de ſon entrepriſe, c'eſt qu'il fit publier par les Eveſques du Royaume de Grenade, que les Maures, dans le deſſein de ſe prévaloir de l'état preſent de la Caſtille, armoient puiſſamment & ſe diſpoſoient à repaſſer en Eſpagne. Il fit ſemblant d'en eſtre perſuadé, quoyqu'il ſçût le contraire, ce qui ne contribua pas peu à le perſuader à tout le monde.

Ces meſures eſtant priſes & le jour de l'aſſemblée arrivé, Ximenez qui devoit y préſider, s'y rendit accompagé des Déptez de tous les Ordres. Il en fit l'ouverture par un diſcours dont voici la ſubſtance.

Il repreſenta à l'aſſemblée que n'y ayant que l'Empereur & le Roy d'Arragon qui puſſent prétendre au choix dont il s'agiſſoit, il falloit ſans prévention & ſans égard aux intereſts particuliers, choiſir celui dont l'on croiroit en conſcience que l'adminiſtration ſeroit plus avantageuſe à l'Etat. Il parla de l'Empereur avec le reſpect dû aux perſonnes de ſon caractere, mais il ajoûta qu'il croiroit trahir les intereſts publics, s'il n'avertiſſoit l'aſſemblée que ce Prince ne lui paroiſſoit point

propre pour le choix dont il s'agiſſoit. Il ſe fonda ſur l'antipatie naturelle des Eſpagnols & des Allemans, ſur leur maniere de gouverner, ſi differente de celle des Caſtillans, ſur la qualité de l'Empereur, qui ne lui permettant pas de venir les gouverner lui-meſme, les ſoumettroit à des Gouverneurs, gens la pluſpart du temps avares, qui ne ſongeoient qu'à remplir leurs bourſes des dépoüilles du Peuple & des Grands, & qui n'avoient preſque jamais toute l'autorité neceſſaire pour gouverner avec ſuccés, ſur l'éloignement des Etats de l'Empereur, qui ne lui permettoit pas de leur donner les ſecours dont ils ne pouvoient manquer d'avoir beſoin, ſi ce que l'on publioit de la deſcente des Maures ſe trouvoit veritable, comme il n'y avoit que trop d'apparence; ſur le genie particulier de ce Prince, toûjours occupé à amaſſer de l'argent, comme pourroient faire les plus avares, & auſſi prompt à le diſſiper que le pourroient eſtre les plus prodigues. Il ſe fonda encore ſur pluſieurs autres motifs qu'il ſeroit trop long de rapporter. Et il conclut enfin que l'Empereur ne pouvant regarder l'adminiſtration de la Caſtille que par rapport à lui-meſme & au profit qui lui en reviendroit, le choix que l'on en voudroit faire ne pou-

voit eſtre avantageux à l'Etat.

Il parla enſuite de Ferdinand comme d'un Prince d'un merite & d'une habileté conſommée. Il remarqua d'abord qu'il ne s'agiſſoit point de la tutelle du jeune Roy, puiſque le feu Roy l'avoit deferée au Roy de France, & qu'il s'eſtoit repoſé ſur ſa probité des ſoins & de l'éducation de ſon fils. Il ne manqua pas d'obſerver que cette diſpoſition eſtoit une preuve inconteſtable du peu d'eſtime que le feu Roy faiſoit de l'Empereur ſon grand-pere, & que s'il ne lui avoit pas voulu confier l'éducation de ſon fils, il s'en ſeroit encore moins rapporté à lui du gouvernement de ſes Etats, s'il eût eu le temps de déclarer ſur cela ſes intentions. Il prétendit enſuite qu'il ne s'agiſſoit préciſément que de la Regence de la Caſtille. Il ſoutint encore que Ferdinand à cet égard avoit tant d'avantage ſur l'Empereur, qu'il ne pouvoit croire qu'il y eût une ſeule perſonne dans l'aſſemblée qui pût heſiter un ſeul moment à le lui preferer. Il s'étendit ſur ſes qualitez perſonnelles, ſur ſa ſageſſe, ſur ſa prudence ſi generalement reconnue, ſur ſa valeur dont il avoit donné tant de preuves à l'avantage de la Caſtille, ſur la proximité de ſes Etats & de ſes forces, toûjours preſtes à la ſe-

Loüis XII.

courir, sur le besoin present qu'on en avoit pour resister aux Maures s'il leur prenoit envie de repasser en Espagne, sur la haute reputation où estoit Ferdinand parmi ces Peuples, sur les victoires qu'il avoit remportées sur eux, sur les obligations que lui avoit la Castille, les Prelats, les Peuples & tous les Grands du Royaume. Il se fonda encore sur la douceur de son Gouvernement, sur les avantages & sur la gloire qui en estoit revenuë à leur Couronne, sur le Testament de la feuë Reine, auquel il estoit juste enfin d'avoir quelque égard.

Il parla ensuite de la crainte & de la méfiance que pouvoient avoir de lui la pluspart de ceux qui lui avoient esté contraires lors de ses démeslez avec le feu Roy. Il n'épargna rien pour la leur oster; il soutint que Ferdinand qui estoit si habile dans l'art de regner, ne pouvoit leur sçavoir mauvais gré d'avoir preferé leur Roy legitime à celui qui avoit cessé de l'estre; qu'il n'en feroit que plus d'estime de leur fidelité; que la confiance qu'ils lui temoigneroient dans une occasion si importante, effaceroit infailliblement tout ce qui pourroit lui estre resté de ressentiment contre qui que ce fût; enfin il protesta que si contre son attente le Roy

d'Arragon pretendoit user de l'autorité qu'on lui auroit rèndue,pour se venger de ses ennemis particuliers, il seroit le premier à conspirer avec eux pour l'en dépoüiller & pour le forcer de retourner en Arragon avec plus de honte qu'il n'y estoit retourné la premiere fois.

L'effet du discours de Ximenez fut que Ferdinand eut tous les suffrages du Clergé & des Commandeurs des trois Ordres dont la grande Maistrise lui estoit restée. Les Députez du Tiers-Etat témoignerent par un murmure confus, avant que d'opiner à leur rang & dans les formes, qu'ils estoient de leur sentiment: Ainsi les Grands s'estant apperçus qu'outre cette conspiration generale des deux Ordres, il y en avoit plusieurs parmi eux qui se déclareroient pour Ferdinand, firent de bonne grace ce qu'ils prévoyoient qu'ils seroient enfin contraints de faire.

Manüel s'efforça neanmoins de tenir ferme avec un petit nombre de ses partisans déclarez, mais on ne laissa pas de passer outre. Il demanda ensuite qu'au moins l'on remit au lendemain à dresser l'acte d'élection, mais Ximenez qui connoissoit ses intrigues & qui apprehendoit un retour, le fit dresser & signer avant que l'assemblée se séparât. Manüel eut mesme

en cette occasion un nouveau sujet de mortification, qui fut que le Gouvernement de l'Etat fût continué à Ximenez, jusqu'à l'arrivée du Roy d'Arragon.

C'est ainsi que Ferdinand par les soins de Ximenez, recouvra la Regence de la Castille, qu'on l'avoit forcé de quitter un an auparavant, d'une maniere si honteuse.

Pendant que ce qu'on vient de raconter se passoit en Castille, Ferdinand ne fut pas plutost de retour en Arragon qu'il épousa Germaine de Foix, niéce de Loüis XII. Ce mariage sembloit l'inviter à prendre quelque repos, mais les soupçons qu'il avoit conçus contre le grand Consalve, ne lui permettoient pas de le goûter. On lui mandoit d'Italie qu'il avoit des intelligences secrettes avec le Roy de Castille, pour réünir le Royaume de Naples à sa Couronne; & comme effectivement Consalve estoit Castillan, on le croyoit assez affectionné à sa patrie pour menager cette réünion.

D'autres assuroient qu'il traittoit avec le Pape, qu'il estoit prest d'accepter la charge de General de l'Eglise, ou qu'il attendoit que l'Empereur vint avec une armée pour leur livrer le Royaume. On disoit mesme qu'il alloit marier sa fille

avec le fils de Prosper Colonne, pour se maintenir malgré le Roy d'Arragon dans sa Vice-Royauté & peut-estre mesme pour s'emparer du Royaume. Une chose augmentoit les défiances de Ferdinand, c'est que Consalve s'obstinoit à demeurer à Naples, quoyqu'il eût ordre d'en revenir.

Il n'en falloit pas tant pour allarmer le soupçonneux Ferdinand, ce fut ce qui le porta à s'embarquer à Barcelone avec la Reine Germaine, les Reines de Naples & grand nombre de Noblesse de Castille & d'Arragon. Une tempeste qui survint l'obligea de relacher dans le Port de Toulon; il se remit en Mer quelques jours aprés, & arriva le premier d'Octobre à Genes. Ce fut là que Consalve le vint joindre avec les Galeres de Naples, ce qui calma ses inquietudes & ses soupçons. Il receut presque en mesme-temps les nouvelles de la mort du Roy de Castille son gendre, & les lettres par lesquelles Ximenez lui mandoit comme il avoit esté choisi pour gouverner la Castille pendant le bas âge de Charlequint son petit fils. Il fit aussi-tost réponse à l'Archevesque & partit pour Naples dans le dessein de destituer Consalve & d'y établir un autre Viceroy.

Cependant la Castille n'estoit point pai-

ſible, les Grands qui tenoient le parti de l'Empereur y cauſoient tous les jours de nouveaux troubles, & tout paroiſſoit diſpoſé à une revolte ; ce fut ce qui porta Ximenez à propoſer l'aſſemblée des Etats de Caſtille, le remede qui n'eſtoit pas ſans inconvenient dans la ſituation des affaires, paroiſſoit abſolument neceſſaire. Mais quelques remontrances qu'il pût faire à la Reine, il ne put jamais obtenir d'elle que'lle ſignât les Lettres de la convocation; cette Princeſſe s'emporta meſme contre lui & lui envoya dire qu'il ſortit du Palais où l'on avoit jugé à propos de le loger. Mais Ximenez avoit trop de zele pour le bien public pour s'arreſter à une ſimple formalité ; il prit acte du refus de la Reine, paſſa outre & fit aſſembler les Etats. Comme la Reine toûjours jalouſe de ſon authorité, & cependant incapable de prendre aucune reſolution, rompoit toutes ſes meſures & l'embaraſſoit plus elle ſeule que tout le reſte du Royaume. Ximenez propoſa aux Etats de la déclarer incapable de gouverner, mais on crut qu'on devoit menager l'honneur de la Maiſon-Royale & qu'on pouvoit gouverner independemment de la Reine ſans faire une pareille déclaration.

Cependant quelques ſoins qu'on eût

de cacher les foiblesses de cette Princesse, il sembloit qu'elle prit à tâche de les faire éclater. Le jour de la Toussaints elle voulut aller à la Chartreuse de Mirafleurs où estoit le tombeau du feu Roy de Castille son époux. Aprés y avoir fait ses devotions, il lui prit envie de faire ouvrir son tombeau pour avoir la triste consolation de le voir. On lui remontra là dessus tout ce qui estoit capable de la détourner de son dessein; mais bien loin d'y avoir égard, elle s'emporta & commanda avec les menaces les plus terribles, qu'on ouvrit le tombeau & qu'on en tirat le cercüeil. Comme elle estoit fort avancée dans sa grossesse & qu'on craignoit qu'elle ne se blessât, on fut contraint de lui obéïr. Le Nonce du Pape, les Ambassadeurs de l'Empereur & du Roy Catholique & quelques Evesques furent appellez pour reconnoistre ce corps. Quoyqu'il n'eût plus figure d'homme, la Reine le regarda & toucha plusieurs fois sans répandre une larme. Aprés quoy on referma le cercueil qu'elle fit couvrir d'étoffes d'or & de soye.

Pierre martyr. l. 19. ep. 324.

Quelque temps aprés, quoyque sa grossesse fût fort avancée, elle eut envie de sortir de Burgos, où jusques alors elle avoit fait sa résidence. Elle envoya cher-

cher Ximenez & lui dit qu'elle ne pouvoit plus vivre dans une Ville où son mari estoit mort, & qu'il donnât les ordres pour son départ & pour celui de toute la Cour. Comme elle estoit incapable d'écouter aucune remontrance & encore moins d'y defferer, il fallut lui obéïr.

La Reine se mit en chemin & l'on fut obligé de la suivre, quoyqu'on ne sçut pas où elle avoit dessein d'aller. Elle passa par la Chartreuse de Mirafleurs pour y prendre le cercüeil de son Epoux. Elle le fit conduire aprés elle dans un Carosse à quatre Chevaux. On lui avoit enfin persuadé d'aller à Valladolid, mais comme elle fut à moitié chemin, dans le Bourg de Torquemada il lui prit fantaisie d'y demeurer & vingt jours aprés elle accoucha de l'Infante Catherine le quatorziéme de Janvier. La peste avoit déja commencé de faire de grands ravages en plusieurs Villes d'Espagne; on s'apperçeut qu'elle s'échaufoit à Torquemada; plusieurs femmes de la Reine en estoient déja mortes dans le Palais & presque sous les yeux de cette Princesse, sans qu'un danger si present fût capable de l'émouvoir, on eût beau lui representer le peril qu'elle couroit elle mesme, elle répondit que quand elle seroit bien remise de sa cou-

l'an 1507

che elle verroit ce qu'elle auroit à faire.

Sur cette réponſe Ximenez qui ne jugeoit pas à propos d'expoſer tant de monde, permit à un chacun de ſe retirer, & transfera le Conſeil à Palentia. Pour lui il ne jugea pas à propos d'abandonner la Reine dans l'état pitoyable où elle ſe trouvoit ; il demeura auprés d'elle avec une conſtance qui lui attira de grandes loüanges.

Cependant la melancolie de la Reine & tous les contre-temps qui en eſtoient les ſuites, augmentoient tous les jours. Elle ne vouloit voir perſonne, elle ne ſortoit de ſa chambre que pour aller à l'Egliſe où elle rendoit de frequentes viſites au corps de ſon mari, tout le monde en avoit compaſſion ; elle eſtoit vétuë d'un gros drap noir, qui la ſerroit autour du col ; un grand bonnet noir où ſa teſte eſtoit toute enfoncée, lui ſervoit de coëffure ; ſes manches lui cachoient les mains, & un voile épais en forme de mante lui deſcendoit depuis la teſte juſqu'aux pieds. Quoyqu'elle parût toûjours toute occupée de ſa douleur, on ne la vit jamais ſe plaindre ni répandre une larme.

On raconte à cette occaſion que dans le fort de ſa jalouſie elle ſurprit une fois ſon mari avec ſa maiſtreſſe, elle en fut ſi

Gomez Livre 3

touchée & versa tant de larmes, que depuis elle ne pleura plus, comme si la douleur eût tari la source de ses larmes.

Quand elle faisoit quelque voyage elle ne marchoit que la nuit, comme si la lumiere lui fut devenuë odieuse lorsqu'elle ne lui estoit plus commune avec un Prince qu'elle avoit si tendrement aimé. Elle ne marchoit jamais sans faire porter aprés elle le cercüeil de son mari. Une longue suite de gens à pied & à cheval, avec des flambeaux allumés, accompagnoient le corps. Elle jettoit souvent les yeux sur lui pour observer si quelque femme n'en approchoit point. C'est ce qu'elle ne pouvoit souffrir, & cette bizarre jalousie lui rendoit les femmes insupportables. Comme elle alloit un jour de Torquemada à Hornillos, elle apperçeut une Abbaye, elle eut envie d'y loger & fit arrester le convoy, mais dés qu'elle eut appris que c'estoit un Monastere de filles, elle aima mieux camper & passer toute la nuit en pleine campagne que d'en approcher. Il ne se passoit point de jour que cette Princesse ne donnât quelque nouvelle marque du déreglement de son esprit, & elle embarassoit d'autant plus Ximenez qu'elle estoit toûjours extremement jalouse de son authorité qu'elle ne pouvoit souffrir

qu'on diſpoſât de rien ſans ſon ordre, & que quand on le lui demandoit,elle eſtoit incapable de ſe déterminer & de prendre aucun parti.

Les mécontens ne manquoient pas de profiter de ces triſtes conjonctures & l'on apprenoit tous les jours des nouvelles de quelque nouveau deſordre. Ximenez ne fut pas long-temps ſans s'appercevoir qu'une authorité deſarmée & qui n'eſtoit pas en eſtat de ſe faire obéïr, eſtoit d'ordinaire peu reſpectée, ſon amour pour le bien public ne lui permit pas de demeurer plus long-temps dans une ſituation qui convenoit ſi peu à ſes maximes & à ſon humeur. Dans cette veuë il fit venir Jeroſme Vianel Venitien, dont il avoit reconnu le courage & l'experience; il lui propoſa de lever des Troupes & de lui en donner le commandement; il lui dit qu'il avoit jetté les yeux ſur lui,parce qu'il n'avoit ni parenté, ni liaiſon dans le Royaume, qu'ainſi il en ſeroit d'autant plus en état d'agir pour le bien public, ſans en pouvoir eſtre détourné par des veuës particulieres qui ne s'accorderoient pas avec la droiture de ſes intentions; mais comme il avoit penetré qu'il eſtoit interreſſé,il lui fit de ſi grands avantages qu'il l'engagea à le ſervir contre qui que ce fût qui entre-

prit de s'oppoſer à ſon authorité.

Vianel lui choiſit en fort peu de temps mille Soldats d'élite, & il les exerça ſi-bien qu'il en fit enfin les meilleures Troupes de toute l'Eſpagne. Ximenez fit encore quelque choſe de plus, il employa les cinquante mille écus qu'il avoit autrefois preſtez au Roy Philippe, à payer les compagnies des Gardes, il les retint par ce moyen dans le ſervice, ce fut le ſalut de l'Etat. Il fit encore lever cinq cens Fantaſſins & deux cens Chevaux, qu'il entretint à ſes dépens, & par là il retint tout le monde dans le reſpect.

Ximenez ſe voyant en état de ſe faire obéïr, le prit d'un ton plus haut; il aſſembla les Grands qui tenoient pour Ferdinand, & ceux dont il croyoit avoir lieu de ſe deffier, il leur déclara que s'ils vouloient s'en tenir au choix qui avoit eſté fait du Roy Catholique, il ſe joindroit à eux, ſinon que comme il eſtoit perſuadé que le ſalut de l'Etat dependoit de ce choix, il le ſerviroit ſeul de tout ſon credit & de tout le bien qu'il tenoit de lui. Le Connétable & l'Amirante approuverent les ſentimens de Ximenez & ſe déclarerent pour Ferdinand, les autres quoyqu'ébranlez par la déclaration de Ximenez, dirent qu'ils prendroient le parti qui leur

conviendroit le mieux, & qu'ils ne pouvoient ſe réſoudre à s'expoſer au reſſentiment & à la vengeance du Roy d'Arragon.

Malgré la diſſimulation dont ils uſoient Ximenez penetra leurs interreſts particuliers, & il jugea qu'il ne ſeroit pas impoſſible de les gagner; il les entretint en particulier & les engagea à s'ouvrir à lui. Le Duc de Najare qui paroiſſoit des plus animés lui dit qu'il honoroit le Roy Catholique, & que ſi le Connétable n'eſtoit pas ſon gendre il ne voudroit pas un autre Roy ni un autre Adminiſtrateur de la Caſtille. Le Marquis de Villena lui dit auſſi que ſi Ferdinand lui vouloit rendre ce qui lui appartenoit & ne ſe pas laiſſer gouverner par le Connétable, il ne l'empêcheroit pas de regner. Le Duc de l'Infantade lui avoüa que ſi on lui donnoit l'Eveſché de Placentia pour un de ſes fils il ne s'oppoſeroit plus au retour du Roy d'Arragon.

Ximenez ayant ainſi tiré le ſecret de tous les autres, il leur promit à tous que s'ils vouloient lui remettre leurs intereſts il leur feroit avoir ſatisfaction. La haute probité dont il faiſoit profeſſion, ne leur ayant pas permis de ſe deffier de lui, ils promirent tous de concourrir de tout

leur pouvoir à la tranquilité de l'Etat. Il en écrivit aussi tost à Ferdinand, & ce Prince qui ne s'arrestoit pas aux formalitez & qui alloit toûjours à l'essentiel, confirma par ses Lettres tout ce que l'Archevesque avoit promis de sa part.

Ximenez aprés avoir pris toutes les mesures que l'on vient de raporter, croyoit joüir de quelque repos, lorsqu'il reçut coup sur coup des nouvelles de divers soulevemens. On lui mandoit qu'il y avoit de grands troubles à Medina del Campo pour l'élection d'un Abbé. Que le Comte de Lemos s'estoit saisi de Ponferrat & y avoit mis garnison. Que la ville d'Ebeda estoit divisée en deux factions, qu'elles estoient prestes d'en venir aux mains; & que Tolede mesme & Avila estoient prestes à se revolter. Le Comte de Tendilla lui écrivoit de son costé que le Royaume de Grenade estoit en grand danger, & que les Troupes qui gardoient les costes alloient deserter si on ne pourvoyoit incessamment à leur subsistance & à leur payement.

Gomez. Livre 3.

Ximenez dont le courage & la prudence n'éclatoit jamais davantage que lorsque tout paroissoit desesperé, entreprit de remedier en mesme-temps à tous ces soulevemens & de prévenir ceux qui

pourroient naiſtre à l'avenir. Il envoya pouvoir au Comte de Tendilla de tirer de l'argent des Tréſoriers de la Province pour payer les Troupes & meſme de les y contraindre pour peu qu'ils tardaſſent d'obéïr. Il fit marcher des Troupes à Ubeda, & fit prendre les chefs de la ſédition. Il fit des menaces ſi terribles à ceux de Tolede & d'Avila qu'elles ſuffirent pour les faire rentrer dans leur devoir.

Pour ce qui eſt du Comte de Lemos il reſolut d'en faire un exemple qui put ſervir à retenir tous les Grands dans leur devoir. Pour cet effet il fit aſſembler les Troupes dont on a parlé, il en donna le commandement au Duc d'Albe & au Comte de Benevent, qui n'eſtoient pas amis du Comte de Lemos, avec ordre de l'aſſieger dans Ponferrat & de le prendre priſonnier. Le Comte de Lemos qui n'eſtoit pas en eſtat de reſiſter, voulut conjurer la tempeſte en parlant d'accommodement; mais l'Archeveſque lui fit ſçavoir que s'il ne ſortoit promptement de Ponferrat avec ſa garniſon, il alloit faire marcher contre lui non-ſeulement le Duc d'Albe & le Comte de Benevent, mais encore toutes les forces de la Caſtille. Cette menace qui auroit eſté bien-toſt ſuivie

de son effet, étonna tellement le Comte de Lemos, qu'on apprit quelques jours aprés qu'il avoit obéï.

Ximenez estoit à peine sorti des affaires dont on vient de parler, qu'il lui en survint d'autres beaucoup plus embarassantes à l'occasion de l'Inquisition. Du temps de la Reine Isabelle le saint Office (c'est ainsi qu'on nomme l'Inquisition) avoit fait emprisonner plusieurs personnes accusées d'heresie, d'impieté ou d'apostasie. On instruisoit leur procez lorsque la Reine mourut. Comme les procedures de l'Inquisition sont fort lentes, Philippe estoit parvenu à la Couronne lorsque les prétendus criminels furent jugez. Le peu d'état qu'il faisoit de ce Tribunal & l'aversion mesme qu'il ne pouvoit s'empêcher d'en temoigner, donna lieu aux parens des condamnez d'entreprendre de les tirer des mains de l'Inquisition. Pour en venir à bout on leur suggera de recuser leurs Juges & de demander que l'execution des Sentences fut suspenduë. On produisit un grand nombre de témoins; les uns justifioient les prétendus criminels, les autres accusoient une partie de la Noblesse de Castille & d'Andalousie. Le dessein estoit d'embarasser ce Tribunal par la

qualité & le grand nombre des gens qu'on chargeoit & qu'on déchargeoit, de le rendre odieux, de lui faire des ennemis puissans, & de se mettre par là en estat de tout entreprendre contre lui.

L'Archevesque de Seville exerçoit alors la charge de grand Inquisiteur. La ville de Cordoüe lui demanda justice contre Luzero qu'il avoit fait Commissaire du saint Office. L'Archevesque voulut prendre du temps pour s'informer de sa conduite. On en prit occasion pour persuader au Peuple que c'estoit un artifice du grand Inquisiteur, pour sauver Luzero. Il n'en fallut pas d'avantage pour soulever le Peuple, on enfonça les portes de l'Inquisition, on en tire les prisonniers, on les met en liberté; tout le Royaume prend parti pour les uns & pour les autres, & le Connétable & le Duc d'Albe font de grandes instances auprés du Pape & du Roy pour faire revoquer la Commission de grand Inquisiteur donnée à l'Archevesque de Seville. Ximenez regarda cette affaire comme une des plus importantes qui pût arriver pendant le temps de son administration. Il en écrivit en ce sens au Roy Catholique, & comme il estoit incertain du lieu où il pourroit

estre, il lui dépêcha une personne de confiance pour lui porter ses Lettres en quelque endroit qu'il fût, & pour le solliciter de vive voix de revenir au plutost en Castille.

Fin du 4e Livre.

SOMMAIRE



SOMMAIRE
DU
CINQUIE'ME LIVRE.

LEs ſoupçons de Ferdinand contre le grand Conſalve de Cordoüe l'obligent de partir pour Naples. Il lui oſte la Vice-Royauté de Naples, le commandement de ſes Armées & le ramene en Eſpagne comme un ſimple particulier. Hiſtoire de Conſalve. L'envoyé de Ximenez trouve Ferdinand ſur les coſtes du Royaume de Naples. Il obtient pour lui le Chapeau de Cardinal. Il retourne en Caſtille. Sa reception. Sa politique. Ximenez reçoit le Chapeau de Cardinal avec le titre de Cardinal d'Eſpagne. Il eſt fait grand Inquiſiteur. Il ſe retire dans ſon Dioceſe & quitte la Cour. Il fait le projet de la conqueſte du Royaume d'Oran. Il propoſe à Ferdinand de la faire à ſes dépens. Sentimens differens ſur

cette entreprise. Difficultez que Ximenez y rencontre. Il part pour la Cour, & les surmonte. Il obtient le consentement de Ferdinand, le Generalat de l'Armée pour lui-mesme, & la Lieutenance generale pour Pierre de Navarre. Il leve une Armée. Ses soins, son exactitude, sa vigilance. La reveuë generale de l'Armée se fait auprés de Cartagene. Pierre de Navarre va à Malaga pour faire avancer la Flotte qui la devoit transporter en Afrique. Ses délais affectez. Son intelligence avec Vianelli pour déconcerter les desseins de Ximenez. L'Armée se souleve contre lui. Il tâche à regagner Pierre de Navarre, mais en vain. Ximenez appaise la sedition d'une maniere qui lui attire l'estime generale de toute l'Armée. Elle s'embarque pour passer en Affrique. Nouveau démêlé de Ximenez avec Pierre de Navarre. L'Armée arrive & débarque heureusement sur les costes d'Affrique. Les Maures arrivent trop tard pour s'y opposer. Les deux Armées se rangent en bataille. Ordre & disposition des deux Armées. Ximenez harangue la sienne. Grand combat. Les Maures sont vaincus. Prise d'Oran. Ximenez y fait son entrée. Generosité & liberalité de Ximenez. Ordres qu'il donne pour la conservation d'Oran. Nouveau démêlé avec Pierre de Navarre. Ximenez

n'ayant plus tant besoin de lui le traite avec une hauteur extraordinaire. Il tient un Conseil de Guerre. Avis qu'il donne pour la continuation des conquestes en Affrique. Il remet le Generalat de l'Armée à Pierre de Navarre, & donne la Lieutenance generale à Vianelli, quoyqu'il n'eût pas lieu d'en estre content. Regrets de l'Armée au départ de Ximenez. Il s'embarque & arrive en Espagne. Ferdinand l'invite de venir à la Cour pour y recevoir les felicitations sur sa conqueste. Il s'en excuse. Rare modestie de Ximenez. Il se rend à Alcala par des chemins détournez pour éviter les receptions qu'on lui vouloit faire. Ingratitude de Ferdinand qui chicanne sur le remboursement des frais de la guerre dont il estoit convenu avec Ximenez. Le Cardinal l'oblige de lui tenir parole. Suite des conquestes de l'Armée de Ximenez en Affrique. Histoire de Pierre de Navarre & de Vianelli. Démêlé de Ximenez avec un prétendu Evesque d'Oran. Il le termine avec sa fermeté ordinaire. Ferdinand usurpe la Navarre sur Jean d'Albret. Rapidité de cette conqueste. Grands démêlez entre le Pape & le Roy de France. Conduite genereuse de Ximenez à l'égard du Pape dans cette occasion. Ferdinand tombe malade. On desespere de sa

vie. Il casse son premier Testament fait en faveur de Ferdinand, frere de Charlequint. Il laisse tous ses Etats au mesme Charlequint, & la Regence de Castille à Ximenez. Sa mort. Son portrait.





HISTOIRE
DU MINISTERE
DU CARDINAL
XIMENEZ,
ARCHEVESQUE DE TOLEDE
ET
REGENT D'ESPAGNE.

LIVRE CINQUIE'ME.

L'ENVOYE' de Ximenez trouva Ferdinand à Naples où il venoit de tenir les Etats du Royaume qu'il y avoit assemblés. Il lui fit aussi-tost réponse, & lui renvoya son courier pour l'assurer qu'il partiroit incessamment pour se rendre en Castille. En effet depuis ce jour-là il s'appliqua à terminer ses affaires avec une diligence incroyable. Il envoya des Ambassadeurs au Pape, pour lui rendre hommage du

Royaume de Naples, & il les chargea en mesme-temps de demander pour Ximenez un Chapeau de Cardinal. Le Pape qui avoit déja formé le dessein de chasser les François de l'Italie, & qui estoit persuadé qu'il n'en pouvoit venir à bout sans le secours de Ferdinand, avoit trop besoin de ce Prince pour lui refuser pour son premier Ministre, ce qui avoit déja esté accordé aux Ministres de France & d'Angleterre. Ainsi les Ambassadeurs lui envoyerent un Courier par lequel ils lui faisoient sçavoir que Sa Sainteté lui avoit accordé ce qu'il avoit demandé pour Ximenez.

Les Cardinaux d'Amboise & Yolsy.

Cette affaire terminée, il entra dans la ligue que Loüis XII. venoit de conclure contre les Venitiens; bien resolu de l'abandonner dés que ses interests demanderoient de lui qu'il changeât de parti, & parce que les Genois avoient déplû au mesme Loüis XII. il deffendit à tous ses Etats d'Italie de leur fournir des bleds ni aucune autre commodité de la vie. Il entreprit en mesme-temps de porter le Cardinal d'Amboise à persuader à Loüis XII. de lui ceder sa part du Royaume de Naples, sous de certaines conditions qu'il proposa.

Le Cardinal d'Amboise à qui Ferdi-

nand proposoit pour recompense la Papauté dont il fut toûjours la dupe, n'épargna rien pour favoriser les intentions du Roy Catholique, mais Loüis XII. n'y voulut jamais consentir.

Le dernier coup du Roy Catholique fut de déposseder Consalve de Cordoüe de la Vice-Royauté & du Commandement general des Armées du Royaume de Naples. Il estoit d'une des plus illustres maisons de l'Andalousie & avoit toûjours fait profession d'un attachement particulier au service de la Reine Isabelle de Castille, dont il estoit né sujet. Il rassembloit en lui toutes les qualitez qui peuvent former un grand homme; sa prudence égaloit sa valeur, & sa valeur estoit toûjours accompagnée d'un bonheur surprenant qui le faisoit réüssir dans toutes ses entreprises; jamais homme ne profita mieux des fausses démarches de ses ennemis, & ne sçut mieux se servir des avantages que la fortune lui presentoit. Il trouvoit des ressources où tout autre se fût crû perdu, & il se relevoit de ses pertes avec tant de promptitude & d'avantage, qu'il sembloit n'avoir cedé que pour endormir ses ennemis & en triompher avec plus de gloire.

Cependant comme il n'y eût jamais

d'homme si accompli qui n'ait eu quelque deffaut ; Consalve en avoit un qui pensa effacer toutes ses grandes qualitez; il n'avoit point de foy, il estoit capable de violer les plus terribles sermens, & les plusgrandes perfidies ne lui coûtoient rien quand il s'agissoit de se tirer d'un mauvais pas, ou de faire réüssir quelque grande entreprise. Il commença à se signaler contre le Portugal, & il ne contribua pas peu au gain de la fameuse bataille de Toro, qui rendit la Reine Isabelle maistresse absoluë de la Castille.

Ce fut particulierement par ses conseils que la guerre de Grenade fut entreprise; il en fit le projet, & il le soutint avec une conduite & une valeur qui le firent considerer comme le plus grand Capitaine de toute l'Espagne. Il força Tajara, emporta Lora, surprit Montefrio & plusieurs autres places ; il battit les Maures en plusieurs rencontres, enfin il acquit tant de reputation dans cette guerre, que Ferdinand ayant fait le projet de la conqueste du Royaume de Naples, crut n'en pouvoir confier l'execution qu'à ce grand homme.

Il y réüssit au delà des esperances de Ferdinand ; il arriva à Naples avec peu de forces, sous prétexte de secourir Fri-

deric & Alfonſe, couſins de Ferdinand, contre les François ; mais en effet pour conquerir ce Royaume pour le Roy d'Arragon. Il ſe mit d'abord ſi avant dans l'eſtime de Frideric & d'Alfonſe qu'ils ne faiſoient rien ſans ſon conſeil. Cette confiance aveugle acheva de les perdre. Conſalve les trompa & partagea leur Royaume avec les François. Ceux-ci eurent Naples, la terre de Labour & l'Abruzzo ; & Ferdinand la Poüille & la Calabre. Les deux Princes ſe voyant trompez leverent des Troupes pour empêcher l'effet d'un partage qui ne leur laiſſoit pas un pouce de terre. Conſalve les battit par tout, diſſipa leur armée, s'empara de toutes les Places qui devoient appartenir aux Eſpagnols, contraignit Alfonſe, Duc de Calabre, fils de Frideric Roy de Naples, de ſe renfermer dans Tarente, l'y aſſiégea, & força cette Place de ſe rendre à compoſition. On convint expreſſément que le jeune Prince auroit la liberté de ſe retirer par tout où il lui plairoit ; & Conſalve, à la parole duquel l'on ne ſe fioit plus, jura cet article ſur le ſaint Sacrement ; mais ce ſerment, tout terrible qu'il eſtoit, ne l'empeſcha pas de manquer à ſa parole ; il ne fut pas plutoſt le maiſtre de la Ville

qu'il fit arrester Alfonse & l'envoya prisonnier en Espagne.

Cette horrible perfidie fut suivie d'une autre : il fit une querelle aux François pour avoir lieu de s'emparer de leur part, mais n'y trouvant pas son compte, il fit deux fois la paix & la viola autant de fois. Les François irritez lui enleverent d'abord ses meilleures Places, & Consalve fut investi dans Barlette sans vivres & sans munitions. Il estoit perdu, & d'Aubigni l'un des Generaux François l'eût infailliblement opprimé, mais le Duc de Némours ayant à contre-temps séparé ses Troupes pour assieger quelques Villes qui restoient à prendre, Consalve profita de cette fausse démarche ; il traita avec les Vénitiens, en reçut du secours, sortit de Barlette aprés y avoir souffert les plus grandes extrémitez, battit à son tour les François, les poussa par tout, se saisit de Naples, & y fut reçû en triomphe, aprés avoir remporté deux grandes victoires ; l'une, auprés de Séminara en Calabre ; l'autre, prés de Cirignola dans la Poüille : Dans le premier combat d'Aubigni & tous les principaux Chefs furent faits prisonniers ; & dans l'autre, Loüis d'Armagnac, Duc de Nemours, General

de l'Armée Françoise, resta sur la place, enfin aprés une rude bataille qui fut donnée auprés du Garillan, où il acheva de ruïner l'Armée Françoise ; il établit si-bien la domination Espagnole dans le Royaume de Naples, que l'on n'a pû les en chasser depuis.

Tant de grands exploits, qui lui acquirent le nom de grand Capitaine, ne le purent mettre à couvert de la jalousie & des soupçons de Ferdinand. Il crut avoir découvert qu'il prenoit ses mesures pour se rendre Souverain de Naples;ou que comme il estoit Castillan, il prétendoit unir cette Couronne à celle de Castille,& non pas à celle d'Arragon, comme c'estoit le dessein de Ferdinand ; que cela fût vrai ou non (car c'est un point que l'Histoire n'a jamais bien éclairci), Ferdinand arme en diligence, s'embarque & part pour Naples lorsque Consalve le croyoit encore dans l'Arragon.

Il est certain que ce Prince n'avoit pas amené assez de Troupes pour forcer Consalve à se soumettre, quelque habile qu'il fût dans l'art militaire ; le grand Capitaine en sçavoit plus que lui, cependant soit qu'il n'eût en effet aucun dessein, soit qu'il eût esté surpris avant que d'avoir bien pris ses mesures, ou que la mort inopinée

du Roy de Caſtille l'eût déconcerté, ou qu'il crût qu'eſtant auſſi neceſſaire qu'il l'eſtoit, il effaceroit en ſe ſoumettant les ſoupçons de Ferdinand & ſe maintiendroit dans ſon poſte ; il eſt certain qu'il le vint trouver à Gennes de la maniere qu'on l'a raconté. Ferdinand l'ayant en ſon pouvoir n'en fit point à deux fois ; il le deſtitua de la Vice-Royauté, lui oſta le Generalat de ſes Armées & l'obligea de le ſuivre en Eſpagne comme un ſimple particulier.

Ce grand homme tombé de ſi haut ne parut point ſurpris, l'ingratitude de Ferdinand ne fut pas capable de lui arracher la moindre plainte, & il ſoutint ſa diſgrace avec une fermeté qui ne lui acquit pas moins de gloire que les victoires qu'il avoit remportées.

oüis

Quelque ſujet qu'eût le Roy de France de ſe plaindre de lui, & quelques pertes qu'il lui eût cauſées il n'en uſa pas avec lui comme avoit fait Ferdinand, car les deux Rois s'eſtant rencontrez à Savonne, comme ils en eſtoient convenus, pour y conferer des affaires d'Italie : Loüis lui rendit tous les honneurs qu'il en eût pû eſperer dans ſa plus grande proſperité ; il l'entretint long temps & ſouvent ſans témoins ; il le conſulta ſur les affaires les

plus importantes où il n'avoit rien à démêler avec Ferdinand, il le fit manger à sa table, il loüa souvent sa valeur & sa conduite en public & en particulier, il plaignit sa disgrace & le combla de tant de bontez qu'on l'entendit depuis regretter dans sa retraite de n'estre pas né sujet d'un si bon Prince.

Au sortir de la conference Ferdinand partit pour l'Espagne avec seize Galeres & un grand nombre de Vaisseaux où il avoit embarqué ses Troupes. Elles estoient commandées par Pierre de Navarre, Comte d'Olivet, qui s'estoit acquis beaucoup de réputation dans les guerres d'Italie. Aprés une Navigation heureuse, Ferdinand débarqua à Valence. Il n'y fit que passer sans s'arrester & se rendit en diligence dans la Castille. Ximenez & tous les Grands vinrent au devant de lui. Il fut conduit comme en triomphe à Burgos, & il y reprit la Régence du Royaume, avec de si grands applaudissemens de tous les Ordres, qu'ils acheverent de lui faire oublier la honte avec laquelle on l'avoit forcé de la quitter deux ans auparavant.

Il se conduisit exactement comme Ximenez se l'estoit proposé; il ne se vengea de personne, il conserva à ceux mesme qui s'estoient le plus hautement décla-

rez contre lui, tous les avantages dont ils estoient en possession. Par une conduite si pleine de moderation, il s'acquit si bien l'estime & la confiance de tous les Ordres de l'Etat, que tant que dura sa Régence, tout y fut paisible & aussi soumis à ses ordres que s'il eût esté dans l'Arragon.

Il n'y eût que Manüel, qui plus politique ou plus défiant que les autres ne voulut jamais se fier à lui. Il quitta les grands établissemens qu'il avoit dans la Castille, & se retira dans les Pays-bas auprés de l'Archiduc Charles qui le reçut comme le méritoient les services qu'il avoit rendus à son pere.

Le grand Consalve ne fut pas si heureux; il ne fut pas plutost arrivé en Castille que Ferdinand le relegua dans ses terres où il mena jusqu'à sa mort une vie obscure, sans charge, sans gratifications, sans emplois & sans autres biens que ceux qu'il avoit herité de ses ancestres. Ximenez qui n'estoit pas moins son ami dans sa disgrace qu'il l'avoit esté dans sa plus grande prosperité, s'employa en vain auprés de Ferdinand pour l'adoucir; la dureté de ce Prince fut à l'épreuve de toutes ses sollicitations.

Mais si Ximenez n'obtint rien pour son ami, Ferdinand se piqua de lui témoigner

ſa reconoiſſance d'une maniere également ſolide & éclatante. On a déja dit qu'il lui avoit obtenu un Chapeau de Cardinal, il eſtoit accompagné d'un Bref de ſa Sainteté des plus obligeans pour Ximenez. Ferdinand remit l'un & l'autre entre les mains du Nonce & voulut que Ximenez reçut le Chapeau de ſes mains. Tous les Grands de Caſtille aſſiſterent à cette ceremonie, où tout ſe paſſa avec une magnificence qui égala celle du rétabliſſement de ſa Majeſté. Comme Sa Sainteté ne lui avoit point donné de titre à Rome, ſuivant la coûtume, Ferdinand voulut encore qu'il prit celui de Cardinal d'Eſpagne; cela fut d'autant plus glorieux pour Ximenez, que cette qualité n'avoit encore eſté accordée qu'au ſeul Pierre Gonzalez de l'illuſtre Maiſon de Mendoza.

Comme le Chapeau faiſoit alors, de meſme qu'il fait encore aujourd'hui, le comble de vœux de ceux qui aſpiroient aux dignitez Eccleſiaſtiques, il ſembloit que Ximenez n'eût plus rien à ſouhaiter; mais il n'arrive guére que la fortune ſe déclare à demi pour ou contre; elle eſtoit accoutumée à favoriſer Ximenez, & il la ſecondoit trop bien pour ne pas l'engager à de nouvelles faveurs.

Il n'y avoit pas long-temps que l'In-

quisition avoit esté établie en Espagne. Ximenez l'avoit vû naistre dans la Castille, sous le regne d'Isabelle; l'on s'y estoit opposé d'abord, comme l'on avoit fait par tout ailleurs, où elle n'avoit esté reçûë qu'avec des difficultez incroyables; mais Thomas de Torquemada, de l'Ordre de S. Dominique, Confesseur de la Reine, qui en avoit fait son affaire, la fit recevoir enfin de la maniere que l'on va raconter.

Il avoit fait promettre à cette Princesse avant qu'elle parvint à la Couronne, que si Dieu l'élevoit jamais sur le Thrône, elle n'épargneroit rien pour exterminer les Heretiques & les Infidelles de ses Etats. Elle parvint à la Couronne; elle épousa Ferdinand Roy d'Arragon, & eut tout le succés que l'on a raconté dans les premiers livres de cette Histoire.

Torquemada, qui ne perdoit point de vûë le dessein qu'il avoit d'établir l'Inquisition dans la Castille, en prit occasion de sollicirer la Reine de l'execution de sa parole. Il lui representa sur cela que le mélange des Maures & des Juifs avec les Chrestiens, que l'on souffroit depuis si long temps dans ses Etats, ne pouvoit estre que d'un grand préjudice à la Religion; que les derniers au lieu de convertir les

autres, se pervertissoient tous les jours par les alliances qu'ils contractoient & par le commerce continuël qu'ils avoient avec eux ; qu'il falloit obliger les derniers à retourner à la foy de leurs peres, & les premiers à renoncer à leurs erreurs, & à embrasser la Religion Chrestienne ; que c'estoit le plus grand de tous les biens qu'on pouvoit leur procurer ; que comme il n'y avoit pas lieu d'esperer qu'ils le fissent d'eux-mesmes, ou qu'on les y pût porter par la voye de l'exhortation, ou par l'esperance des recompenses, puisque jusqu'alors ces moyens avoient esté employez inutilement, il n'y avoit pas de doute qu'on ne dût avoir recours à la force ; que ce moyen, à la verité, diminuëroit le nombre de ses sujets, mais qu'il valloit mieux en avoir moins qui fussent fidelles & affectionnez à l'Etat & à la Religion, qu'un plus grand nombre de la fidelité desquels l'on eût toûjours lieu de douter, qu'enfin l'Etat & la Religion avoient une liaison si étroite, qu'on ne pouvoit manquer d'affection pour l'un qu'on n'en manquât aussi pour l'autre.

Ces raisons ayant fait impression sur l'esprit de la Reine, il lui remontra que le meilleur moyen de faire réüssir ce qu'il lui proposoit, estoit d'établir l'Inquisition

dans ses Etats, comme elle avoit esté établie quelque temps auparavant dans le Royaume d'Arragon. Il ajouta, que ce moyen à la verité estoit un peu lent, mais aussi qu'il estoit plus sûr; que ce seroit un remede perpetuël à un mal qui apparamment ne finiroit pas si-tost; que l'Italie lui devoit la pureté de la foy dont elle faisoit profession; qu'enfin le plus glorieux évenement de son regne seroit de n'avoir pas seulement pourvû pendant sa vie à la conservation de la veritable Religion; mais d'avoir laissé des moyens infaillibles de la conserver dans toute sa pureté aussi long-temps que dureroit la Monarchie.

La Reine persuadée par les raisons de Torquemada, lui promit d'en parler au Roy; il n'avoit garde de s'opposer à l'établissement de l'Inquisition dans la Castille, lui qui l'avoit toûjours favorisée dans ses Etats hereditaires, ainsi d'un commun accord ils demanderent & ils obtinrent des Bulles pour l'établissement de l'Inquisition dans la Castille, & les Etats qui en dépendoient ou en pourroient dépendre à l'avenir. C'est ainsi que l'Inquisition fut établie dans toute l'Espagne, à la reserve du Portugal où elle ne fut reçûë que long-temps aprés par le Roy Jean III.

1577

Torquemada avoit trop bien ſervi la Cour de Rome en cette occaſion pour n'en eſtre pas recompenſé. Le Pape le fit Cardinal, & leurs Majeſtez Catholiques ajoûterent à cette qualité celle de Grand Inquiſiteur. Il répondit parfaitement au jugement qu'on avoit fait qu'il n'y avoit point d'homme dans toute l'Eſpagne plus propre que lui à remplir une charge ſi importante. Dans l'eſpace de quatorze ans qu'il fut Inquiſiteur general, il fit le procés à plus de cent mille perſonnes, dont ſix mille furent condamnées au feu.

Ceux qui lui ſuccederent ſe piquerent d'imiter ou ſon zéle ou ſa rigueur. Ce Tribunal devint en peu de temps la terreur du Peuple & des Grands, & la Charge de grand Inquiſiteur devint ſi conſiderable, qu'aucune ne l'égalant en droits, en privileges & en reſſort de Juriſdiction, elle ne vit plus que la Royauté au deſſus d'elle.

Elle manquoit à Ximenez pour le mettre à couvert de la haine des Grands de Caſtille. Sa faveur auprés de la Reine & de Philippe ſon ſucceſſeur avoit rendu leurs efforts inutiles; mais il eſtoit à craindre que Ferdinand ne ſe laſſât de le proteger & qu'il ne fût pas d'humeur, quelques obligations qu'il lui eût, à mécon-

tenter tous les Grands à sa consideration ; d'ailleurs la reconnoissance, non plus que la bonne foy, n'estoient pas des vertus dont ce Prince se piquât quand il y alloit de ses interests ; & quand il s'en fût piqué ce qu'il avoit fait pour lui sembloit l'avoir acquitté & mis à couvert des reproches qu'on eût pu lui faire, s'il abandonnoit l'homme du monde à qui il avoit les obligations les plus essentielles.

La charge de grand Inquisiteur vaqua tout à propos par la démission qu'en avoit fait l'Archevesque de Seville, pour mettre Ximenez à couvert de tous les contretemps de la fortune au cas qu'elle cessat de lui estre favorable. Ferdinand ne l'eut pas plutost appris qu'il l'en pourvut, à peine Ximenez eut-il le temps de la souhaitter. Pour ce qui est de la peine de la demander, ce Prince la lui épargna, en lui faisant expédier ses Provisions avec tant de diligence qu'il les reçut presque aussi-tost qu'il eut appris qu'elle estoit vacante.

Tant de marques de la bien-veillance de Ferdinand sembloient devoir retenir Ximenez à la Cour, mais il connoissoit trop bien ce Prince pour y rester. Il estoit de ceux qui n'aiment pas à voir ceux à qui ils ont de grandes obligations, & dont

on cultive mieux l'amitié de loin que de prés. Sa politique interessée & qui se croyoit tout permis, ne s'accommodoit pas de cette probité infléxible dont Ximenez faisoit profession. Ximenez craignoit de se commettre avec lui. Il avoit remarqué d'ailleurs dans ce Prince un fonds de jalousie contre lui, dont malgré sa profonde dissimulation il lui estoit échapé des traits qu'il ne pouvoit oublier. Le besoin qu'il avoit eu de lui & les services importans qu'il lui avoit rendus en avoient suspendu l'action ; mais comme l'on revient toûjours à son naturel, Ximenez apprehendoit un retour d'autant plus à craindre, qu'il ne manqueroit jamais d'estre fomenté par les ennemis qu'il avoit à la Cour.

Ces raisons porterent Ximenez, aprés quelques mois de séjour, à s'éloigner de la Cour. Les prétextes ne lui manquerent pas, & personne ne soupçonna les veritables motifs de sa retraite.

L'on en parla pourtant, & d'autant plus qu'on s'y estoit moins attendu ; mais bien loin de deviner juste, tout le monde crut que désesperant d'avoir dans le Conseil la mesme authorité qu'il y avoit eu du vivant de la Reine & depuis sa mort, il avoit pris le parti de se retirer.

Pendant que ces choses se passoient en Espagne, & que par la prudence de Ferdinand tout y estoit dans la situation du monde la plus paisible ; les affaires se broüilloient en Italie d'une maniere à en faire apprehender d'étranges suites. Jules II. le plus inquiet de tous les Papes, d'ami de la France qu'il estoit avant que d'estre Pape, & au commencement de son Pontificat en estoit devenu l'ennemi déclaré. Ses desseins n'alloient à rien moins qu'à chasser les François d'Italie ; mais Loüis XII. n'estant pas d'humeur à le laisser faire, sa Sainteté & sa Majesté Tres-Chrestienne s'estoient broüillées d'une maniere à ne plus garder des mesures. La querelle n'estoit d'abord que pour des interests d'Etat ; elle devint personnelle. Jules ne consultant que sa passion, fit dessein d'excommunier Loüis, d'absoudre ses Sujets du serment de fidelité, d'interdire son Royaume & de le donner au premier qui voudroit s'en emparer ; & Loüis n'écoutant que son ressentiment résolut d'assembler un Concile en Italie, d'y faire faire le procés au Pape & de l'y faire déposer. Chacun de son costé prit ses mesures pour faire réüssir son dessein. L'argent manquoit à Jules, il lui falloit soudoyer de grosses Armées; ses revenus or-

dinaires & les contributions, quoyqu'excessives des Eglises d'Italie, n'y pouvant pas fournir, il résolut de s'addresser à celles d'Espagne, & d'y ordonner la levée des Décimes extraordinaires pour les affaires pressantes du Saint Siége. Il falloit pour cela s'addresser à Ximenez en qualité d'Archevesque de Tolede, de Primat d'Espagne & de President né des Assemblées du Clergé.

L'obligation toute récente qu'il avoit au Pape du Chapeau qu'il venoit de lui accorder, & l'attachement que sa nouvelle dignité l'obligeoit d'avoir aux interests du Saint Siége, ne laissoient aucun lieu de douter qu'il ne les appuyât de tout son pouvoir, & qu'il ne portât le Clergé d'Espagne à accorder les secours qu'on lui demanderoit. Sa Sainteté lui en écrivit en ce sens, & lui laissa comprendre que sa reconnoissance seroit proportionnée au service qu'il rendroit dans cette occasion.

Mais soit que Ximenez distinguât les interests du Pape d'avec ceux du Saint Siége, soit qu'il n'approuvât pas sa conduite à l'égard du Roy Tres-Chrestien, dont la Religion & la probité lui estoient tres-connuës, & qu'il se fit un scrupule de la favoriser; soit qu'il fût persuadé que de pareils secours ne doivent s'accorder que

contre les Infideles, les Heretiques & les Schismatiques, dans les guerres purement deffensives, & non pas contre les Catholiques, encore moins contre le Fils aîné de l'Eglise; soit qu'il fût effectivement persuadé que le Clergé d'Esapagne n'estoit pas en état de contribuer; ou qu'il voulût se l'acquerir encore davantage, en lui épargnant cette surcharge & en lui faisant connoistre qu'il preferoit ses interests aux siens propres; il répondit au Pape qu'on ne pouvoit rien ajoûter au zele qu'il avoit pour le Saint Siege & pour sa Sainteté en particulier; mais qu'il ne croyoit pas qu'il fût de son interest de surcharger le Clergé d'Espagne dans l'occasion dont il s'agissoit, qu'on ne feroit que l'aliéner du saint Siége en le lui proposant, qu'il venoit de s'épuiser pour contribuer à la conqueste de Grenade, qu'il seroit obligé d'en faire encore autant toutes les fois qu'il plairoit aux Maures d'Espagne de se revolter, & à ceux d'Affrique de les favoriser; qu'on en estoit tous les jours à la veille, que quand le danger seroit moins pressant, il serviroit infailliblement ou de raison ou de pretexte pour refuser sa Sainteté, qu'il ne falloit point laisser penetrer ce foible à ses ennemis, & qu'il estoit important qu'ils crussent qu'Elle avoit en Espagne
des

des ressources toutes prestes ; qu'au reste en parlant de la sorte, il ne parloit que pour autrui, que pour lui ses biens & sa personne estoient au service de sa Sainteté, qu'il s'offroit de lever à ses dépens vingt-cinq mille hommes, & de les conduire lui mesme par tout où il lui plairoit de lui ordonner, que tout le Clergé d'Espagne ensemble n'en offriroit pas autant, & qu'il ne tiendroit qu'à Elle que les effets ne suivissent de si prés ses offres qu'on ne perdroit rien à se passer du sécours du reste du Clergé.

Si le Pape fut content ou non de cette réponse, c'est ce que l'Histoire n'apprend point. Tout ce qu'on sçait de certain, est que ses offres ne furent point acceptées, que le Pape lui conserva toûjours son estime, & que le Clergé d'Espagne ayant sçû ce qu'il venoit de faire en sa faveur, entra plus que jamais dans tous ses interests & se déclara si hautement pour lui, que ses ennemis commencerent à craindre qu'il ne fût plus possible de le détruire.

Gomez. Livre 4.

Cependant Ximenez ayant apris que le Pape n'acceptoit point les secours qu'il lui avoit offerts, il se rendit à Alcala de Hennarés pour y mettre la derniere main à l'Université qu'il y avoit fondé. Il eut la satisfaction d'en voir les bâtimens ache-

vez & que tout répondoit aux veuës qu'il s'estoit proposées. Il y fonda aussi-tost trente-trois places pour autant de jeunes Clercs qu'il fit venir de Salamanque. Il y ajouta douze Chapelains qu'il destina à faire des Prieres pour lui, pour ses parens & pour ses amis. Il dépêcha ensuite dans toutes les Universitez pour engager les plus sçavans hommes qui y fussent alors, en leur proposant de bons établissemens. Par ses soins & par ses dépenses en moins de trois mois le nombre des Professeurs fut rempli ; il leur dressa lui-mesme des regles & prescrivit tout ce qui pouvoit contribuer à la bonne éducation de la jeunesse pour les lettres & pour la pieté.

Pour donner à cet établissement toute la durée dont les choses humaines sont capables, il fonda plusieurs places pour de pauvres enfans en qui l'on reconnoistroit de l'esprit & les autres dispositions necessaires pour avancer dans les belles lettres. Il donna des revenus considerables à tous ses Colleges, il y unit plusieurs Benefices, il y fonda des prix & des recompenses pour animer la jeunesse à l'étude & à la pieté, & se regla en toutes choses sur l'Université de Paris, qu'il estimoit la mieux reglée & la mieux policée de toute l'Europe.

Comme rien n'échappoit à ce grand homme & qu'il ſçavoit que les gens de Lettres ont d'autant plus beſoin d'eſtre ſoûtenus qu'ils s'occupent moins des affaires du monde, il prévit que dans la ſuite des temps il pourroit arriver des affaires difficiles où ils auroient beſoin de protection; ce fut dans cette veuë qu'il nomma pour Protecteurs perpetuels de l'Univerſité d'Alcala le Roy d'Eſpagne, parce qu'il pouvoit maintenir & meſme augmenter ſes Privileges. L'Archeveſque de Tolede parce qu'eſtant établie dans ſon Dioceſe, il eſtoit difficile qu'elle ſe paſſa de ſon authorité & le Cardinal de ſainte Balbine, pour les affaires qu'elle pourroit avoir en Cour de Rome.

Il conſidera encore que quoyque toutes les Chaires des Profeſſeurs fuſſent bien fondées, il y avoit de la juſtice de leur procurer un repos honorable & meſme une eſpece d'abondance aprés qu'ils auroient vieilli dans les exercices des Colleges; ce fut ce qui le porta à obtenir de Leon X. que l'Egliſe Collegiale de ſaint Juſte & de ſaint Paſteur ſeroit unie à l'Univerſité, & que les dix-ſept Chanoinies qui en compoſent le Chapitre ſeroient affectées aux anciens Docteurs. Il fit rebâtir l'Egliſe à ſes dépens, & laiſſa meſme

un fonds pour l'entretient des bâtimens de peur que si l'on prenoit les reparations sur les revenus des Chanoines elles ne fussent negligées.

Il fit encore bâtir une Infirmerie pour les pauvres Ecoliers, où l'on avoit soin d'eux lorsqu'ils estoient malades. Mais comme il ne pouvoit souffrir ce qu'on voit ordinairement dans les Hospitaux qu'on mit plusieurs malades dans un lit, ni dans une mesme chambre, parce que les malades s'infectent les uns les autres, se communiquent leurs maux, & que les plaintes & la veuë de ceux qui meurent, peuvent les effrayer & retarder leur guéson; il voulut que cet Infirmerie fut spatieuse & composée de plusieurs chambres. Quand le bâtiment fut achevé il en trouva les salles & les chambres trop étroites, il fit rebâtir une autre Infirmerie & destina la premiere au logement des pauvres Ecclesiastiques. En un mot par les soins & les liberalitez de Ximenez, l'Université d'Alcala se trouva si bien établie & si bien pourveuë de tout ce qui pouvoit contribuer aux commoditez mesme de la vie, qu'elle ne cedoit à aucune Université d'Espagne.

Gomez Livre. 4.

Tant de dépenses faites pour l'utilité publique, attiroient de tous costez à Xi-

menez une infinitez de loüanges & de benedictions, mais le grand projet qu'il fit dans ce mesme temps & qu'il executa depuis avec tant de bonheur, acheva de le combler de gloire.

Comme c'est le dessein le plus heroïque qu'un simple particulier ait jamais executé, & que c'est en effet un des plus beaux endroits de son Histoire, ce seroit faire tort au public de ne lui en pas donner le détail dans toute son étenduë.

Entre tous les grands hommes qui se trouvoient alors en Espagne, outre le grand Consalve, dont on a déja parlé Pierre de Navarre & Jerôme Vianelli s'estoient acquis une réputation qui les distinguoit de tous les autres.

Pierre de Navarre ne devoit la haute estime où il s'estoit mis qu'à lui-mesme. La fortune en naissant l'avoit si peu favorisé, que ne pouvant se faire honneur du nom de ses parens, il avoit esté contraint de le quitter pour prendre celui du pays où il avoit pris naissance. Il s'adonna d'abord à la Marine & s'y signala; mais ne s'accommodant pas du métier de Corsaire, & se sentant né pour quelque chose de plus grand, il quitta la Piraterie pour se donner aux Florentins. Il servit quelque temps dans leurs Troupes & s'y dis-

Il estoit né dans la Navarre.

tingua si fort, que le grand Consalve qui avoit entrepris la conqueste du Royaume de Naples, crut ne devoir rien épargner pour l'attirer au service de Ferdinand. Il y réüssit. Pierre de Navarre quitta le service des Florentins & prit parti dans l'Armée d'Arragon. La reputation qu'avoit Consalve d'estre le premier Capitaine de son siecle, contribua plus à l'y attirer que tous les avantages qu'on lui proposa. Il étudia si bien la conduite de ce grand homme qu'il devint bien-tost l'un des plus grands Capitaines de son siecle. Mais la liaison étroite qui estoit entre Consalve & lui, l'ayant rendu suspect à Ferdinand, il ne put se résoudre à le laisser à Naples. Aprés en avoir retiré le grand Consalve, il engagea Pierre de Navarre sous de grandes promesses à le suivre en Espagne. On lui attribuë l'invention des Mines, dont il se servit pour la premiere fois, à la prise du Château de Lœuf.

Jerôme Vianelli, de l'Etat de Venise, n'estoit pas à beaucoup prés d'une naissance si obscure que Pierre de Navarre, mais il lui cedoit en réputation ; ce n'est pas qu'il n'eût un fort grand merite ; mais comme il n'avoit jamais commandé en chef, il n'estoit pas si connu. Il excelloit particulierement dans la Marine, & il

avoit si bien étudié toutes les costes de la Méditerranée, qu'il n'y avoit point de place dont il n'eût lui-mesme fait le plan, & dont il ne sçût le fort & le foible. Il estoit d'ailleurs homme de resolution & qui ne cherchoit que les occasions de se signaler; c'est ce qui l'avoit attiré à la Cour d'Espagne.

Comme l'état paisible où l'Espagne estoit alors, ne permettoit pas de donner de l'employ à tous ces grands hommes; Ximenez qui avoit accompagné la Reine à Tordesillas, l'un des plus agréables lieux de toute la Castille, qui avoit esté destiné pour son séjour, s'estant rendu à la Cour, pour prendre congé du Roy & se retirer ensuite dans son Diocese, invita Consalve, Pierre de Navarre & Vianelli à venir passer quelque temps avec lui à Alcala. Ils y furent. Vianelli en particulier n'y fut pas inutile. Comme il entendoit tres-bien l'Architecture, il ne contribua pas peu à mettre dans leur derniere perfection ces bâtimens magnifiques que Ximenez faisoit faire pour l'Université d'Alcala. Ce fut dans ce voyage qu'il acheva ce grand ouvrage; il estoit plutost digne de la magnificence d'un Roy, que de celle d'un particulier. Ce fut le jugement qu'en porta François I. lorsqu'estant prisonnier en

Espagne, il fut visiter cette fameuse Université; car la comparant à celle de Paris, il dit qu'il n'avoit jamais rien vû qui en approchât d'avantage que celle d'Alcala; mais que l'Université de Paris estoit l'ouvrage de plusieurs Rois, au lieu que celle d'Alcala, toute magnifique qu'elle estoit, avoit esté entreprise & achevée par le seul Ximenez. Il ajouta que rien n'avoit échapé à la prévoyance de ce grand homme, & qu'ayant fait des choses dignes de l'immortalité, il se l'estoit assurée en favorisant les gens de lettres, & en les engageant par ses bienfaits à immortaliser son nom. Ce grand Roy pouvoit bien parler de la sorte, jamais Prince ne favorisa davantage les belles lettres, & jamais Prince aussi ne fut tant loüé. Les noms de grand Roy & de Pere des lettres qu'il porte encore aujourd'huy dans l'Histoire, sont des marques éclatantes de la reconnoissance des Sçavans.

Mais Ximenez ne retenoit pas ses hôtes à Alcala pour estre seulement les témoins de sa magnificence. Il s'entretenoit souvent avec eux en particulier de ce qu'ils sçavoient le mieux, c'est à dire, de la guerre; il s'en faisoit un plaisir qui avoit quelque chose d'assez singulier pour un homme de sa profession, & ils s'en fai-

ſoient un à leur tour de ne lui rien cacher de ce qu'ils en ſçavoient.

Ces entretiens donnerent lieu à Vianelli de lui faire voir les Plans qu'il avoit fait des Places maritimes d'Afrique. On les examina, & Vianelli en rendit un compte qui augmenta l'eſtime que Ximenez avoit conçuë pour lui.

Entre ces Plans eſtoit celui d'Oran, Ville importante & d'autant plus conſiderable à l'égard de l'Eſpagne, qu'en eſtant plus voiſine, elle pouvoit favoriſer toutes les deſcentes que les Maures y voudroient faire. Elle formoit alors une eſpece de Republique ſous la protection des Rois de Tremecen; ſon territoire n'eſtoit pas d'une fort grande étenduë, mais les Maures chaſſez d'Eſpagne, qui s'y eſtoient retirez, l'avoient tellement peuplée & enrichie, qu'elle pouvoit mettre ſur pied des Armées aſſez conſiderables.

Le plan de cette Ville frappa Ximenez plus que tous les autres, & il l'examina avec tant d'exactitude que Vianelli crut avoir penetré qu'il avoit formé quelque deſſein ſur cette Place. Il ne ſe trompoit pas; il y avoit long-temps que le Cardinal en ſouhaitoit la conqueſte, & c'eſtoit dans la veuë de la rendre plus aiſée qu'il avoit conſellé la priſe de la Fortereſſe & du

Port de Macarquivir, qui ne sont éloignez d'Oran que d'une lieuë. Vianelli qui ne cherchoit que les occasions de se signaler, lui fit la prise de cette Place si aisée, que Ximenez, aprés en avoir conferé avec Consalve & Pierre de Navarre, resolut de ne rien épargner pour porter Ferdinand à cette entreprise.

Mais ce Prince estoit trop occupé de la conqueste du Royaume de Naples pour songer à un autre dessein. Il loüa le projet de Ximenez, mais il en remit l'execution à un autre temps.

Ce refus ne rebuta point le Cardinal ; il résolut de faire lui-mesme à ses dépens la conqueste d'Oran, s'il pouvoit obtenir le consentement du Roy. Il lui en écrivit & il l'obtint aprés bien des délais & des difficultez ; mais ce fut à condition que s'il ne réüssissoit pas dans son entreprise, tous les frais qu'il auroit faits seroient perdus pour lui, & qu'il n'en pourroit rien demander ni à Ferdinand ni à ses successeurs.

Ximenez accepta cette condition; mais il en proposa une qu'on fut obligé de lui accorder ; ce fut que s'il réüssissoit dans son dessein, Oran releveroit de l'Archevesché de Tolede jusqu'à ce qu'on lui eût restitué ou à son Eglise tout ce qu'il au-

roit dépensé pour en faire la conqueste.

La proposition estoit délicate d'un sujet à son Roy ; mais Ferdinand qui estoit trop habile pour ne pas penetrer que si cette conqueste réüssissoit, tost ou tard, Oran seroit pour lui & les frais pour le Cardinal ; lui passa cette condition, & trouvant son compte dans l'essentiel de cette affaire, il ne jugea pas à propos de s'arrester aux formalitez.

Le Roy ayant donné son consentement pour l'entreprise d'Oran, le projet en fut dressé par Vianelli, approuvé par Consalve & par Pierre de Navarre, & ensuite porté au Roy par des personnes habiles choisies par le Cardinal. Ils eurent ordre de rester auprés du Roy pour presser l'execution des choses necessaires à ce grand dessein & resoudre les difficultez qui pourroient se présenter.

Le projet portoit entr'autres choses que l'Armée destinée à la conqueste d'Oran, seroit composée de dix mille hommes de pied & de quatre mille chevaux ; que le Roy en ordonneroit la levée, & qu'elle se feroit aux dépens du Cardinal ; qu'il continuëroit de la soudoyer jusqu'à l'entiere execution de l'entreprise ; que les munitions de guerre & de bouche seroient achetées de ses deniers ; qu'il

roit generalement tous les frais de cette entreprise, sans que le Roy fût obligé de fournir autre chose que les Vaisseaux & les Galeres necessaires pour le transport des Troupes & des munitions.

Le projet portoit encore expressément que le Cardinal passeroit en Affrique ; qu'il seroit le General de cette Armée ; que N... & Pierre de Navarre seroient ses Lieutenants generaux ; qu'il nommeroit tous les Colonels & les Mestres de camp ; que sur sa nomination ils recevroient leurs provisions de sa Majesté, & lui feroient serment ; & que Vianelli qui connoissoit le pays mieux que personne, feroit la fonction de Maréchal de camp General.

Ximenez avoit laissé en blanc le nom d'un des Lieutenans Generaux dans la coppie du projet qu'il envoyoit au Roy. Il le nommoit dans les Lettres qu'il en écrivit à sa Majesté, c'estoit le grand Consalve de Cordoüe. Le Cardinal ne pouvoit voir qu'avec chagrin qu'on laissât sans employ le plus grand Capitaine de son siécle. Il ne se promettoit rien moins que la conqueste de toutes les costes de l'Affrique qui sont sur la Méditerranée, s'il pouvoit l'obtenir pour son Lieutenant General. Il en écrivoit au Roy en ces termes, lui répondoit de sa fidelité &

s'offroit d'estre sa caution, mais quoyqu'il pût faire & par ses lettres & par ses Agens, il ne pût rien obtenir sur cet article.

Par ce moyen Pierre de Navarre resta seul Lieutenant general de Ximenez, & le succés fit voir qu'il estoit digne de cet employ ; mais le Cardinal qui sçavoit mieux que personne de combien il estoit inferieur à Consalve, ne pût jamais se consoler d'un refus qui le privoit de l'homme du monde le plus capable d'executer ses grands desseins, & de venger l'Espagne des pertes & des affronts que les Maures lui avoient fait souffrir.

Jusques-là le dessein de Ximenez n'avoit esté sçû que de ceux à qui l'on n'avoit pû le cacher ; mais le Roy n'en eût pas plutost approuvé l'execution qu'il devint public. Jamais projet ne fut plus generalement ou loüé ou blâmé ; l'on ne garda point de milieu, tout fut à l'excés pour ou contre.

Ceux qui favorisoient Ximenez, c'est à dire le Clergé, le Peuple & la plus grande partie de la petite Noblesse qui se lassoit d'estre sans employ, ne pouvoient assez loüer un dessein où la Religion & l'Etat trouvoient également leur compte. Rien ne leur paroissoit plus grand, aprés

avoit chassé les Maures de toute l'Espagne, que de leur aller faire la guerre chez eux & de leur faire porter à leur tour les fers sous lesquels les Espagnols avoient si long-temps gémi. L'avantage de se voir les Maistres des deux bords de la mer, la sureté des Costes, la liberté du commerce, tout cela leur paroissoit si considerable qu'il leur sembloit qu'on ne pouvoit trop l'achepter. A ces veuës d'interests se joignoient celles de la Religion. La superstition détruite, la Religion Catholique rétablie dans cette partie du monde où elle avoit esté autrefois si florissante, & d'où elle se voyoit bannie depuis tant de siécles, estoit à leurs yeux quelque chose de si héroïque, qu'il suffisoit de l'avoir tenté pour couvrir de gloire l'Auteur de l'entreprise, quand mesme il ne seroit pas assez heureux pour la faire réüssir.

Des loüanges du projet l'on passoit à celles de Ximenez qui en estoit l'Auteur; les uns loüoient sa grandeur d'ame, sa pieté, son zele qui le portoient à s'exposer à tant de perils dans un âge avancé où la pluspart des hommes ne cherchent que le repos; d'autres vantoient cette liberalité, ce dégagement sans exemple, qui le portoit à employer à l'avantage de l'Eglise & de l'Etat les grands biens dont il joüis-

ſoit, & dont tout autre ſe ſeroit ſervi, ou pour vivre dans le luxe & dans la moleſſe ou pour enrichir ſes parens. Tous en general eſtoient perſuadez que puiſqu'il ſe chargeoit lui-meſme de l'execution de ce grand deſſein, il ſçavoit les moyens infaillibles de le faire réüſſir.

Au contraire les Grands de Caſtille qui eſtoient preſque tous les ennemis déclarez du Cardinal, parloient de l'entrepriſe d'Oran comme du deſſein le plus chimerique qui eût jamais eſté conceu. Ils ſoûtenoient qu'on devoit ſe contenter d'avoir chaſſé les Maures d'Eſpagne; qu'ils n'avoient que trop d'envie d'y revenir; qu'ils n'y eſtoient que trop ſollicitez par ceux qui eſtoient reſtez dans le Royaume de Grenade & dans l'Andalouſie, ſans les en aller deffier chez eux. Que quand l'on auroit à porter la guerre en Affrique une Armée de quatorze mille hommes telle que Ximenez la demandoit, ſuffiſoit d'autant moins pour un ſi grand deſſein, qu'il faudroit en laiſſer une partie pour la garde des Vaiſſeaux; que Ximenez ne cherchoit qu à engager le Roy par des propoſitions ſpécieuſes, pour lui laiſſer enſuite tous les frais d'une guerre qu'on pouvoit ſe diſpenſer d'entreprendre & qu'on ne finiroit peut-eſtre pas quand on

voudroit; que quand il ſeroit d'aſſez bonne-foy pour tenir toutes les paroles qu'il avoit données, il n'eſtoit pas poſſible qu'un ſimple particulier, comme il eſtoit, pût fournir long-temps à une ſi grande dépenſe; que quand meſme il le pourroit, il étoit trop âgé pour pouvoir compter encore long-temps ſur ſa vie; qu'aprés tout ſa Majeſté fourniſſant les hommes, faiſoit en effet la plus grande dépenſe; que l'Eſpagne ne s'eſtoit déja que trop épuiſée par la guerre de Grenade, & ne s'épuiſoit que trop tous les jours par celle de Naples, & par la neceſſité abſoluë où l'on eſtoit de peupler les Indes nouvellement découvertes; qu'on ne pouvoit continuer la guerre en Affrique avec les quatorze mille hommes qui devoient y paſſer, ſans eſtre obligé d'y envoyer continuellement de nouveaux ſecours; & que quelque foible que pût eſtre la réſiſtance des Maures, les ſables brulans, la diſette d'eau & les chaleurs exceſſives du Pays, feroient perir plus de monde qu'on n'y en pourroit envoyer.

Ces reflexions eſtoient accompagnées des railleries les plus piquantes contre la perſonne de Ximenez, & l'on ne manquoit pas de remarquer comme un des caprices des plus ſinguliers de la fortune que pendant que le grand Capitaine* relegué à

* Gonſalve

Vailladolid, y estoit réduit à frequenter les Eglises & les Couvents, un Cordelier endossoit la cuirasse & s'ingeroit de commander des Armées.

Gomez Livre 4.

Ximenez n'ignoroit rien de tout ce qui se disoit contre son projet & contre sa personne. Il n'en alloit pas moins à ses fins. Il avoit invité toutes les Eglises d'Espagne à prendre part à la gloire de son entreprise en y contribuant chacune selon ses moyens ; & il avoit si-bien sçû les persuader qu'on ne pouvoit rien entreprendre de plus avantageux à la Religion, qu'elles lui avoient promis, & lui envoierent en effet des sommes considerables. Le Chapitre de Tolede en particulier se picqua si-bien de seconder le zéle de son Archevesque qu'il y eut des Chanoines qui vendirent jusqu'à leurs Chapelles & à leur vaisselle d'argent. Ainsi Ximenez aidé d'ailleurs de ses grands revenus, amassa de si grandes sommes, qu'il se vit en état de soutenir la guerre autant de temps qu'il seroit necessaire pour l'entiere execution de son entreprise.

Il estoit tout occupé à en faire les préparatifs lorsque les Agens qu'il avoit en Cour lui manderent que le Roy, gagné par les Grands, sembloit avoir changé de dessein ; qu'on ne délivroit point les com-

miſſions ; qu'on avoit débauché les Officiers & les Soldats qui s'eſtoient offerts volontairement; qu'en ayant fait des plaintes, ſa Majeſté ne leur avoit donné que de méchantes excuſes; & qu'elle ne cherchoit que des prétextes pour rompre ſon entrepriſe, ou pour y mettre de ſi grands obſtacles, qu'il fut lui-meſme obligé de l'abandonner.

Mais Ximenez aimoit trop la gloire pour pouvoir ſe réſoudre à quitter une entrepriſe qui devoit l'en combler ; & d'ailleurs ſon deſſein avoit fait trop de bruit pour n'en pas procurer l'execution de tout ſon pouvoir.

Ce fut ce qui l'engagea à faire confidence à François Ruiz des mauvaiſes nouvelles qu'il venoit de recevoir de la Cour. Ruiz eſtoit de tous ceux que Ximenez avoit connu dans le Cloiſtre, celui pour lequel il avoit conſervé le plus d'eſtime. Ils confererent long temps enſemble ſur les moyens de rengager le Roy dans l'entrepriſe d'Oran, & le réſultat de leur conference fut que Ruiz iroit en Cour ſous prétexte des affaires du Dioceſe de Tolede, mais en effet pour faire reprendre au Roy ſes premiers ſentimens touchant la guerre d'Affrique.

François Ruiz ſe chargea volontiers de

cette commission, il partit aussi-tost pour la Cour, il eut du Roy toutes les audiences qu'il voulut, il se servit de toute son habileté pour faire valoir les instructions du Cardinal; il y ajouta du sien tout ce qu'il crut de plus propre à le persuader; tout fut également inutile; Ferdinand demeura ferme à loüer le projet de Ximenez & à en remettre l'execution à un autre temps.

Tout autre que le Cardinal se fût rebuté de tant de difficultez; mais comme il estoit d'une fermeté à l'épreuve de tous les contre-temps, & qu'il estoit d'ailleurs trop engagé pour reculer, il résolut d'aller solicitér lui-mesme l'execution de son projet. Tous ceux qui sçavoient les tentatives inutiles qu'il avoit faites par ses Agens, tâcherent de l'en détourner. Il partit & arriva à la Cour lorsque ses Agens rebutez ne songeoient plus qu'à en partir.

L'on s'apperçut bien tost que Ximenez en sçavoit plus qu'eux. Il obtint tous ce qu'il voulut, tous les ordres furent expediez; les commissions délivrées & le Roy mesme luy remit en main les blancs seings pour s'en servir dans les occasions qu'il jugeroit necessaires.

Il est vrai qu'il lui en couta un secret

qu'il n'avoit voulu confier à personne & sur lequel rouloit tout le succés de son entreprise. Il avoit ménagé une intelligence dans Oran. Deux Maures mécontens du Gouvernement & un Juif qui recevoit les tributs du Roy de Tremecen, attirez par de grandes promesses, s'estoient engagez à lui livrer la porte de la Ville qui va à Tremecen & qui en porte le nom. Ils avoient pris des mesures si justes avec Ximenez, qu'il n'y avoit aucune apparence que leur trahison n'eût pas tout le succés qu'on s'en promettoit. Cette intrigue traînoit depuis deux ans; les deux Maures & le Juif se plaignoient depuis long-temps des longueurs du Conseil d'Espagne, & menaçoient de tout abandonner. Ximenez fit semblant de l'apprehender & inspira si bien par cette feinte la mesme apprehension à Ferdinand, qu'il en obtint enfin l'entiere execution de son projet.

Ce ne fut pas le seul avantage qu'il remporta de son voyage. Afin qu'il y eut moins de gens interessez à s'opposer à son dessein; il n'avoit point inseré dans son projet que les Chevaliers & les Commandeurs des trois Ordres militaires, dont l'on a dit que la grande Maistrise avoit esté réünie à la Couronne de Castille, se-

De saint ...ues, ...lcan- &de ...tra-

roient tenus d'aller en perſonne à la conqueſte d'Oran; il ne laiſſa pas de le propoſer à Ferdinand.

Il lui repreſenta ſur cela, que s'agiſſant d'une guerre contre les Infideles, il eſtoit indubitable que les Chevaliers & les Commandeurs eſtoient obligez de monter à Cheval, de ſervir en perſonne & de ſe faire accompagner par le nombre de gens que l'érection de leurs Commanderies les obligeoit de fournir: Que ce ſecours n'eſtoit pas ſi peu conſiderable qu'il n'allât pour le moins à deux mille hommes; que quoyque l'on ne fût pas obligé de les équiper, il offroit neanmoins de le faire. Qu'il n'eſtoit pas juſte que les Commandeurs joüiſſent des grands revenus attachez à leurs Commanderies, ſans en faire les charges; qu'enfin la longue oiſiveté où l'on les laiſſoit depuis ſi long-temps, ne pouvoit aboutir qu'à les rendre également inutiles à l'Etat & à la Religion; & qu'ils ne pouvoient pas trouver mauvais qu'on exigeât d'eux ce à quoy ils eſtoient préciſément obligez par les Statuts de leurs Ordres.

Ferdinand ſe rendit à ces raiſons. Les ordres furent expediez conformement aux intentions de Ximenez; mais les Commandeurs qui prétendoient ne pouvoir

estre commandez que par le grand Maistre en personne, userent de tant de délais, qu'on fut obligé de partir sans eux.

Ximenez en remporta un avantage qu'il reconnut depuis, & qui le dédommagea du secours qu'il en eût pû tirer. Son dessein n'en réüssit pas moins, & depuis quand il se vit Regent de Castille & qu'il entreprit de soumettre les Grands, il en vint d'autant plus aisément à bout, que la plupart se trouva sans service & sans experience, au lieu que s'ils eussent profité de la guerre d'Affrique pour s'aguerrir, il eût esté bien plus difficile de les dompter, & peut-estre mesme que Ximenez qui se prévaloit toûjours de la foiblesse de ses ennemis, ne l'eût pas entrepris.

Il repara encore cette perte d'une autre maniere; car outre les bonnes Troupes qu'il composa de ses Vassaux, il obligea les Gouverneurs des vingt-quatre Places de l'Archevesché de Tolede, qui dépendoient alors tous absolument de lui, de lever autant de Compagnies de Cavalerie & de les commander en personne. Le Cardinal en fit comme ses Gardes du Corps. Tous les Officiers estoient nommez par lui, & il n'y avoit pas un Cavalier qu'il n'eût choisi lui-mesme & qu'il n'eut engagé par ses bienfaits à tout entrepren-

dre pour son service. Cette Cavalerie passa depuis pour les meilleures Troupes de l'Armée, & on l'avoit également dressée à combattre à pied & à cheval. Il en donna le Commandement à Villaroël Gouverneur de Caçorla.

Tout l'hyver se passa à faire les préparatifs de la Campagne. Ximenez estoit alors âgé de soixante & dix ans; mais il estoit d'un temperament si fort & d'une santé si vigoureuse, que nonobstant la rigueur de la saison, il fut toûjours à cheval, il fut present à toutes les revûës, il donna lui mesme les ordres par tout; & ne se servit jamais du ministere d'autrui que lorsqu'il lui fut absolument impossible de s'en passer. Il apportoit alors tant de précautions, qu'il estoit moralement impossible de le tromper, ou d'entreprendre de le faire sans qu'il s'en apperçût.

Cette vigilance du Cardinal produisit trois effets tres-avantageux; tout fut prest beaucoup plutost qu'on n'avoit esperé; tous les Regimens furent complets, tous furent composez de gens d'élite, & exactement purgez des passe-volans; & il s'épargna des sommes immenses en veillant de si-prés sur les Commissaires des vivres, & les autres Officiers établis pour le paye-

ment des Troupes, qu'il leur fut impossible d'en rien détourner à leur profit particulier.

L'an 1509.

Sur la fin de Février de l'an 1509. le rendez-vous de la Flote qui devoit porter l'Armée en Affrique, ayant esté donné à Malaga, Ximenez se rendit à Cartagéne, où l'on avoit assigné celui de toute l'Armée. Pierre de Navarre, Vianelli & tous les Officiers Generaux l'y vinrent joindre; ils furent suivis de toutes les Troupes qui arriverent en peu de jours par differens endroits. La revûë generale en ayant esté faite, comme le Printemps est toûjours fort avancé dans ces contrées Méridionnales, on fit camper l'Armée dans la pleine & sur les colines voisines, & on n'attendoit plus que la Flote pour l'embarquer. Pierre de Navarre se rendit à Malaga pour la faire partir.

Ce voyage acheva de découvrir la jalousie secrette que ce General avoit conçuë depuis long-temps contre Ximenez; non seulement il ne hâta pas le départ de la Flote, mais sur des prétextes recherchez il le differa autant qu'il put; il s'amusa mesme à faire des courses, & il ne tint pas à lui qu'il ne preferât le profit qui lui revenoit de cette petite guerre, à la gloire qui l'attendoit devant Oran. Ximenez faisoit

faiſoit cependant regner l'abondance dans ſon camp;il le retenoit par ce moyen dans la diſcipline la plus exacte qui eût eſté en uſage depuis les Romains ; & comme il eſtoit perſuadé que la meſ-intelligence entre les Chefs eſt capable de ruïner les entrepriſes les mieux concertées, il diſſimuloit le chagrin que lui donnoit la mauvaiſe conduite de Pierre de Navarre.

Mais enfin laſſé de ces délais affectez, & croyant qu'il y iroit trop de ſon autorité s'il ne ſe faiſoit pas obéïr, aprés lui avoir dépêché Courriers ſur Courriers il lui envoya des ordres ſi précis, que Pierre de Navarre fut obligé de mettre à la voile & la Flote parut enfin à la vûë de Cartagéne, mais un mois plus tard qu'elle n'y eſtoit attenduë. Elle eſtoit composée de quatre-vingts Vaiſſeaux de charge & de dix des plus gros Gallions armez en guerre, & elle eſtoit ſi bien pourvûë de vivres & de munitions,que la moitié ne s'en trouva pas conſumée aprés la conqueſte d'Oran.

A la vûë de la Flote, au lieu de la joye qu'on avoit lieu de ſe promettre de la part de l'Armée, elle ſe mutina comme de concert. Le deſordre commença par les Troupes qui eſtoient campées ſur les co-

lines ; un moment aprés il gagna la pleine. La ſédition fut ſi generale qu'il n'y eut preſque que les Compagnies qui eſtoient commandées par les Gouverneurs des Places de l'Archeveſché de Tolede qui demeuraſſent fidéles. Pierre de Navarre, dont les Emiſſaires avoient excité ce deſordre, demeuroit cependant ſur la Flote, & faiſoit ſemblant de n'y avoir aucune part. Mais Ximenez qui craignoit beaucoup moins un ennemi déclaré qu'un ennemi couvert, lui envoya ordre de ſe rendre auprés de lui. Pierre de Navarre obéït ; mais bien loin d'offrir ſon entremiſe pour remettre l'Armée dans le devoir, il ſoutint qu'elle avoit raiſon ; que la ſolde qu'elle demandoit, lui eſtoit dûë du jour de la revûë generale ; qu'il y avoit de l'injuſtice à la lui refuſer, qu'il n'eſtoit pas d'humeur à commettre ſon autorité ; que de la maniere dont il voyoit les choſes diſpoſées, elle ne s'embarqueroit point qu'elle ne fût ſatisfaite; qu'elle le feroit d'autant moins, que les Officiers eſtoient auſſi mécontens que le reſte des Troupes, & que les Commiſſaires établis pour payer juſqu'au moindre ſoldat, au préjudice des Officiers qui avoient coûtume de faire ce payement, marquant une défiance qui ne pouvoit eſtre plus in-

jurieuse, l'on ne pouvoit pas conter sur leur secours pour appaiser la sédition, & que ce secours manquant, l'on essaieroit en vain tout autre moyen ; que l'on commençât donc à contenter les Officiers en cassant les Commissaires & qu'ils s'employeroient ensuite avec succés à faire rentrer l'Armée dans son devoir.

Un discours si peu attendu mit Ximenez dans une colere qu'il seroit difficile d'exprimer. Il se voyoit lâchement trahi par l'homme du monde qu'il avoit le plus sensiblement obligé & qui ne lui devoit rien moins que le Generalat de cette mesme Armée dont il favorisoit ouvertement la rebellion ; & au lieu d'employer l'autorité dont il lui estoit redevable, à ménager les choses conformément à ses intentions, il s'en servoit pour lui débaucher les Officiers, dont l'attachement lui estoit absolument necessaire pour réüssir dans son entreprise. Ximenez penetra mesme plus avant dans les desseins de Pierre de Navarre, & il ne douta point qu'il n'eût fait celui de l'empêcher de passer en Afrique & de l'obliger à lui remettre le commandement de l'Armée.

Cependant par un effort de raison dont l'on trouvera peu d'exemple, pour ne pas ruïner lui-mesme, à la veille du

succés, par un emportement à contre-temps, une entreprise qui devoit le combler de gloire; il répondit à Pierre de Navarre avec autant de moderation que s'il n'avoit point esté offensé de son discours; qu'il avoit lieu d'estre d'autant plus surpris du parti qu'il prenoit, que sur les articles mesme dont il se plaignoit, l'on n'avoit rien fait non seulement à son insçû, mais mesme sans son consentement. Qu'il avoit approuvé lui-mesme qu'on differât le payement de l'Armée jusqu'à ce qu'elle fût embarquée, afin d'empêcher par cette esperance la desertion des Soldats; qu'on avoit d'autant plus de lieu de l'apprehender, qu'il y en avoit plusieurs qui craignoient plus les chaleurs excessives de l'Affrique que les ennemis qu'ils y auroient à combattre; que quant à l'établissement des Commissaires, il ne pouvoit pas nier qu'il ne l'eût jugé necessaire pour empêcher les pilleries que les Officiers avoient coûtume de faire sur leurs Soldats; qu'en un mot, quoyqu'il eût pû se dispenser de prendre sur toutes choses aussi exactement son avis qu'il l'avoit fait, il avoit bien voulu ne faire aucun Reglement qu'il ne l'eût approuvé, que ce qui avoit esté sagement établi ne devoit pas estre si facilement revoqué; que ce

n'estoit pas à des Soldats à donner la loy, mais à la recevoir de leur General; qu'il periroit plutost que d'avoir pour eux de pareilles complaisances, qu'il prendroit le parti qu'il lui plairoit, mais que pour lui il esperoit d'estre assez heureux pour appaiser sans son secours une sédition dont il voyoit bien que les causes venoient de plus loin que des Soldats qui en paroissoient les auteurs.

Quelque déterminé que fut naturellement Pierre de Navarre, l'intrépidité de Ximenez l'étonna; mais comme il alloit à ses fins, il n'en rabattit rien de ses prétentions, non plus que le Cardinal de la résolution où il estoit de ne rien changer à l'ordre qu'il avoit prescrit.

Comme ces choses se passoient entre le Generalissime & le General, l'on vint avertir Ximenez que Vianelli sous pretexte de réduire les revoltez à rentrer dans leur devoir, les traitoit avec une rigueur si excessive qu'elle estoit capable de porter l'Armée aux dernieres extrêmitez. Tout autant de séditieux qui lui tomboient entre les mains, sans aucun égard s'ils étoient Soldats ou Officiers, il les faisoit pendre sur le champ ou passer par les armes. Ximenez comprit aussi-tost qu'une conduite si à contre-temps n'estoit pas sans myste-

re ; il en conclut que Vianelli favorisoit les desseins de Pierre de Navarre, & que l'envie de monter d'un dégré l'avoit porté à le seconder. Mais comme il estoit important d'arrester le cours de ces sanglantes executions, il lui dépêcha Villaroël, Gouverneur de Caçorla, avec un ordre absolu qui lui deffendoit d'en user ainsi. Vianelli qui cherchoit peut-estre les occasions de rompre avec Ximenez, reçut ses ordres avec une fierté où Villaroël crut voir du mépris. L'attachement qu'il avoit pour le Cardinal ne lui permit pas de le souffrir ; il en vint aux reproches, & y mêla le nom de traitre. Vianelli mit aussi-tost l'épée à la main & il alloit charger Villaroël lorsqu'il en fut prévenu par un coup de sabre que celui-ci lui déchargea sur la tête. Villaroël profita de l'étourdissement que ce coup avoit causé à Vianelli ; il remonta à cheval avant qu'on fût en état de l'arrester, & se sauva dans une place forte qui n'estoit pas loin, où commandoit un de ses parens.

La blessure de Vianelli & la fuite de Villaroël furent un surcroit d'embaras pour Ximenez auquel il ne s'attendoit pas ; il envoya son Médecin & son Chirurgien au premier, tant pour lui faire compliment de sa part, que pour avoir

ſoin de lui; & ſa bleſſure n'ayant pas eſté trouvée dangereuſe, parce que le coup n'avoit pas porté à plomb; il envoya ordre au ſecond de ſe rendre auprés de lui, avec promeſſe qu'il ne lui ſeroit fait aucun mal.

Ces petits ſoins n'empêchoient pas le Cardinal de donner ordre à la grande affaire qui eſtoit d'appaiſer la ſédition. Pour y réüſſir il répandit dans le camp une partie des Troupes qui eſtoient demeurées fideles, avec ordre de dire aux Soldats mutinez qu'ils agiſſoient contre-eux meſmes en perſiſtant dans la ſédition; que ce deſordre ne venoit que de l'addreſſe des Officiers qui vouloient contraindre Ximenez à les rendre maiſtres de la paye de leurs Soldats, dans le deſſein de continuer à les piller comme ils avoient coutume de faire; que le Cardinal qui aimoit la juſtice ſur toutes choſes, tenoit leur parti avec la derniere fermeté, mais que s'ils continuoient à l'abandonner ou pluſtoſt à s'abandonner eux-meſmes, il ſeroit peut-eſtre forcé de les livrer à l'avarice de leurs Commandans, & qu'ils ſe repentiroient alors, mais trop tard, de s'être ſoulevez contre un General qui n'avoit rien tant à cœur que d'empêcher qu'on les opprimât, & qui agiſſoit en toutes cho-

ses plûtôt en pere des Soldats, qu'en maître, comme faisoit la plusspart des autres Generaux.

La verité eût dans cette occasion tout le succés qu'eût pû avoir l'artifice le plus recherché & le mieux conduit ; les Soldats persuadez par leurs camarades & par plusieurs circonstances qui s'accordoient avec ce qu'il leur disoit, rentrérent d'eux-mesmes dans leur devoir & envoyerent assurer Ximenez qu'ils estoient prests de le suivre par tout où il voudroit les mener. Salazar, Mestre de Camp du Regiment de Tolede, contribua plus qu'aucun autre à cette résolution. C'estoit un Officier d'un merite & d'une probité distinguée, & d'une grande autorité parmi les Troupes. Il l'employa avec succés dans ce rencontre, & ce fut presque le seul Officier dont Ximenez eût lieu de se loüer.

Ximenez estoit trop habile pour ne pas profiter d'un retour qui estoit beaucoup plus prompt qu'il n'eût osé esperer ; il fit battre l'assemblée ; & estant sorti de sa tente il fit signe de la main qu'il vouloit parler ; il se fit aussi-tost un profond silence. Mais à peine avoit-il commencé son discours, qu'un Soldat l'interrompit insolemment, en criant : *De l'argent, point*

de harangue. Ximenez s'arrêta pour le chercher des yeux, & l'ayant reconnu il le fit arrêter & pendre ſur le champ en ſa preſence; puis il continua ſon diſcours avec la meſme tranquillité que s'il ne lui fût rien arrivé. Cet exemple de ſeverité, ſoûtenu d'un diſcours accommodé au temps & aux circonſtances, imprima dans toute l'Armée un reſpect pour Ximenez, auquel elle ne manqua jamais, tant qu'il en eût le commandement.

Mais ce qui acheva de calmer la ſédition, fut que Ximenez n'eût pas plutoſt achevé de parler, qu'on vit ſortir de ſa tente au bruit des tambours & des trompettes, des hommes couronnez de laurier, chargez de ſacs qui en eſtoient auſſi couronnez, c'eſtoit l'argent deſtiné pour l'Armée. Ces hommes prirent le chemin de la mer, pendant qu'on publioit par tout le camp que qui voudroit eſtre payé n'avoit qu'à s'embarquer, & que le payement s'alloit faire ſur les vaiſſeaux. A cette nouvelle, chacun prit le chemin de la mer. Ximenez s'y rendit en meſme-temps pour donner ordre que l'embarquement ſe fiſt ſans confuſion; là il embraſſa tous les Chefs, leur promettant d'oublier ce qui s'eſtoit paſſé, pendant que les Officiers ſubalternes s'empreſſoient à lui

baiser la main, & les Soldats le bas de sa robe.

Ximenez fut le dernier à s'embarquer & ce ne fut qu'aprés avoir reconcilié Villaroël avec Vianelli; aprés avoir établi des Courriers pour porter de ses nouvelles à la Cour; aprés avoir visité tous les Vaisseaux & fait faire en sa presence une gratification extraordinaire, outre la solde qui ne fut jamais plus exactement payée. Elle continua de l'estre ainsi dans toute la suite de cette guerre; & les Vaisseaux se trouverent si bien pourvûs de tout ce qui estoit necessaire pour les besoins & les commoditez de l'Armée, qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer la conduite de Ximenez. Tout retentissoit de ses loüanges, & ce fut au bruit des acclamations de toute l'Armée qu'il monta le grand Gallion d'Espagne, qui servoit d'Amiral à cette flote.

C'est ainsi que Ximenez, malgré les complots de ses ennemis, sçut s'acquiter de la fonction la plus difficile d'un General d'Armée, qui est d'appaiser des séditions sans rien relacher de son autorité & sans rien changer aux mesures qu'il avoit prises. Il est difficile dans ces occasions de ne se point abaisser & de conserver sa reputation toute entiere. Non seu-

lement le Cardinal n'y perdit rien de la ſienne, il l'augmenta de beaucoup, & cette ſecouſſe fut la derniere que reçut ſon autorité. Les Officiers les plus experimentez de l'Armée rendirent à ſon merite toute la juſtice qui lui eſtoit dûë, & n'eurent plus de honte d'obéïr à un General en qui il ne manquoit aucune des qualitez neceſſaires pour s'acquerir l'eſtime & la confiance des Officiers & des Soldats.

Il n'y eut que le ſeul Pierre de Navarre qui ne pouvant s'empêcher de l'admirer, ne laiſſoit pas de continuër à le traverſer ; la jalouſie, le deſir de l'indépendance & l'eſprit d'intereſt, qualitez qui dominoient en lui, ne lui permirent jamais de vivre avec le Cardinal avec la ſubordination & la correſpondance qui ſont ſi neceſſaires pour le ſuccés des grandes entrepriſes.

Ximenez ne fut pas long-temps à s'en appercevoir ; car pendant qu'on diſpoſoit toutes choſes pour le départ de l'Armée, il eut un éclairciſſement avec lui qui lui fit perdre l'eſperance de le pouvoir jamais gagner : Voici quel en fut le ſujet.

Pendant le ſéjour que Pierre de Navarre avoit fait à Malaga il avoit fait des courſes, & dans ces courſes des priſes con-

siderables qui avoient produit de grosses sommes. Ximenez le fit souvenir qu'ils estoient expressément convenus que toutes les prises seroient partagées en deux parts les plus égales qu'il se pourroit, que la premiere appartiendroit à ceux qui les auroient faites;que l'autre tourneroit au profit de toute l'Armée; il ajouta qu'il estoit d'autant plus juste qu'on lui rendit compte de ces prises, que l'armement de la flote dont il s'estoit servi pour les faire s'estoit fait à ses dépens; qu'il n'en estoit pas moins le General que de l'Armée de terre; & qu'il lui falloit faire de si grands frais pour l'entreprise d'Oran, qu'il lui seroit impossible d'y fournir si chacun s'attribuoit ainsi les dépoüilles des ennemis.

Pierre de Navarre repondit qu'en convenant du fait dont il s'agissoit il avoit esté surpris, & qu'il n'estoit pas juste que ceux qui n'avoient eu aucune part au danger partageassent également avec ceux qui avoient fait ces prises au peril de leur vie; que si le profit estoit égal entre ceux qui s'exposoient & ceux qui ne s'exposoient pas, l'on ne trouveroit personne qui voulût courir de risque; que le Soldat devoit estre animé par l'esperance du butin, & que c'estoit lui oster le cœur que de le priver de ce qu'il avoit acquis

au prix de ſon ſang ; que ces partages arithmétiques eſtoient bons pour le cabinet, qu'en pratique ils n'eſtoient point d'uſage.

Ximenez qui le connoiſſoit homme à ne point démordre ſur le chapitre de l'intereſt, lui repartit qu'à l'avenir il tiendroit la main à ce qu'on executât de bonne foy ce dont l'on ſeroit convenu ; que pour le paſſé il s'en remettoit à la déciſion qu'il en feroit lui-meſme, & que quand il mettroit dans un des coſtez de la balance un leger intereſt, & dans l'autre ſa parole, il eſtoit aſſuré que ce dernier l'emporteroit de beaucoup ſur l'autre.

Pierre de Navarre qui ſe ſentit piqué, repondit fierement que la déciſion eſtoit toute faite, qu'il avoit pris ce qui lui appartenoit, & donné le reſte à ceux qui lui avoient aidé à remporter ces petits avantages, & que ni lui ni eux n'eſtoient pas d'humeur à rien rapporter & ſur cela il rompit bruſquement l'entretien.

Cette maniere d'agir déplut infiniment à Ximenez, qui eſtoit l'homme du monde qui ſe picquoit le plus de tenir les paroles qu'il avoit une fois données. En toute autre rencontre cette affaire eût eſté plus loin ; mais il avoit beſoin de Pierre de

Navarre, qui estoit en effet un des plus grands & des plus heureux Capitaines de son siecle ; ce fut ce qui l'obligea à donner encore une fois son ressentiment particulier à l'avantage que la Religion & l'Etat pouvoient tirer de ses services; mais il fit deslors la résolution, quelque heureux que pût estre son voyage, de repasser la mer dés que la conqueste d'Oran seroit achevée. Il eût bien voulu partir le lendemain de l'embarquement ; mais il fut obligé de demeurer encore quelques jours dans le Port, pour donner à Vianelli tout le temps dont il avoit besoin pour achever de guérir.

en 1509 Enfin le seiziéme de May la flote ayant un vent favorable sortit du Port & gagna la pleine mer. Ximenez qui estoit persuadé que la pieté, bien loin de diminuer la valeur, contribuë beaucoup à l'augmenter, & que l'on est bien plus disposé à s'exposer à la mort, quand l'on croit estre en estat de n'en pas craindre les suites, avoit plusieurs fois exhorté l'Armée à se préparer à combattre les ennemis de la Foy en se reconciliant sincerement avec Dieu par la confession de leurs pechez & en recevant le pain des forts. Il s'estoit fait accompagner d'un bon nombre de sçavans Ecclesiastiques & de Reli-

gieux zelez de ſon Ordre, qui ne travailloient à autre choſe qu'à inſpirer les meſmes ſentimens : Leurs exhortations ne furent pas inutiles : L'on employa tout le temps que l'Armée reſta dans le Port aprés l'embarquement, & celuy dont l'on avoit beſoin pour le trajet à ces ſaintes occupations ; & Ximenez eut la ſatisfaction d'apprendre que perſonne ne s'en eſtoit diſpenſé.

Le dix-ſeptiéme ſur le midi l'on découvrit les coſtes d'Affrique ; & quelque temps aprés l'on jugea par les feux qu'on vit paroître ſur les montagnes, que les ennemis avoient auſſi découvert la flote. Il eſtoit nuit lors qu'elle arriva à l'entrée du Port de Maçarquivir. Avant que d'y arriver la conteſtation fut grande ſi l'on y entreroit de nuit ; Pierre de Navarre ſoutenoit qu'il falloit attendre qu'il fût jour, & qu'en abordant de nuit l'on ſe mettoit dans un danger évident de perdre la flote, & de briſer les vaiſſeaux les uns contre les autres, ou contre les rochers qui étoient à l'entrée du Port : Vianelli, & preſque tous les Officiers étoient de ſon ſentiment.

Ximenez prétendoit au contraire, qu'il n'y avoit point de temps à perdre ; que le ſuccés du débarquement dépendoit de la

diligence qu'on feroit ; que les Maures, qui ne s'attendoient pas qu'on le dût faire cette nuit, seroient pris au dépourvû, au lieu que si l'on attendoit qu'il fût jour, on les trouveroit retranchez sur le rivage pour le disputer avec avantage : qu'il étoit impossible que l'on n'y perdit bien du monde, que cela seul seroit capable de rebuter l'Armée.

L'avis de Ximenez l'emporta à la fin : toute la flote entra dans le Port avec tant de bonheur & de conduite, que l'on n'y perdit pas la moindre chaloupe. Le débarquement se fit la même nuit avec beaucoup d'ordre & de diligence. On commença par l'Infanterie ; quand ce vint à la Cavalerie il survint une nouvelle contestation : Pierre de Navarre, qui n'avoit jamais approuvé qu'il y eût dans cette Armée autant de Cavalerie qu'il y en avoit, ne voulut jamais consentir qu'on en débarquât plus de la moitié qui pouvoit aller à deux mile Chevaux : il se fondoit, sur ce que le terrain n'étoit pas assez étendu ; qu'un plus grand nombre de troupes ne feroit que s'embarrasser, & n'auroit pas l'espace qu'il lui faloit pour faire les mouvemens necessaires ; qu'il étoit d'ailleurs tellement traversé de ravines profondes & embarrassées, que

la Cavalerie, qui ne pouvoit pas être toute en un endroit, ne pourroit jamais secourir l'Infanterie, ni l'Infanterie à son tour secourir la Cavalerie si elle étoit pressée : Il ajouta qu'il l'employeroit ailleurs si utilement qu'on n'auroit pas lieu de se repentir d'avoir suivi son avis. En effet, il donna l'ordre sur le champ pour faire sortir du Port les Vaisseaux qui portoient les deux mille chevaux qui n'avoient pas débarqué. Ximenez fut le veritable auteur de ce mouvement, mais de peur qu'on n'éventât son secret, il fit semblant de s'y opposer, quoiqu'en effet il fût d'accord avec Pierre de Navarre.

A mesure que le débarquement se faisoit, on formoit les Baraillons & les Escadrons, & l'Armée se mettoit en ordre de bataille. Le jout vint : l'Armée prit tout le terrain qui lui étoit necessaire ; & ce qui contribüa beaucoup au succés de cette journée, est qu'on eut soin de garnir tous les postes par où l'on pouvoit venir attaquer l'Armée en queuë & en flanc. Tout étant prêt Ximenez sortit de son Galion : il étoit revêtu de ses ornemens Pontificaux, & accompagné des Ecclesiastiques & Religieux qui l'avoient suivi. Il fit une priere des plus touchantes, & exhorta l'Armée à bien faire. Il

vouloit rester au milieu du corps de bataille pour y donner les ordres, & continuër à exhorter ses gens, mais les Officiers & les Soldats à l'envi lui firent tant d'instances, qu'il fut obligé de se retirer dans la Forteresse de Maçarquivir. Elle étoit si proche qu'on en pouvoit découvrir tout ce qui se passoit dans le camp.

Cependant les Maures qui avoient eu le temps de s'assembler pendant la nuit, apperçurent des hauteurs voisines l'Armée Chrêtienne qui commençoit à marcher en bon ordre du côté d'Oran, qui en étoit à une grande lieuë. Jamais étonnement ne fut égal au leur : ils avoient cru qu'on ne hazarderoit jamais l'entrée du Port pendant la nuit ; ils marchoient pour s'opposer au débarquement ; cependant ils voyoient toute l'Armée débarquée & rangée en bataille. Leur surprise, quoi qu'extréme, ne les empêcha pas de s'avancer en bon ordre. Ils firent ferme sur une hauteur qui étoit entre la Ville & le Port, & qui en déroboit la vûë, afin de donner le temps à ce qui restoit de troupes dans la Ville, de venir joindre leur arriere garde, qui avoit besoin de ce renfort.

L'Armée Chrêtienne fit ferme de son

costé ; elle avoit ordre de ne se point avancer, afin qu'elle pût être favorisée du canon des vaisseaux & de la Forteresse, qu'elle eût le temps de se délasser un peu du travail de la nuit, & qu'on eût celui de débarquer quelques pieces de campagne. Elles furent d'un grand secours lors que les deux Armées furent hors de la portée du canon des vaisseaux & de la Forteresse. L'on voyoit au milieu des Bataillons les plus avancez, la Croix Archiepiscopale de Ximenez d'où pendoit une banderole, sur laquelle on lisoit ces paroles, qui furent autrefois d'un si heureux présage à Constantin, *Vous vaincrez par ce signe* : tous les drapeaux & les étendars portoient la même devise ; & l'on voyoit briller la Croix dans tous les rangs. Ximenez l'avoit ainsi ordonné pour animer les troupes, & les faire souvenir que JESUS-CHRIST étoit le Chef invisible de cette Armée.

Les deux Armées resterent ainsi quelque temps en presence : Elles étoient rangées de la même maniere ; quatre Bataillons quarrez ; la Cavalerie sur les aîles, faisoient à peu prés la disposition des deux Armées : La Chrêtienne avoit de particulier un corps de reserve qui fut d'un grand secours dans cette occa-

ſion. L'Armée Infidéle étoit ſuperieure en nombre : La Chrêtienne l'emportoit par l'experience des Chefs, la valeur des Soldats, le bon ordre & la diſcipline. L'Infidelle avoit l'avantage du terrain : La Chrêtienne celui du canon des Vaiſſeaux & de la Forteresſe. Aprés s'être regardées quelque temps ſans rien entreprendre, enfin la Cavalerie des Maures qui ſe voyoit de beaucoup plus nombreuſe que celle des Chrêtiens engagea le combat avec de grands cris. Elle fut reçûë piques baiſſées avec un profond ſilence qui avoit quelque choſe de terrible; elle revint ainſi pluſieurs fois à la charge ſans pouvoir ouvrir les Bataillons d'Eſpagne : Cependant le canon de la Forteresſe & des vaiſſeaux faiſoit un furieux ravage parmi la Cavalerie des Maures; leur ardeur en fut ralentie, & ils firent alte. Alors l'Armée Chrêtienne étendant ſon front, & avançant toute à la fois attaqua à ſon tour avec de grands cris celle des Infidelles, la pouſſe, & gagne enfin la hauteur. La vûë d'Oran, que l'on découvre de cet endroit, redoubla le courage des Chrêtiens, & les Armées occupant toutes deux un terrain uni, tout ſe mêla, tout combatit. Pendant que ces choſes ſe paſſoient ſur la hauteur, Xime-

nez prosterné dans la Chapelle de la Forteresse, imploroit le secours du Ciel, & le prioit de défendre sa cause.

D'un autre costé, les vaisseaux qui portoient les deux mille chevaux qui n'avoient pas été débarquez à Maçarquivir estoient arrivez devant Oran, & aprés avoir mis à terre la Cavalerie qu'ils y avoient transporté, ils se servoient de toute leur artillerie pour en battre furieusement les murailles. Cette Cavalerie ne fut pas inutile : elle se partagea en deux corps, chacun de mille chevaux; l'un, sous la conduite de Souza, Mestre de Camp du Regiment de Ximenez prit le chemin de la Porte de Tremecen qu'on avoit promis de livrer au Cardinal; l'autre, sous le commandement du Comte d'Altamira, demeura caché derriere une coline qui en déroboit également la vûë à la Ville & à l'Armée des Maures.

L'intelligence que le Cardinal avoit dans la Ville réüssit; les deux Maures & le Juif qui l'avoient formée tinrent parole, la Porte fut livrée; & comme tout ce qu'il y avoit de gens de défense étoit sorti à la reserve d'un petit nombre, la Cavalerie y entra sans resistance. Jamais surprise ne fut pareille à celle des habitans d'Oran, bien loin de songer à

se défendre, ils couroient en foule dans les Mosquées, croyant y trouver un azile contre la premiere fureur du vainqueur. La Cavalerie maîtresse de la Ville s'empara des principaux postes, & des murailles, s'y retrancha, & tourna le canon contre la Ville, menaçant de la reduire en poudre si l'on faisoit le moindre mouvement pour s'y défendre. Les Etendars d'Oran furent aussi-tôt arrachez, & l'on vit paroître à leur place sur les murailles ceux de la Croix cantonnée des Armes d'Espagne.

Gomez Livre 4.

A cette vûë, l'Armée Chrêtienne quoique peu accoutumée à ces sables brulans, reprit de nouvelles forces, la consternation se mit parmi les Maures, & pendant que Pierre de Navarre à la tête de toute l'Armée les poussoit avec la derniere vigueur, Vianelli, à la tête du corps de reserve qui n'avoit presque point agi les prit en flanc. Les Maures furent obligez de reculer, mais ce fut encore pis, car les mille chevaux tous frais, sortant de derriere la coline, tomberent sur l'arriere-garde avec de grand cris: Les Maures étonnez de se voir attaquez de tous costez, croyant le nombre de leurs ennemis beaucoup plus grand qu'il n'étoit perdirent courage; tout plia, &

la Cavalerie s'enfuit enfin à toute bride ; L'Infanterie ainsi abandonnée essaya de se retirer, mais l'effroy y ayant mis le desordre, elle fut enfoncée, & la Cavalerie & l'Infanterie Espagnole y entrant pêle-mêle, en firent un furieux carnage. Il resta sur le champ de bataille cinq mille hommes de tuez, sans compter les blessez qui moururent la plûpart de leurs blessures, & les prisonniers qui furent en grand nombre, & que l'on envoya aux Galeres.

Pierre de Navarre pouvoit se contenter d'une victoire, qui avec la perte de * tres peu de monde, le rendoit maître de la Ville & de tout l'Etat d'Oran ; mais comme il portoit ses vûës plus loin, il s'attacha à détruire les restes de cette malheureuse Armée qui se retiroit en confusion. Ainsi aprés avoir donné ses ordres à Vianelli & à Diego-Véra General de l'Artillerie, pour demeurer à la garde du Camp, & y retablir l'ordre que l'ardeur du pillage en avoit banni ; il détacha le corps de reserve & les mille chevaux que commandoit le Comte d'Altamira, sous le commandement de Diégo Pacecco, & de Garcias de Tolede, fils aîné du Duc d'Alve, avec ordre de poursuivre les ennemis,

** Les Historiens ne font monter cette perte qu'à trente hommes du costé des Chrêtiens.*

Pour lui il prit l'élite de ses troupes, & marcha vers Oran, pour secourir les siens qui étoient en trop petit nombre pour la pouvoir garder long-temps. Il y entra sans peine, les troupes s'étant saisies de toutes les portes; mais il trouva les ruës & les avenuës des places barricadées, & le peuple revenu de sa premiere surprise resolu de se défendre.

Ces barricades faites à la hâte furent aisément emportées. Le Soldat irrité de cette foible resistance, sans distinction d'âge ni de sexe, passa tout au fil de l'épée: Il n'y eut que ceux qui s'étoient retirez & barricadez dans les Mosquées qui échaperent à sa fureur. L'on força ensuite les maisons, elles furent pillées, & le massacre y recommença avec d'autant plus de cruauté, que l'on n'y trouva que des femmes, des vieillads, & des enfans la plûpart incapables de se défendre.

Gomez Livre 4.

Ce fut le dernier des malheurs pour cette miserable Ville, de ce que Ximenez n'y fit pas son entrée ce jour-là, il n'y eût pas eu tant de sang inutilement répandu; mais Pierre de Navarre en permettant de si grands excés suivit la cruëlle politique des Espagnols; ils exterminent ainsi les habitans des lieux dont ils

se

ſe rendent les maîtres, afin de n'avoir pas beſoin ni de Citadelles, ni de Garniſons nombreuſes, pour contenir dans le devoir les peuples nouvellement conquis.

La nuit vint enfin, & fit ceſſer le carnage. Les Eſpagnols épuiſez par les fatigues de cette grande journée, trouvant dans les maiſons dont ils s'étoient emparez toute ſorte de rafraichiſſemens, en profiterent avec ſi peu de précaution, qu'eſtant pour la plûpart enſevelis dans le vin & dans le ſommeil, les Maures ſortant des Moſquées euſſent pû rendre cette grande victoire inutile, & vaincre à leur tour les vainqueurs, ſi Pierre de Navarre n'eût prit des précautions capables de lui aſſurer ſa victoire.

Ce vigilant General ne dormit point de toute cette nuit quelque fatigué qu'il fût, & ne quitta pas meſme ſes armes. Tous les Officiers qu'il retint auprés de lui en firent autant. Il mit par tout des corps de gardes, & des ſentinelles, & les tint ſi bien éveillées par les rondes continuelles qu'il fit toute la nuit, que les Maures renfermez dans les Moſquées n'en purent ni ſortir ni profiter du deſordre des Eſpagnols.

Le lendemain à la pointe du jours les

Mosquées furent attaquées, & plus vigoureusement défenduës qu'on n'avoit lieu d'attendre d'un peuple ramassé confusément, qui combattoit sans ordre, & qui n'estoit soutenu que de son desespoir. La resistance eût mesme esté plus longue, si les Espagnols montant sur les toits n'eussent fait pleuvoir sur ceux qui étoient dessous une gresle de traits & de pierres, les menaçant de les ensevelir sous les ruïnes des toits & des murailles renversées. Les Maures forcez de se rendre demanderent composition; Elle fut refusée, & tous furent contraints de racheter leur vie aux dépens de leur liberté. On fit de la sorte huit mille Esclaves. Les morts que l'on trouva dans les ruës & dans les maisons ayant esté comptez passoient le nombre de quatre mille. En un mot, de ce grand nombre d'habitans qui peuploient cette fameuse Ville, il n'y en eut que quatre mille qui é ant échappez au vainqueur se retirerent à Tremecen. Au recit qu'ils y firent des cruautez commises à la prise d'Oran, le peuple se soulevant massacra indifferemment Marchands, Esclaves, & generalement tout ce qui se trouva de Chrestiens dans la Ville & dans tout le Royaume.

Gomez Livre 4.

Il ne restoit plus à prendre que le Châ-

teau d'Oran assez mauvaise place , & encore plus mal pourveuë. Pierre de Navarre le fit sommer ; le Commandant répondit qu'il n'étoit pas en état de se défendre ; mais qu'il vouloit avoir la gloire de le rendre à Ximenez. Ainsi, tout estant tranquile, Pierre de Navarre l'envoya inviter de prendre possession de sa conqueste.

Les choses estoient en cet estat, lors que Garcias de Tolede vint rendre compte à Pierre de Navarre de l'entiere défaite des ennnemis ; Pacecco & luy avoient eu ordre de les poursuivre dans leur retraite, ils les avoient atteints; comme ils avoient pour la plûpart jetté leurs armes pour fuïr avec moins d'embarras, se voyant poursuivis, ils tacherent de se rallier ; ce fut en vain , le desordre & l'effroi estoient si grands , que ne leur permettant pas de distinguer le petit nombre de leurs ennemis , ils crurent avoir toute l'Armée sur les bras. Ainsi Garcias d'un costé, & Pacecco de l'autre à la teste de leurs troupes, les attaquant en mesme-temps , en firent une terrible boucherie. La nuit la fit cesser, & sauva les pitoyables restes de cette malheureuse Armée.

Il ne manquoit à la gloire de Xime-

nez que de venir prendre lui-même possession de sa conquête. On pouvoit aller à Oran ou par terre ou par mer; Ximenez montant sur une Galere choisit le chemin de la mer, pour éviter la rencontre de ce grand nombre de morts dont le champ de bataille par où il luy falloit passer, étoit tout couvert. A peine est-on sorti de Macarquivir qu'on apperçoit Oran; c'est son plus bel endroit, elle a du costé de la mer l'un des plus beaux aspects qu'on se puisse imaginer. Ximenez ne l'eut pas plûtôt apperçu, que levant les yeux au Ciel il remercia Dieu d'une si belle conquête, & pendant tout le chemin il ne dit presque autre chose que ces paroles qu'il ne pouvoit se lasser de repeter. *Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, mais à vostre Nom qu'il faut rendre gloire.*

Il fut reçû à la descente de la Galere par Vianelli, qui aprés avoit fait camper l'Armée sous les murailles d'Oran l'y estoit venu recevoir; une double haye d'Infanterie & de Cavalerie bordoit le chemin depuis le Port jusqu'au Château.

Gomez Livre 4.

Pierre de Navarre reçut Ximenez à la porte de la Ville, luy en presenta les clefs, & le felicita sur sa victoire. Le

Cardinal loüa hautement ſa canduite & ſa valeur ; il donna de grandes loüanges aux Officiers & aux Soldats , & entra dans la Ville aux acclamations de toutes les troupes.

Au triſte ſpectacle de tant de morts, & de tant de ſang répandu, Ximenez ne put s'empêcher de verſer des larmes ; Il plaignit le ſort des vaincus, & témoigna à Pierre de Navarre qui marchoit à ſa droite, qu'une victoire moins ſanglante luy eût eſté plus agreable. Le General luy répondit que c'eſtoit les ſuites inévitables de la guerre & des Villes forcées ; qu'il n'eſtoit pas aiſé d'arreſter la fureur du Soldat ; que les entrepriſes les plus juſtes avoient ſouvent des ſuites, qui pour eſtre ſanglantes n'en étoient pas moins neceſſaires ; que quelque moderation qu'on ſe fût propoſée dans le projet, on étoit ſouvent forcé de s'en éloigner dans l'execution ; qu'aprés tout c'eſtoient des Infidelles, qui ne meritoient pas qu'on les plaignit. *C'eſtoient des Infidelles, il eſt vrai*, repartit Ximenez ; *mais c'eſtoient des hommes dont on auroit pû faire des Chreſtiens ; leur mort me ravit le principal avantage de la victoire, qui eſtoit de les gagner à* JESUS-CHRIST.

A quelque distance du Château il rencontra le Gouverneur qui se fit connoître à luy pour l'un des deux Maures avec qui il avoit l'intelligence dont l'on a parlé. Le Maure luy presenta les clefs du Château , & en mesme-temps trois cens Esclaves Chrestiens qui y avoient esté mis aux fers dés que la Flotte d'Espagne avoit paru. Ces malheureux se jetterent aux pieds de Ximenez en luy presentant leurs chaînes qu'il avoit rompuës , & l'appellant leur liberateur. Ce fut un present bien agreable à Ximenez, il leur donna sur le champ la liberté, & permit à la Garnison de se retirer à Tremecen avec armes & bagage. Pour le Gouverneur, comme on luy avoit promis, aussi-bien qu'à ses deux complices de grands avantages en Espagne, pour recompense de leur trahison, Ximenez le tint auprés de luy, se fit amener l'autre Maure & le Juif qui l'avoient si bien secondé, leur fit toute sorte de bons traitemens , & les mena avec lui en Espagne quand il y repassa.

La Garnison ayant esté changée, le Cardinal prit possession du Château, fit dresser le plan des nouvelles fortifications qu'il y vouloit ajouter , & donna ses ordres pour le mettre en l'état où on le

voit encore aujourd'hui. Il retourna ensuite dans la Ville où l'on avoit logé toute l'Armée, & s'étant rendu dans la grande place où l'on avoit porté tout le butin, il fit l'éloge des Chefs & des Soldats, les remercia au nom du Roi & au sien, & aprés avoir fait mettre à part quelques pieces des plus précieuses, il les envoya au Roi par un Courrier qu'il luy dépescha, pour luy porter la nouvelle de sa conqueste. Il abandonna tout le reste aux Officiers & aux Soldats. La liberalité de Ximenez n'en demeura pas là : comme il estoit reconnu pour Generalissime de cette Armée, & qu'il en avoit fait tous les frais, l'on avoit mis à part pour lui environ la cinquiéme partie du butin : il la fit apporter au mesme endroit, en fit des presens de sa propre main à Pierrre de Navarre, à tous les Officiers Generaux & Subalternes, & mesmes à de simples Soldats en qui il avoit remarqué ou de la probité, ou de la conduite, ou de la valeur : il destina le reste pour les besoins publics, comme pour la reparation & l'ornement des Mosquées qu'il avoit dessein de convertir en Eglises ; pour lui, il se reserva tres-peu de chose outre plusieurs Livres Arabes des mieux conditionnez, qu'il

destina pour la Bibliotheque d'Alcala ; on les y voit encore aujourd'huy.

L'on peut juger de la grandeur & des richesses d'Oran , par son commerce , & de son commerce , par le nombre de quinze cens boutiques qui y estoient lors que Ximenez la prit. Un Historien * qui assista à cette conqueste & qui assure les avoir comptées dit à cette occasion , qu'à peine en trouveroit-on autant dans trois des plus fameuses Ville d'Espagne. Le butin , sans y comprendre ce qui fut détourné , fut estimé cinq cens mille écus d'or. Toute l'Armée s'enrichit à cette prise , & il y eut tel particulier qui en rapporta jusqu'à dix mille ducats.

* Jerôme Jupile.

Les richesses d'Oran n'estoient pas ce qui contribüoit le plus à sa reputation : sa grandeur , le nombre de ses habitans , sa situation , son Port , son Arcenal où l'on trouva plus de soixante pieces de gros Canon , sans compter les petites , & un nombre infini de toutes sortes d'armes, la faisoient passer pour la plus importante place de toute l'Affrique. Cette Ville est aujourd'huy bien differente de ce qu'elle estoit alors ; quelque soin qu'on ait pris de luy rendre sa premiere grandeur , l'on n'a jamais pû en venir à bout.

Le premier ſoin de Ximenez, aprés la diſtribution du butin, fut de faire nettoyer la Ville de tous ces corps morts qui commençoient de l'infecter; Il purifia enſuite les Moſquées, les fit orner à l'uſage des Chreſtiens, & dédia lui-meſme la plus grande à Noſtre-Dame de la Victoire. Il eſtablit dans cette meſme Ville un Clergé, des Moines, des Hôpitaux, leur aſſigna des fonds pour leur ſubſiſtance, & des Maiſons commodes pour les loger. Il n'y manquoit plus que des habitans; mais l'on n'eut pas plûtoſt ſçû que les maiſons & les fonds s'y donnoient preſque pour rien, qu'il s'y en rendit bien-toſt un aſſez bon nombre. Les trois cens Eſclaves que Ximenez avoit délivrez furent les premiers qui commencerent à repeupler cette fameuſe Ville.

Ce fut un coup d'une prudence & d'un bonheur extraordinaire d'avoir attaqué & pris cette Ville avec tant de diligence, car ſi l'on eût ſeulement retardé d'un jour, le Roi de Tremecen y envoyoit un ſecours conſiderable; il en eût empeſché, ou du moins retardé la priſe, qui n'eût pû ſe faire ſans perdre la meilleure partie de l'Armée, & la reduire à s'en retourner aprés ſa conqueſte. Ce ſecours parut le lendemain de la priſe;

mais estant arrivé trop tard, il s'en retourna sans rien faire.

Les choses estant ainsi disposées, Ximenez fit proclamer le Roi Catholique Seigneur Souverain de la Ville & de l'Etat d'Oran ; mais comme en mesme-temps, aprés avoir declaré que l'un & l'autre releveroit pour le spirituel de l'Archevesché de Tolede, comme ils en dépendent encore aujourd'huy, quoi qu'ils en soient fort éloignez, il s'en appropria le Domaine, les revenus publics, & generalement tout ce qui avoit esté du Domaine des anciens Rois d'Oran ; Pierre de Navarre s'en offensa, & il protesta qu'il ne souffriroit jamais que ce Domaine appartînt à d'autres qu'à sa Majesté Catholique.

Ximenez, qui n'avoit plus tant de lieu de le menager, le prit d'un ton plus haut qu'il n'avoit accoutumé, & le regardant avec cet air d'autorité qu'il sçavoit prendre dans les occasions où il falloit qu'il se soûtînt, il lui dit, qu'il vouloit bien qu'il sçût qu'il ne devoit compte de sa conduite qu'au Roi mesme; qu'il sçavoit ses intentions mieux que personne, & qu'en tout cas il ne les apprendroit pas d'un estranger qui n'estoit que depuis quelques mois à sa solde, &

qui lui devoit à lui-mesme toute l'autorité qu'il avoit, que cette autorité estoit soumise à la sienne, & qu'il ne souffriroit jamais qu'un homme obligé de lui obéïr entreprît de le controller ; que s'il avoit quelque chose à lui remontrer, il le devoit faire en particulier, & avec le respect qui estoit dû au caractere dont le Roi, leur commun maître l'avoit revestu. Ximenez acheva ensuite ce qu'il avoit commencé, & Pierre de Navarre, qui n'estoit pas en estat de l'en empescher, reconnut qu'il s'estoit commis mal à propos.

L'on proposa ensuite de nouvelles conquestes, & l'on s'arresta à celle du Royaume de Bugie, par cette seule raison, que les guerres civiles dont cet estat estoit agité, favorisoient le dessein des Espagnols.

La conclusion de cette entreprise reveilla la jalousie de Pierre de Navarre & de Vianelli, Ximenez s'en apperçut, & ne voulant pas mécontenter deux Officiers d'un merite aussi distingué, qui avoient servi si utilement, & qui pouvoient rendre encore de si grands services à l'Etat & à la Religion, il declara en plein Conseil de guerre, qu'il n'estoit parti d'Espagne que dans le dessein de conquerir Oran ;

que Dieu ayant fait réüssir cette entreprise, il estoit resolu de s'en retourner; que son âge ne lui permettoit pas de soutenir plus long temps les fatigues de la guerre, & que la profession paisible à laquelle Dieu l'avoit appellé ne s'accordoit pas avec une vie aussi tumultueuse que celle d'un camp; qu'il croyoit leur pouvoir estre pour le moins aussi utile en Espagne, qu'il le pourroit estre en Affrique; qu'il ne cesseroit de solliciter le Roi de leur envoyer les secours necessaires; que pour lui, il leur faisoit de bon cœur present des munitions de guerre & de bouche qui estoient encore dans les vaisseaux, qu'il alloit donner ordre de les faire débarquer, & qu'il ne s'en reserveroit que ce qui seroit absolument necessaire pour son passage: Il ajouta, que la victoire n'accompagneroit leurs armes qu'autant de temps que Dieu seroit de leur parti; que le moyen de l'y retenir, estoit de faire regner sa crainte & le bon ordre dans leur armée; qu'il sçavoit par experience qu'une vie Chrestienne & reglée n'étoit pas incompatible avec la profession des armes; que bien loin de diminuër la valeur, elle l'augmentoit: qu'ils songeassent à augmenter l'Empire de JESUS-CHRIST aussi-bien que

celui de sa Majesté Catholique ; qu'il leur laissoit pour les seconder bon nombre d'Ecclesiastiques sçavans, & de Religieux zelez prêts à verser leur sang pour l'augmentation de la foi : qu'au reste, il avoit deux avis à leur donner ; l'un, de traiter plus humainement les vaincus qu'on n'avoit fait à Oran ; l'autre, d'engager adroitement les soldats à acheter des maisons dans Oran, & des terres aux environs : Que cette précaution produiroit deux effets également avantageux ; l'un qu'ils en seroient d'autant plus portez à conserver leur commune conqueste, qu'en la défendant ils défendroient leur propre bien ; l'autre, que n'estant point partagez entre leur devoir & le soin de conserver ce qu'ils avoient acquis, ils se donneroient tout entiers au premier. Ce fut dans cette vûë qu'avant de partir, Ximenez fit publier que si quelqu'un vouloit envoyer quelque chose à sa femme ou à ses enfans, il se chargeroit lui-mesme de le leur faire tenir : il l'executa en effet avec la derniere fidelité, des sommes fort considerables lui ayant esté remises.

Si le dessein de Ximenez fut agreable à Pierre de Navarre & à Vianelli, qui s'attendoient tous deux à monter d'un degré,

il affligea sensiblement toute l'Armée. Il estoit adoré des Officiers & des Soldats. L'estime & la confiance qu'ils avoient en lui, ne pouvoient aller plus loin. Il attribuoit hautement à sa pieté, & à sa conduite le succez surprenant qu'ils avoient eu dans l'entreprise d'Oran, & ils se croyoient invincibles tant qu'ils auroient à leur teste un homme pour lequel ils estoient persuadez que le Ciel combattoit.

Ces témoignages publics de la reconnoissance de l'Armée n'empescherent point Ximenez d'executer son dessein. Il s'embarqua à quelques jours de là, aprés avoir remis le commandement general à Pierre de Navarre, dont la place fut donnée à Vianelli; celle de Vianelli à Diego Vera; & celle de Diego Vera au Comte d'Altamira.

On fut surpris en Espagne d'un retour si prompt, le Roy qui ne s'y attendoit pas en fut surpris lui-mesme, on s'imagina à cette occasion tout ce qu'on voulut. Voicy les veritables raisons qui obligerent Ximenez à revenir d'Oran, lors qu'on croyoit qu'il se preparoit à faire de nouvelles conquestes en Affrique.

On a déja parlé de la jalousie de Navarre contre Ximenez. Elle se reveilla

si vivement à l'occasion de la conqueste du Royaume de Bugie, depuis qu'elle eut esté resoluë qu'il lui estoit impossible de la dissimuler. Il disoit ouvertement mesme en la presence de ceux qu'il sçavoit estre les plus attachés au Cardinal, & qui pouvoient le lui rapporter, qu'il n'eût jamais crû qu'un vieux Capitaine comme lui eut esté reduit à recevoir les ordres d'un Moine, & qu'il lui eut esté preferé pour le commandement d'une Armée. Il arriva mesme qu'un des gens de Navarre tua un des valets du Cardinal dans un démeslé qu'ils eurent ensemble. Ximenez s'estoit attendu que Navarre en feroit justice sans qu'il eût la peine de la demander. Comme il vit qu'il ne paroissoit pas y faire la moindre attention, il lui en fit des plaintes avec cette hauteur que Navarre n'avoit jamais pû supporter, il le prit à son tour d'un ton qui ne convenoit pas au Cardinal, & il lui dit insolemment *que s'il n'estoit pas le maistre de ses Soldats il en estoit lui-mesme la cause. Que sa presence gâtoit tout, & que jamais deux Generaux n'avoient bien conduit une Armée. Qu'il estoit temps qu'un chacun fit son mestier, qu'il allât regler son Diocese, & qu'il lui laissât la conduite des troupes. Qu'au cas que ce parti ne lui agreât*

pas, il luy declareroit qu'il ne pouvoit plus demeurer dans l'Armée que comme particulier ; que tout ce qui s'y feroit à l'avenir se feroit au nom du Roy Catholique, & non au sien. Qu'on ne lui avoit donné Commission que de prendre Oran, qu'ainsi cette affaire estant finie, il n'avoit plus de droit au commandement & qu'il lui declaroit qu'à l'avenir il ne prendroit plus ses ordres. Aprés avoir parlé de la sorte, il sortit brusquement en le menaçant d'aller publier à la teste des troupes ce qu'il venoit de lui dire en face.

Une pareille insulte n'empescha pas Ximenez de donner ses ordres comme il avoit accoutumé de le faire, mais il ne laissa pas en particulier de faire reflexion qu'à prendre les choses à la rigueur Oran estant pris sa Commission estoit finie, le remede estoit d'obtenir une nouvelle Commission. Le Roy Catholique n'auroit pas mieux demandé que de la lui donner. Comme il pensoit à cette affaire & qu'il en examinoit le pour & le contre, une Lette du Roy lui tomba entre les mains, elle estoit écrite à Navarre. Ce Prince lui mandoit en propres termes. *Empêchez le bon homme de repasser si-tost en Espagne. Il faut user sa personne & son argent autant qu'on pourra. Amu-*

sez-le si vous pouvez dans Oran, & songez à quelque nouvelle entreprise. Cette Lettre qui marque si bien le genie de Ferdinand ne convenoit guere aux intentions de Navarre, il vouloit estre Generalissime & pour s'en mettre en possession il falloit que Ximenez repassast la mer. Ce fut apparemment ce qui le porta à faire tomber cette Lettre entre les mains de Ximenez. Elle fit tout l'effet qu'il prétendoit. Ce fut ce qui détermina Ximenez à repasser en Espagne. Il s'embarqua le 23. de May, & il eut le vent si favorable qu'il arriva le mesme jour à Cartagéne, il y fit plus qu'il n'avoit promis; non seulement il écrivit au Roi pour lui rendre un compte exact de tout ce qui s'estoit fait, & de tout ce qu'on avoit resolu d'entreprendre, & pour le prier de continuër à l'Armée d'Affrique les secours qui lui estoient necessaires pour pousser les conquestes qu'elle estoit en estat de faire, mais il employa tout l'argent qui lui restoit, & s'engagea mesme pour de grosses sommes qu'il employa pour acheter des blez, & toutes sortes de munitions, qu'il envoya à l'Armée avant que de partir de Cartagene.

L'an 1509.

Il reçut au mesme endroit les felicitations du Roi & de tous ses amis: Sa

Majesté l'invitoit de venir à la Cour, pour y recevoir les loüanges qui luy estoient dûës pour les services importans qu'il venoit de rendre à l'Etat & à la Religion.

Ximenez remercia le Roi, & le pria de trouver bon qu'il allât se délasser de ses fatigues à Alcala. Il y fut en effet par des chemins détournez, pour éviter le concours du peuple, & les receptions magnifiques qu'on lui preparoit dans toutes les Villes, s'il eût tenu le chemin ordinaire: Il ne voulut pas mesme qu'on lui fist aucune entrée à Alcala, quoi qu'il en fût Seigneur spirituel & temporel, il défendit les inscriptions, les complimens & les harangues; Il parla toujours de sa victoire comme s'il n'y eût contribué que par ses prieres, & s'il arrivoit que quelqu'un l'appellât le vainqueur des Nations barbares comme il arrivoit quelquefois; aprés avoir témoigné que ces grands noms ne lui estoient pas dûs, il ne manquoit jamais de repeter ces paroles de David: *Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce n'est pas à nous, mais à vôtre Nom qu'il faut rendre gloire.*

Une si grande moderation dans un si haut point de gloire lui acquit plus de reputation que tout ce qu'il avoit fait

de plus grand & de plus heureux. Ses ennemis mesme & ses envieux ne pûrent s'empescher de l'admirer. Jusques-là il avoit passé pour vain. L'on tenoit que l'ambition estoit sa passion dominante ; peut-estre mesme, comme il n'estoit pas sans défauts, que ç'avoit esté son foible dans un âge moins avancé ; mais ce genereux mépris des loüanges, & de tout ce qui a coutume de flater agreablement cette vanité secrette à laquelle il est si difficile de ne point ceder quelquefois, obligea enfin de reconnoistre que ce qui est l'effet d'une passion dans les hommes du commun, vient souvent de grandeur d'ame dans les hommes extraordinaires.

Quoi qu'il en soit, pendant que Ximenez vivoit à Alcala avec une moderation qui n'a presque point d'exemple, Pierre de Navarre continuoit ses conquestes en Affrique. Il attaqua & prit Bugie, Capitale du Royaume qui en porte le nom, aprés avoir défait le Roi de Bugie, qui estoit sorti au devant de lui. L'année suivante ce mesme Roy ayant ramassé une Armée plus nombreuse que la premiere, Pierre de Navarre la tailla en pieces, & remporta une victoire des plus signalées. Il tourna ensuite

Gomez Livre 5.

L'an 1510.

L'an 1511.

du costé de Tripoli, l'attaqua, & s'en rendit le maistre. Tant de victoires le rendirent la terreur de toute l'Affrique ; mais la fin ne répondit pas à de si grands commencemens. Il alla malheureusement échoüer à l'Isle des Gelves ; Son Armée y fut presque entierement défaite par les Maures ; Vianelli & Garcias de Tolede y furent tuez ; l'Armée se retira en desordre à Tripoli, & ne fut plus en estat de rien entreprendre. Enfin de tant de conquestes il n'est resté aux Espagnols que la Ville d'Oran, dont ils sont encore aujourd'hui en possession.

Quant à Pierre de Navarre, dont la vie depuis sa défaite n'a plus de liaison avec celle de Ximenez, pour achever son Histoire, à laquelle il n'est pas possible que le Lecteur ne prenne quelque interest, il passa en Italie, & y servit fort utilement les Espagnols. La fortune l'abandonna encore à la bataille de Ravenne : Il y fut fait prisonnier par les François. Les Espagnols le voyant malheureux l'abandonnerent à leur tour. L'on ne parla en sa faveur ni de rançon ni d'échange. Il languit de la sorte jusqu'au commencement du Regne de François I. Ce Prince le plus genereux de son siecle, ne put souffrir qu'un si grand homme

L'an 1514.

L'an 1515.

fût si mal recompensé de ses services. Il lui fit faire des propositions avantageuses.

Pierre de Navarre indigné de l'ingratitude des Espagnols, dont aprés tout il n'estoit pas né sujet, répondit aux avances du Roy, & s'engagea au service de la France. Il n'y perdit rien de cette grande reputation qu'il avoit acquise, quoi qu'il continuât toujours d'estre brouillé avec la fortune. Enfin accompagnant Lautrec dans le Royaume de Naples, il fut pris par les Espagnols. Ils ne le traiterent pas en prisonnier de guerre, mais en traistre, & en sujet revolté, sous pretexte qu'ils estoient les maistres de la Navarre qui estoit sa veritable patrie. Il y a des Historiens qui disent que Charles-Quint le fit étrangler en prison, mais d'autres assurent qu'on fit courir ce bruit pour rendre odieux cet Empereur, qui ne manquoit ni d'envieux ni d'ennemis, & qu'en effet Pierre de Navarre mourut de chagrin à Naples dans sa prison.

Ainsi perirent malheureusement Pierre de Navarre & Vianelli, deux de plus grands hommes de leur siécle, mais deux des plus grands ennemis de Ximenez, quoyqu'il n'eût rien épargné pour se les

acquerir par des bienfaits. L'ingratitude dont ils userent en son endroit, ne fut pas une petite tache à cette grande réputation que l'un & l'autre s'estoit acquise. Elle fut peut-estre la cause de leur malheur ; rarement les ingrats font une heureuse fin.

Mais si Ximenez eut sujet de se plaindre de l'ingratitude de Pierre de Navarre & de Vianelli, il n'eût pas lieu de se loüer de la reconnoissance de Ferdinand. Elle n'estoit pas une de ses vertus, non plus que la bonne foy ; il ne se picquoit ni de l'une ni de l'autre qu'autant qu'il y alloit de son interest, ou du moins qu'autant qu'elles n'y estoient pas contraires.

L'on a rapporté cy-dessus qu'en s'engageant aux frais de la conqueste d'Oran, Ximenez avoit expressement stipulé qu'au cas qu'il réüssit, ils lui seroient remboursez, ou qu'Oran & ses dépendances seroient réünis à l'Archevesché de Tolede pour lui tenir lieu de dédommagement. Le Roy y avoit consenti, & le Cardinal qui estoit l'homme du monde de la meilleure foy, en execution de ce Traité avoit fait des frais immenses au delà mesme de ce qu'il s'estoit obligé de faire, il avoit épuisé sa bourse & celle de ses amis, il s'estoit engagé pour de grosses sommes;

la promptitude & le ſuccés de ſon entrepriſe avoient paſſé l'attente de tout le monde ; & ſans qu'il en eût coûté plus de trente hommes à Sa Majeſté Catholique, il avoit conquis un Royaume, fait trembler l'Affrique, aſſuré les Coſtes d'Eſpagne & mis ſon Roy en état de pouſſer ſi avant ſes conqueſtes, qu'il pouvoit eſperer de ſe voir bien-toſt maiſtre des deux bords de la Mer, & de donner tant d'affaires aux Maures, qu'ils perdroient pour long-temps l'envie de repaſſer en Eſpagne. C'eſtoient les ſuites naturelles de la conqueſte d'Oran. Tant de ſervices rendus à la Couronne d'Eſpagne meritoient bien quelque reconnoiſſance. Ximenez avoit lieu de s'y attendre.

Cependant il eſtoit à peine arrivé à Alcala qu'il apprit que Pierre de Navarre, ou de ſon mouvement, ou, comme il y a beaucoup d'apparence, par ordre du Roy, avoit fait publier dans toutes les formes qu'Oran & ſes dépendances eſtoient réünies à la Caſtille.

Il dépêcha auſſi-toſt un exprés à ſa Majeſté pour lui remontrer de ſa part qu'il n'avoit jamais affecté la Souveraineté d'Oran, qu'il eſtoit prêt de la lui remettre, quand on lui auroit reſtitué les frais qu'il avoit faits pour cette conqueſte, dont

il lui envoyoit un état exact, que l'option dépendoit de sa Majesté, mais qu'il estoit juste qu'on lui tînt parole comme il l'avoit tenuë ; qu'il ne demandoit que ce qu'elle lui avoit expressément accordé, & que si on lui refusoit la satisfaction qui lui estoit dûë, il seroit contraint de la demander aux Etats de Castille.

C'estoit prendre Ferdinand par son foible. Il redoutoit sur toutes choses l'Assemblée des Etats. Il avoit esté assez heureux pour empêcher les Castillans de la demander depuis son rétablissement. Il sçavoit par experience combien Ximenez y avoit de crédit, le service important qu'il venoit de rendre à l'Etat en faisant la conqueste d'Oran, ses biens si genereusement prodiguez, sa vie mesme exposée tout récemment à tant de dangers, tout parloit pour lui, tout sollicitoit en sa faveur; d'ailleurs comme il ne demandoit rien qui ne fût juste & qui ne lui eût esté expressément accordé, il importoit au Roy en toutes manieres de lui rendre luimesme justice & de ne le pas forcer à recourir à ces mesmes Etats, qui estant les témoins des obligations qu'il lui avoit le seroient aussi de son ingratitude & de son manque de foy; que ce seroit commettre inutilement sa reputation qu'il lui importoit

importoit sur toutes choses de conserver, s'il vouloit continuer de regner dans la Castille aussi paisiblement qu'il avoit commencé de le faire.

Ce fut le veritable motif qui porta Ferdinand à rendre justice à Ximenez ; les frais qu'il avoit faits lui furent rendus, mais ce fut de si mauvaise grace, aprés tant de chicanes & de délais, qu'il estoit aisé de juger qu'il ne le faisoit qu'à regret, & que tout autre que Ximenez n'en eût jamais eu raison. Ferdinand le sollicita mesme plusieurs fois de ceder l'Archevesché de Tolede à Dom Alonse d'Arragon son fils naturel, & de passer à l'Archevesché de Saragosse. Ximenez lui repondit avec sa fermeté ordinaire, & Ferdinand fut enfin contraint d'abandonner cette entreprise.

Cette affaire fut suivie d'une autre, que le Cardinal soutint avec sa fermeté ordinaire. Un Cordelier nommé Loüis-Guillaume, quelques années avant la prise d'Oran, avoit esté fait Evesque *in Partibus*, sous le titre d'Evesque d'Aure, il vint en Espagne avec ce nouveau titre, ne sçachant pas lui-mesme en quelle partie du monde son Diocese estoit situé. Oran n'eut pas plutost esté conquis, que la ressemblance des noms lui fit imaginer que ce pou-

Ses Bulles le nommoient *Episcopus Aurensis.*

voit bien estre son titre. Ce qui n'estoit d'abord qu'un doute, devint pour lui de la derniere certitude. Il valloit mieux estre Evesque d'Oran que de l'estre d'une Ville qui ne se trouvoit point, & dont aucun Géographe n'avoit jamais fait mention. Sur cela changeant de nom, il se fait appeller Evesque d'Oran; il fait plus, sans avoir fait aucune civilité au Cardinal, il lui fait signifier qu'il eût à se désister du gouvernement spirituel d'Oran, que c'étoit son titre & qu'il estoit resolu d'en aller prendre possession.

Le Cardinal n'estoit pas homme à désister sur une simple signification de la seule chose qui lui restoit de sa conqueste; il avoit stipulé expressément avec sa Majesté Catholique, que cette Ville & son territoire dépendroient pour le spirituel de l'Archevesché de Tolede. Cette dépendance estoit comme un monument de sa conqueste, qui devoit en conserver le souvenir à la posterité, il ne pouvoit que lui estre fort fâcheux de s'en voir privé par une espece d'avanturier, qui ne sçavoit pas bien lui-mesme ce qu'il demandoit.

Cependant, comme il avoit une extréme aversion pour tout ce qui avoit l'ombre d'injustice, & qu'il estoit tres-éloigné de

retenit la moindre chose où qui que ce fût eût pû avoir un droit legitime, il fit examiner en sa presence avec la derniere exactitude les prétentions de l'Evesque d'Aure.

Il, supposa premierement comme une chose incontestable, que quand le Pape conferoit un Evesché *in partibus*, l'on prétendoit qu'il avoit esté tel autrefois, lors que les Chrestiens estoient en possession du Païs où il estoit situé. Il supposa encore, comme une chose qui n'estoit pas moins certaine, que Sa Sainteté n'avoit point érigée Oran en Evesché, qu'ainsi elle n'avoit pû le conferer sans prétendre que c'en estoit un dés le temps que les Chrestiens estoient les maistres de l'Affrique, & que la Religion Chrestienne y florissoit. Il n'y avoit rien à dire à ces deux suppositions, & l'interessé mesme ne pouvoit pas les contester. Il ne restoit donc plus qu'à examiner, si Oran avoit esté Evesché avant que les Arabes eussent conquis l'Affrique, n'y ayant point d'apparence qu'il l'eût esté depuis. L'on examina sur cela les Auteurs qui avoient traité des Provinces Ecclesiastiques d'Affrique. On lut les Conciles qui y avoient esté tenus, pour voir si quelque Evesque d'Oran n'y avoit point souf-

ecrit : aucun ne faisoit mention ni de l'Evesché ni de l'Evesque d'Oran.

Ximenez pouvoit s'en tenir à ces preuves, quoique negatives, elles ne laissoient pas de conclurre évidemment en sa faveur ; mais pour n'avoir rien à se reprocher , il fit faire une recherche exacte de l'origine d'Oran. On trouva qu'elle avoit esté fondée par les habitans de Tremecen qui estant attirez par la beauté & par la commodité du Port, y avoient envoyé une Colonie. Il resultoit de là évidemment que cette Ville n'avoit jamais esté Evesché, & que les prétentions de l'Evesque d'Aure estoient sans fondement.

Ximenez luy ayant communiqué toutes ces recherches , il en parut d'abord déconcerté ; mais ne pouvant se resoudre à renoncer à ses esperances quoique mal fondées , il répondit avec émotion que Sa Sainteté avoit prétendu lui conferer un Evesché , qu'il falloit bien que ce fût Oran , puis qu'il ne se trouvoit point ailleurs. *Vous le chercherez où il vous plaira*, lui répondit le Cardinal, *mais vous pouvez conter que tant que je vivrai, vous ne serez point Evêque d'Oran.*

Un début si peu satisfaisant ne pouvoit promettre que des suites encore plus

fâcheuſes. Tout autre que l'Eveſque d'Aure en euſt eſté rebuté, & euſt compris qu'eſtant ſans droit, avec tres-peu d'appui, & ayant à faire à un homme du rang & de l'autorité de Ximenez, il falloit tourner cette affaire en accommodement, & en tirer tout le parti qu'il pourroit, puis qu'il ne pouvoit pas avoir celui dont il s'eſtoit flaté. Mais il n'eſtoit pas homme à lâcher priſe ſi aiſément; il lui falloit un Dioceſe, & il vouloit que ce fût Oran.

Dans cette penſée il partit pour la Cour, & s'adreſſant directement au Roi, il en obtint des Lettres pour le Cardinal, par leſquelles il le prioit de lui donner toute la ſatisfaction qui ſe pourroit.

Ximenez comprit auſſi-toſt que pour peu que le Pape vint encore à ſe meſler de cette affaire, elle pourroit devenir de conſequence: C'eſt ce qui l'obligea de lui propoſer un accommodement; il fut qu'on eſtabliroit à Oran une Collegiale, dont on lui donneroit la premiere Dignité, avec le titre d'Abbé, & un revenu honneſte tel que l'avoient les Dignitez du Chapitre de Tolede, parmi leſquelles il luy promettoit de luy donner rang, ſans eſtre obligé de faire ailleurs ſa reſidence.

Le parti estoit d'autant plus avantageux, qu'il ne l'obligeoit de renoncer ni à son t tre d'Evesque d'Aure, ni à ce prétendu Diocese, s'il se trouvoit jamais estre quelque chose de réel. Cependant ce Prelat mal conseillé le refusa : Mais Ximenez sans s'arrester à ses prétentions imaginaires, envoya au Roi les recherches qu'il avoit fait faire à leur occasion. Il lui fit voir qu'Oran ne pouvoit estre l'Evesché que l'on avoit conferé à l'Evesque d'Aure ; Il lui fit sçavoir l'accommodement qu'il lui avoit proposé ; & que tout avantageux qu'il estoit, il avoit esté rejetté : Enfin il le prioit de trouver bon que les choses à l'égard d'Oran demeurassent dans l'estat dont ils estoient convenus.

Les lettres de Ximenez eurent tout l'effet qu'il pouvoit s'en promettre : Le Roi ne voulut plus entendre parler de cette affaire ; le prétendu Evesque d'Oran se vit abandonné de tout le monde : Il se repentit, mais trop tard, d'avoir refusé l'accommodement qui lui avoit esté proposé par le Cardinal ; car de son vivant, ni mesme aprés sa mort, il ne fut jamais Evesque d'Oran. On n'y establit pas non plus la Collegiale dont Ximenez avoit fait le projet. Tout se re-

duiſit à un Grand Vicaire, que l'Archeveſque de Tolede y tient pour l'execution des choſes qui dépendent de ſa Juriſdiction.

François Ruiz fut plus heureux que l'Eveſque d'Aure. Dans ce meſme-temps le Roi lui donna l'Eveſché d'Avila : ce fut plûtôt par la conſideration de ſon merite, & pour faire plaiſir à Ximenez, qu'à ſa priere. C'eſtoit une de ſes maximes de ne demander jamais pour ſes amis ni des dignitez ni des revenus Eccleſiaſtiques, de peur d'eſtre coupable de l'abus qu'ils en pourroient faire, & de s'engager lui-meſme dans le compte qu'ils auroient à en rendre à Dieu.

Juſques ici Ximenez qui n'eſtoit pas aimé des Grands de Caſtille, qui mettoit leur abaiſſement pour fondement de la grandeur des Rois d'Eſpagne, & qui y avoit travaillé toute ſa vie ſans relâche & ſans en perdre aucune occaſion, avoit évité de s'allier avec eux, quoyqu'il en eût eſté pluſieurs fois ſollicité. L'inutilité des pourſuites qui avoient eſté faites à cette occaſion, ne rebuta point le Duc de l'Infantade. Il ſçut ſi bien gagner le Cardinal qu'il le fit conſentir au mariage de Jeanne de Ciſneros ſa niéce, avec Gonzales de Mendoza ſon neveu. L'al-

liance estoit des plus avantageuses; mais le Cardinal s'estant apperçû qu'on vouloit lui vendre un peu trop cher l'honneur qu'on prétendoit lui faire, rompit lui-mesme ce mariage, & le fit avec tant d'adresse & sous des prétextes si spécieux, que le Duc n'eut aucun lieu de s'en formaliser.

Le Comte de Corunna, de la mesme Maison des Mendosses l'une des plus illustres de toute l'Espagne, s'estant contenté d'une beaucoup moindre dot, profita du parti qui venoit d'échaper au Duc de l'Infantade, & épousa la niéce du Cardinal. Ce ne fut pas sans peine qu'il se resolut à lui faire une dot, qui quoi qu'elle fût beaucoup au dessous de ce qu'il pouvoit lui donner, ne laissoit pas d'estre considerable. Il estoit si persuadé que les biens de l'Eglise, qui estoient les seuls qu'il possedoit, appartenoient à l'Eglise mesme, aux pauvres, & au public, aprés en avoir pris dequoi fournir à un entretien conforme à sa Dignité, & il en avoit constament fait jusques alors un usage si conforme à cette maxime, qu'il eust esté impossible de lui persuader d'y contrevenir, si l'on n'avoit trouvé l'expedient de le convaincre, que ce qu'il donnoit à sa niéce,

n'excedoit pas ce qui lui eſtoit revenu du butin d'Oran, & que c'eſtoit une nature de biens dont il pouvoit diſpoſer comme il lui plaiſoit.

Quoi qu'il en ſoit, Ximenez dédommagea bien-toſt le public du peu de bien, dont l'on euſt pû dire qu'il l'avoit privé pour avantager ſa famille. Car outre pluſieurs Egliſes qu'il fit bâtir, pluſieurs métairies, & autres maiſons de campagne qu'il acquit en faveur de l'Univerſité d'Alçala, une experience aſſez conſtante luy ayant appris que la nouvelle Caſtille eſtoit ſujette à de frequentes diſettes de bled, ce qui reduiſoit ſouvent les pauvres à de grandes extrémitez, il entreprit d'y remedier pour toujours. Pour cet effet il fit batir à Tolede de grands & magnifiques greniers, dont il fit preſent au public : Il y fit mettre à ſes dépens quarente mille meſures de froment, pour eſtre diſtribuez aux pauvres dans les grandes chertez, & laiſſa un fonds pour y entretenir à perpetuité la meſme quantité de grains. Il en fit faire autant à proportion des lieux à Alcala, à Tortelaguna, lieu de ſa naiſſance, & à Ciſneros d'où ſa famille prenoit ſon nom. Il eſt aiſé de s'imaginer le grand credit que de pareilles liberalitez lui ac-

queroient parmi le peuple. On verra dans la suite de cette Histoire l'usage qu'il en sçut faire.

Pendant que ces choses se passoient en Espagne, les differends entre le Pape * & le Roi Tres Chrestien *, dont l'on a déja parlé, avoient esté portez à de si grandes extrêmitez, qu'il n'estoit plus possible d'y remedier. Sa Sainteté ne gardant plus de mesures, avoit excommunié le Fils aîné de l'Eglise, quoique du consentement de tout le monde, il fût le meilleur Prince de son siecle. Elle ne prétendoit rien moins que de chasser les François d'Italie, & de leur en fermer si bien l'entrée, qu'ils perdissent l'esperance d'y revenir. Sa Majesté Tres-Chrestienne de son costé, aprés avoir assemblé les Prelats de son Royaume, & les avoir consultez sur ce qu'il avoit à faire dans une pareille conjoncture, avoit conjointement avec l'Empereur convoqué un Concile à Pise; Il ne prétendoit rien moins à son tour que de faire déposer Jules. Son entrée dans le Pontificat, & la maniere dont il y avoit vescu en fournissant à ce qu'il prétendoit des raisons plus que legitimes. L'Empereur & le Roi de France devoient chacun de son costé entrer en Italie avec de nombreu-

* Jules II.

* Loüis XII.

ſes Armées, pour obliger le Pape de gré ou de force à comparoiſtre au Concile, & à en ſubir le jugement.

Dans cette extrémité, la plus grande où Jules ſe fût trouvé de ſa vie, il eut recours à Ferdinand, qui avoit levé depuis peu une puiſſante Armée dans le deſſein de la faire paſſer en Affrique, & d'y continuër ſes conqueſtes. Ce Prince eſtoit trop habile pour ne pas profiter d'une conjoncture la plus favorable à ſes deſſeins qui ſe fût preſentée de long-temps. Il écrivit en meſme temps à Raimond de Cardone Vice-Roy & General des Armées de Naples de marcher au ſecours de Sa Sainteté, mais de s'arreſter ſur les frontieres de l'Etat Eccleſiaſtique, & de ne point paſſer plus avant qu'il n'eût reçu ſes ordres.

L'an 1511.

Ximenez joignit ſes lettres particulieres à celles que Sa Majeſté Catholique écrivoit au Pape. Il exhortoit Sa Sainteté à ne point s'étonner du nombre de ſes ennemis ; Il lui offroit tout ce qui dépendoit de lui ; & ne conſultant que ſa reconnoiſſance & ſon grand cœur, il l'aſſuroit poſitivement qu'au premier ordre qu'il recevroit de ſa part, il lui feroit tenir tout l'argent qu'il pourroit ramaſſer. La bataille de Ravenne gagnée

par les François, & la mort de Jules qui arriva quelque temps aprés, empescherent que ses offres ne fussent acceptées. Ce fut encore un coup de sa bonne fortune; naturellement le Pape devoit s'en prévaloir; & Ximenez, aprés s'estre engagé, n'estoit pas homme à reculer. La suite fit voir qu'il s'estoit trop avancé; & il eut tant de besoin lui-mesme de ce qu'il avoit si genereusement offert, qu'il n'eût pû soutenir la Regence de la Castille avec autant de gloire qu'il le fit, si l'argent lui avoit manqué dans une des circonstances de sa vie où il en avoit le plus de besoin.

La possession paisible du Royaume de Naples n'estoit pas le seul avantage que Sa Majesté Catholique prétendoit tirer des démeslez du Pape avec le Roi Tres-Chrestien. Comme le Royaume de Navarre estoit bien plus à sa bienséance que les Etats d'Italie, il y avoit long-temps qu'il souhaitoit d'en faire la conqueste, n'ayant pû réüssir à l'acquerir par la voye de l'alliance. Il ne lui manquoit qu'un pretexte pour l'usurper; l'excommunication du Roi de France & de ses adherans, vint tout à propos pour le lui fournir. Il est certain que Jean d'Albret Roi de Navarre estoit dans l'Alliance de la Fran-

ce ; mais il n'est pas moins vrai qu'il ne s'estoit point encore meslé des differends du Pape avec Sa Majesté Tres-Chrestienne, qu'il ne lui avoit donné aucun secours, & qu'il n'avoit fait aucune diversion en sa faveur. D'ailleurs comme tous les Souverains sont également interessez à ne point autoriser le droit que les Papes s'attribuënt de pouvoir disposer du temporel des Princes, il y avoit si peu d'apparence qu'on dût se prevaloir de l'excommunication des adherans du Roi de France pour usurper la Couronne de Navarre, que quoique Jean d'Albret vît que son voisin armoit puissamment, il ne se défia jamais qu'il en voulust à ses Etats. Ainsi Ferdinand eut le temps de lever une puissante Armée, dont il donna le commandement au Duc d'Alve, & elle estoit déja sur la frontiere de la Navarre, que Jean d'Albret n'avoit pas eu la précaution de lever un seul homme pour s'y opposer.

Ferdinand ne manqua pas de profiter d'une negligence qui dans la politique la moins rafinée ne pouvoit avoir d'excuse: Il envoya un Heraut au Roi de Navarre, pour lui demander passage par son Royaume, afin d'aller joindre le Roy d'Angleterre, qui devoit faire une des-

cente en Guyenne. La demande n'estoit déja que trop suspecte, mais elle le fut bien davantage, quand le Heraut ajouta, que le Roi Catholique pour estre assuré au retour d'avoir le passage de son Armée libre, demandoit qu'on lui confiât les trois meilleures places du Royaume. Une demande aussi extraordinaire ne pouvoit avoir qu'un refus, & Ferdinand, qui s'y attendoit, fit entrer aussi-tost son Armée dans la Navarre.

Jean d'Albret averti de sa marche rassemble à la haste quelques troupes peu agueries, & encore plus mal disciplinées. En mesme-temps la Palisse informé du danger où il se trouvoit accourt à son secours avec tout ce qu'il avoit pû ramasser des troupes de France, mais tous leurs efforts ne purent retarder les progrez du Duc d'Alve que de quelques jours Il n'y a point d'exemple d'une conqueste faite avec autant de rapidité. Le Duc d'Alve n'entra dans la Navarre que le 22. de Juillet, & il n'eut pas besoin de ce qui restoit de la campagne pour en achever la conqueste. Aucune Place ne se défendit; & le Roi pris au dépourvû abandonna son Royaume, & fut des premiers à se retirer en France.

L'an 1512.

La Navarre conquiſe avec tant de promptitude & de bonheur, avoit beſoin d'un pretexte pour eſtre retenuë. Ferdinand n'alla pas le chercher bien loin ; il fit courir le bruit que le Pape par Bulle expreſſe (dont pourtant l'on n'a jamais pû voir ni l'original ni aucune copie autentique) la lui avoit donnée aprés en avoir privé Jean d'Albret ; & c'eſt en vertu d'une prétention ſi bien fondée, que le Roi d'Eſpagne la retient encore aujourd'hui au Roi de France, à qui elle appartient par le droit d'une ſucceſſion qui ne peut eſtre conteſtée.

Le Roi Catholique ne joüit pas longtemps de cette uſurpation, la plus injuſte dont l'Hiſtoire faſſe mention. Il ne mena plus depuis qu'une vie languiſſante & inquiete, changeant inceſſamment de lieu, & ne trouvant point de demeure qui lui plût. La cauſe de cette langueur eſtoit un chagrin mortel de n'avoir point d'enfans de ſon ſecond lit. Il avoit eu quelques années auparavant un fils de la Reine Germaine, qui mourut preſque auſſi-toſt qu'il fut né, & comme il ſe voyoit dans un âge avancé & uſé par les débauches de ſa jeuneſſe, il n'avoit preſque plus d'eſperance de laiſſer des ſucceſſeurs à ſes Etats Heredi-

taires & à ceux qu'il avoit conquis. Les Medecins consultez là-dessus lui promirent un remede qui luy procureroit la posterité qu'il souhaittoit avec tant de passion. Ils apprirent à la Reine à le preparer, elle le presenta elle-mesme au Roy, mais soit que la doze fut trop forte pour un corps usé comme celui de ce Prince, ou qu'on n'eut pas observé tout ce que les Medecins avoient prescrit, le Roy s'en trouva fort mal. Depuis il ne fit plus que languir & tomba dans une mélancolie qui le rendit insupportable aux autres & à luy mesme.

Gomez Livre 5.

L'an 513.

Environ ce mesme-temps Jules II. mourut, & Leon X. de la Maison de Medicis fut élû en sa place par la faction des jeunes Cardinaux qui l'emporterent sur les vieux. Il termina le Concile de Latran que son predecesseur avoit assemblé pour s'opposer au Concile de Pize. Ximenez n'en eut pas plûtost receu les decrets qu'il se rendit dans son Diocese pour les y faire observer.

L'an 514.

Cependant comme la santé du Roy Catholique diminuoit tous les jours, on en donna avis à l'Archiduc Charles. On lui mandoit positivement que le jeune Ferdinand son frere estoit fort avant dans les bonnes graces de son ayeul,

qu'il devoit tout craindre de cette pré-dilection, & prendre ſes meſures pour s'aſſurer des Royaumes qui devoient luy appartenir, & dont on pouvoit le fruſter. Conformement à cet avis le Conſeil de Flandres jugea à propos d'envoyer en Eſpagne Adrien d'Utrecht Doyen de Louvain Precepteur de l'Archiduc. Mais comme il falloit menager les défiances du ſoupçonneux Ferdinand, on prit pour pretexte de cet envoi la propoſition du mariage de l'Archiduc Renée de France fille du Roy Loüis XII. Son inſtruction ſecrette portoit qu'il obſervât ce qui ſe paſſoit à la Cour d'Eſpagne, qu'il eut ſoin d'en donner des avis certains ſur tout de la ſanté du Roy Catholique. Qu'en cas que ſa mort arrivaſt il prit poſſeſſion du Royaume, & le gouvernaſt s'il eſtoit neceſſaire juſqu'à nouvel ordre. On lui donna à cette occaſion des pouvoirs fort amples, & le ſecret lui fut recommandé ſur toutes choſes.

En execution de ces ordres le Doyen arriva à la Cour du Roy Catholique vers le mois de Decembre, il fut d'abord receu fort honorablement, mais Ferdinand dont la maladie augmentoit les défiances ne fut pas long-temps ſans ſe dou-

ter du veritable ſujet de ſon Ambaſſade, il le regarda comme un eſpion, de ſorte qu'aprés lui avoir ordonné de ſe retirer à Guadalupe dans le Convent des Religieux de S. Jerôme, il lui donna des Officiers en apparence pour le ſervir, mais en effet pour le garder & pour empeſcher qu'il n'eut commerce avec des perſonnes ſuſpectes. Quelque temps aprés il voulut engager le Doyen à ſolliciter de ſa part la diſgrace de Chievres Gouverneur de l'Archiduc; ce Miniſtre pour s'inſinuer dans ſon eſprit lui promit tout ce qu'il voulut, mais l'affaire n'eut pas le ſuccez qu'il en attendoit.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à la Cour, Ximenez eſtoit à Alcala où il s'occupoit du Gouvernement de ſon Dioceſe & du ſoin de policer ſon Univerſité, il y receut des Lettres du Roy Catholique, par leſquelles il lui mandoit l'arrivée du Doyen de Louvain & la maniere dont il en avoit uſé avec lui. Il le prioit en meſme-temps de ſe rendre auprés de lui pour le ſoulager dans les affaires dont il ſe trouvoit de jour en jour plus accablé. Ximenez qui vouloit éviter ſur toutes choſes de ſe trouver à la mort du Roi, de peur que s'il eſtoit nommé Regent du Royaume (comme il prévoyoit qu'il ſe-

roit difficile de s'en dispenser) on ne crut qu'il l'avoit sollité, s'excusa de se rendre auprés de ce Prince sur des pretextes pris de son service mesme & du bien de l'Etat. Quant à la maniere dont il en avoit usé avec le Doyen de Louvain, il lui manda avec sa fermeté ordinaire qu'il ne pouvoit approuver qu'on l'eût pour ainsi dire relegué à Guadalupe, & qu'on lui eût donné des Gardes, parce qu'on devoit supposer qu'un homme de bien comme estoit ce Ministre, n'estoit pas capable de troubler l'Etat; en mesme-temps il écrivoit au Doyen des Lettres tres-civiles, par lesquelles il lui témoignoit sa joye de son arrivée en Espagne, le regret qu'il avoit de ne s'être pas trouvé à la Cour pour le recevoir, & l'extrême envie qu'il avoit de le voir pour joüir de la conversation d'une personne de sa reputation & de son merite. Ximenez avoit ses vûës en prevenant ainsi en sa faveur le seul homme de confiance, que l'Archiduc eût en Espagne, & il lui estoit en effet de la derniere importance que ce Prince ne fût pas prévenu contre lui.

La maladie du Roy Catholique, ses inquietudes & ses chagrins augmentoient tous les jours, & il n'y avoit personne

qui ne fut persuadé que sa mort n'estoit pas éloignée. Dans cette extrêmité bien loin de penser à mettre ordre à ses affaires & à sa conscience, il envoya consulter la durée de sa vie, une devote d'Espagne qu'on nommoit la Beate d'Avila. Cette fille comme beaucoup d'autres qui l'ont precedée & qui l'ont suivie avoit imposé aux personnes les plus éclairées, & elle avoit acquis une reputation qu'on ne pouvoit combattre sans se rendre suspect d'impieté. Comme la consultation du Roi lui faisoit beaucoup d'honneur, soit qu'elle eut dessein de recompenser la bonne opinion qu'il avoit de sa sainteté, ou qu'elle prétendit en tirer quelque avantage, elle assura comme de la part de Dieu que le Roy vivroit encore long-temps, & le flatta mesme de quelques conquestes imaginaires. Dieu qui en avoit ordonné autrement confondit les prétenduës revelations de la Beate. En effet comme le Roy qui changeoit continuellement de lieu à Madrigalejo, le plus méchant hameau de toute l'Espagne, assez proche de la Ville de Truxillo, il se trouva si mal, que quoi qu'il se fût toujours promis une longue vie, on n'eut pas de peine à lui faire comprendre qu'il n'étoit pas loin de sa fin.

Pierre Martir Liv. 15. Ep. 485.

L'an 1516.

Dans cette extrémité il fit deux choſes conſiderables : il caſſa le Teſtament qu'il avoit fait à Burgos en faveur de Ferdinand ſon petit fils, par lequel il lui laiſſoit la Caſtille, l'Arragon, & toutes les Couronnes qui y eſtoient annexées. Et il en fit bruſler l'original en ſa preſence. Le projet de la Monarchie univerſelle, dont il eſtoit l'auteur, & auquel il mettoit un obſtacle invincible par cette diſpoſition, l'emporta ſur toute la tendreſſe qu'il avoit pour l'Infant, & l'obligea de declarer l'Archiduc Charles ſon heritier univerſel ; on en dreſſa l'acte en ſa preſence, on le reveſtit de toutes les formalitez, & l'on prit toutes les précautions capables de ruïner ſans reſſource les eſperances du jeune Ferdinand, on le reduiſit à un appanage de cinquante mille écus ſur des Domaines éloignez, c'eſt-à-dire, qu'on le mit dans la dépendance abſoluë de l'Archiduc.

Le Roy Catholique avoit deſſein de laiſſer au moins à Ferdinand les trois grandes Maîtriſes qui avoient eſté réünies en ſa perſonne à la Couronne de Caſtille, mais Zapata, Carvajal, & Vargas, les plus habiles du Conſeil d'Etat qui ne le quittoient point, lui repreſenterent avec tant de force, que les meſmes

raisons qui l'avoient porté à les réünir à la Couronne, l'obligeoient encore à les laisser à l'Archiduc, qu'il prit enfin la resolution de ne laisser à l'Infant pour tout avantage que les bonnes graces de de son aîné.

La difficulté ne fut pas moins grande sur le choix d'un Regent, à qui il pût laisser l'administration de la Castille pendant le bas âge de ses petits fils; mais les mesmes Conseillers sçurent si bien faire valoir la probité, les autres grandes qualitez de Ximenez, & les inconveniens qu'il y auroit à laisser la Regence à tout autre qu'à lui, qu'il prit la resolution de la lui confier, & il en fit un article exprés de son Testament.

Il est vrai qu'il y témoigna d'abord de la repugnance, se fondant uniquement sur cette severité infléxible dont Ximenez avoit toujours fait profession; mais ayant fait reflexion qu'il estoit l'homme de toute l'Espagne qui possedoit dans une plus grande étenduë toutes les qualitez requises pour le Gouvernement, il s'y resolut de lui-mesme: la suite fit voir qu'il ne pouvoit pas mieux choisir.

Ce fut la derniere des dispositions civiles du Roi Catholique. Il mourut quelques heures aprés revestu de l'habit

de S. Dominique âgé de ſoixante & deux ans, dans la quarante uniéme année de ſon regne. Il eut la ſatisfaction quelques jours avant que de mourir d'apprendre la mort du grand Conſalve dont la vie lui eſtoit devenuë inſupportable. Ce grand homme aprés avoir ſupporté conſtamment l'exil & la diſgrace de ſon maître n'eut pas pluſtoſt appris qu'il approchoit de ſa fin, qu'il prit des meſures pour rentrer dans le droit qu'il prétendoit avoir ſur la grande maiſtriſe de S. Jacques. Ferdinand la luy avoit reſignée dans le temps de ſes differens avec le Roy Philippe, & le Pape la lui avoit accordée par un Indult qu'il lui en avoit fait expedier. Dans cette veuë il ſortit de Loxa qui avoit eſté juſques alors le lieu de ſon exil, mais il traîna inutilement ſes eſperances & ſes inquietudes juſqu'à Grenade. Il y mourut d'une fievre double quarte regretté de tout le monde dans le temps que le Roy le faiſoit ſuivre, & avoit donné ordre de l'arreſter. Ferdinand mourut avec la reputation d'avoir eſté le plus grand Politique de ſon ſiecle, & d'avoir eu toutes les qualitez qui peuvent former un grand Prince, à la bonne foi prés qu'il ne connut jamais, que lors qu'elle s'accommodoit avec ſes intereſts;

hors de là il estoit toujours prest à commettre les plus horribles perfidies. Peut-on dire aprés cela, comme font les Historiens d'Espagne, que ce Prince estoit sans défaut ; puisque celui-là seul estoit capable de ternir toutes les grandes qualitez qu'il pouvoit avoir d'ailleurs, & qu'il avoit effectivement dans un degré tres-éminent.

Fin du cinquiéme Livre.

SOMMAIRE



SOMMAIRE
DU
SIXIE'ME LIVRE.

XImenez prend possession de la Régence de Castille. Le Doyen de Louvain, Précepteur de Charlequint s'y oppose & la prétend pour lui-mesme. Le Cardinal l'emporte, & le Doyen se contente de la seconde place dans le Conseil. Mesures que prend Ximenez pour gouverner avec une autorité absoluë. Elles lui rëussissent. Il reçoit de Bruxelles la confirmation de la Régence. Il entreprend de ranger les Grangs. Il commence par le Duc d'Escalonne. Quel en fut le sujet. Le Roy lui écrit pour se faire déclarer Roy de Castille conjointement avec sa mere. Les Grands s'y opposent. Ximenez emporte cette affaire de hauteur. Histoire de Dom Pédro Giron. Il leve des Troupes & assiege San-Lucar. Le Cardinal le contraint de lever le

siege. Ligue des Grands contre Ximenez rompuë par le Duc de l'Infantade. Ils députent à Bruxelles pour demander sa déposition. Ximenez y députe de son costé, mais il apprehende si peu d'estre déposé qu'il y fait solliciter qu'on lui accorde un pouvoir presque sans bornes, & réduit le Roy de Castille à le lui accorder. Plaintes des Indiens. Ximenez envoye sur les lieux pour leur rendre justice. Chievres prend de fausses mesures pour les soulager. Jean d'Albret entreprend de recouvrer la Navarre avec une puissante armée. Ximenez le prévient. Jean d'Albret est défait au passage de Roncevaux & en meurt de regret. Ordres severes donnez par Ximenez touchant la Navarre. Les plaintes qu'on en fait. Il y répond. Les habitans de Malaga se soulevent. Ximenez les force de se rendre à discretion. Le Roy de Castille prend ombrage de l'autorité de Ximenez. Il lui envoye pour ajoints deux grands Seigneurs de Flandres pour le moderer, mais Ximenez n'en gouverne pas moins indépendamment. Il se broüille avec la Reine Doüairiere. Il la traite avec la mesme hauteur qu'il avoit traité les Grands & réüssit. Il a pitié du malheureux état où la Reine Jeanne la Folle s'estoit réduite elle-mesme. Il la va voir, & ménage si bien son esprit qu'il la fait changer de conduite & l'oblige de vivre avec plus d'éclat. Cette action lui at-

tire de grands applaudissemens. Il reforme les Finances & la Justice. Il change presque tous les Gouverneurs des Places & des Provinces. Ximenez envoye une Armée en Affrique, elle est deffaite. Ses collegues en prennent occasion de s'élever au dessus de lui, mais ils sont traitez eux-mesmes avec la derniere hauteur. Il châtie les Génois. Le Roy de Castille gagné par les présens des Juifs & des Maures entreprend de reformer le Tribunal de l'Inquisition. Ximenez s'y oppose & maintient les choses dans le premier état. Il s'oppose à la levée des Decimes & écrit si fortement à Leon X. sur ce sujet, qu'il l'oblige de desavoüer son Nonce. Il se broüille avec le Duc de l'Infantade. Plaisante circonstance de ce démêlé. Il est suivi d'un accommodement. Nouvelles broüilleries avec quatre des plus grands Seigneurs de la Castille. Leurs quatre fils sont condamnez à mort. Ximenez leur fait grace. Il en fait autant au Comte de Montaigu. Grand démêlé avec le Duc d'Alve. Ximenez fait partir la flote pour aller prendre le Roy en Flandre. Il s'avance au devant de lui. Il est empoisonné & ne fait plus que languir. Il entreprend dans cet estat de changer tous les Officiers de l'Infant, & en vient à bout. Le Roy Catholique arrive en Espagne : Ximenez se broüille à contre-tems avec les Seigneurs de Flandre. Ils solicitent

ſa diſgrace, & l'obtiennent. Il eſt diſgracié & meurt enfin à l'âge de quatre-vingts ans, aprés avoir en vingt-deux mois que dura ſa Regence, ſoumis les Grands d'Eſpagne à une entiere obëiſſance: Conſervé la Navarre: Puni hautement les Genois & les Malaguins: Trouvé le ſecret d'entretenir dans la Caſtille une puiſſante Armée, ſans qu'il en coutât rien au Roi ni à l'Etat; Nétoyé les coſtes d'Eſpagne: Aſſiegé Alger: Conſervé Oran aprés l'avoir conquis: Bâti des Arcenaux de terre & de mer; Et acquitte les dettes de la Couronne ſans le ſecours des imts, Eloge de Ximenez.





HISTOIRE DU MINISTERE DU CARDINAL XIMENEZ, ARCHEVESQUE DE TOLEDE ET REGENT D'ESPAGNE.

LIVRE SIXIE'ME.



LA mort de Ferdinand, la minorité & l'éloignement de l'Archiduc ſon ſucceſſeur qui eſtoit alors dans les Païs-Bas; la preſence de Ferdinand ſon frere qui ſe trouvoit ſur les lieux, & qui ne manquoit ni de prétentions ni de partiſans; l'humeur inquiette des Grands toujours preſts à ſe revolter; la Regence laiſſée à l'homme de toute l'Eſpagne, pour qui ils avoient le plus d'averſion; cette meſ-

me Regence conteſtée par le Doyen de Louvain ; tout cela ſembloit menacer la Caſtille d'étranges revolutions, & cette vaſte Monarchie eſtoit à peine formée que ſa ruïne paroiſſoit inévitable.

La prudence de Ximenez, ſon courage, ſa fermeté, ſes ſoins infatigables arreſterent les choſes ſur le penchant ; & ſi cette Monarchie ſubſiſte encore, la Maiſon d'Autriche & aujourd'huy celle de France en a toute l'obligation à la conduite de ce grand Miniſtre. On pas à preſent à beaucoup prés, ſur un auſſi peut meſme ajouter qu'elle n'eſt bon pied qu'il l'avoit laiſſée en quittant la Regence : Les penſions qui eſtoient extrêmement à charge au Treſor Royal retranchées ; les dettes de la Couronne acquitées ; le Domaine recouvré, dont une partie alienée & poſſedée ſans titre legitime par la plûpart des Grands, reduiſoit ſouvent la Majeſté Royale à n'avoir pas dequoi ſe ſoûtenir ; les Grands ſoumis & reduits à obéïr comme les moindres du peuple ; des guerres civiles & eſtrangeres terminées avec gloire, & toujours à l'augmentation de l'autorité ſouveraine, ſont des circonſtances avantageuſes, dans leſquelles la Monarchie d'Eſpagne ne ſe trouve plus aujourd'hui.

Que si l'on fait reflexion que Ximenez n'eut pas deux ans pour executer tant de grandes choses ; qu'il estoit sans appui, sans alliance, d'une naissance mediocre, haï des Grands, le plus souvent traversé par ses Collegues, & par le Conseil mesme de l'Archiduc, & sans autre ressource que celle de son propre genie ; Qu'avec ce seul appui, il agit toujours avec dignité, avec fermeté, avec hauteur, soutenant l'Autorité Royale avec autant de majesté que l'eût pû faire un Roi autorisé par un long & heureux regne, & par une longue suite d'ayeux, l'on sera comme forcé d'avoüer, que l'Espagne, qui se vante de l'avoir emporté par la politique sur toutes les Nations connuës, n'a jamais eu de Ministre qui en ait approché : c'est ce que l'on va voir dans la suite de cette Histoire.

Le premier soin du Conseil d'Espagne aprés la mort du Ròy Catholique, fut d'envoyer en diligence un Courrier à Ximenez, pour lui apprendre le choix que ce Prince avoit fait de lui pour la Regence de la Castille pendant l'absence de l'Archiduc, & pour l'inviter d'en venir prendre possession. Ximenez fut d'autant plus surpris de se voir appeller au Gouvernement de la Castille, que bien

loin de l'avoir ſollicité, il avoit affecté de s'abſenter de la Cour dans le temps meſme où il lui eſtoit aiſé de juger que Ferdinand ne pouvoit pas vivre longtemps. Il partit auſſi-tôt pour Guadalupe où le Conſeil s'eſtoit rendu. La premiere choſe qu'il y apprit, fut que ceux qui avoient ſoin de l'éducation de l'Infant, n'avoient pas plûtoſt appris la mort du Roi Catholique, que ſe croyant les maiſtres du Gouvernement, ils avoient dicté à ce jeune Prince une lettre pour le Conſeil d'Etat, dans laquelle lui parlant en maiſtre, il lui ordonnoit de ſe rendre auprés de lui. Il apprit encore que le Conſeil, par la bouche de celui qui y preſidoit, avoit répondu qu'il ne manqueroit pas de ſe trouver auprés de l'Infant, pour lui rendre les reſpects qui eſtoient dûs au frere unique de ſon Souverain : que c'eſtoit la plus grande qualité qu'ils reconnoiſſoient en lui, puis qu'ils n'avoient point d'autre Roi que Ceſar. L'Archiduc ayant eſté depuis élû Empereur, l'on ſe ſouvint de cette réponſe, & on la regarda comme une eſpece de Prophetie.

Ximenez approuva la réponſe du Conſeil; mais il conclut de la démarche qu'on avoit fait faire à l'Infant, qu'il ne devoit

point le perdre de vûë, & qu'il falloit empêcher en toutes manieres qu'on ne se prévalût de sa grande jeunesse pour exciter des troubles. Il avoit pour maxime qu'on ne pouvoit jamais prendre trop de précautions, & qu'il valoit beaucoup mieux en prendre d'inutiles, que de manquer à une seule necessaire.

En consequence de cette maxime, il ne se contenta pas de mettre tant d'espions auprés de ce jeune Prince, qu'il estoit moralement impossible qu'il fist la moindre démarche sans qu'il en fût aussitost averti; mais il le fit venir auprés de lui, & sous pretexte de veiller lui mesme à son éducation, il ne le perdit plus de vûë. Ces précautions qui mettoient les Officiers de l'Infant dans une impuissance absoluë de rien entreprendre penserent les desesperer; & l'Infant lui-mesme, à qui on les faisoit regarder comme une espece de captivité, en conçut tant de chagrin, qu'il en fut long-temps malade.

Ximenez fut ensuite rendre ses devoirs à la Reine veuve; & parce que ses pensions n'estoient pas échuës, & qu'on n'avoit pas eu soin de pourvoir à sa dépense, il luy fournit du sien dequoy subsister honorablement pour elle & pour

Gomez Livre 6.

toute sa Cour. Cette generosité mit la Reine dans sa dépendance, & parconsequent dans ses interests.

Le lendemain de l'arrivée du Cardinal, le Doyen de Louvain s'estant rendu à Guadalupe accompagné de la plupart des Grands de Castille, l'on fit en leur presence l'ouverture du testament du Roi Catholique. Comme il y avoit un article exprés qui donnoit la Regence à Ximenez, il voulut sans délai s'en mettre en possession. Le Doyen de Louvain s'y opposa ; il prétendit que la Regence lui appartenoit à lui-mesme : Il se fondoit sur des provisions en bonne forme qu'il avoit en main ; elles lui avoient esté données par l'Archiduc mesme, par un pressentiment qu'il avoit eu de la mort prochaine de son Ayeul : Il ajoutoit, que s'agissant d'une succession échuë à l'Archiduc, il n'y avoit que lui qui eût droit d'y commettre un Administrateur, jusqu'à ce qu'il fût en estat de la venir recüeillir lui-mesme.

Ximenez prétendoit au contraire qu'en vertu du testament de la feuë Reine Isabelle, qui estoit proprietaire de la Castille, le Roi Catholique en ayant l'administration jusqu'à ce que l'Archiduc eût atteint l'âge de vingt ans, il n'avoit

qu'usé de son droit en disposant de la Regence : Que comme l'Archiduc n'avoit rien à y prétendre si son Ayeul avoit vescu plus long-temps, la commission qu'il avoit donnée au Doyen, ne pouvoit l'emporter sur un article exprés de son testament, parce qu'il ne disposoit que de ce qui lui appartenoit.

Le Doyen se preparoit à repliquer, mais Ximenez l'en empescha, en protestant qu'il ne souffriroit jamais que l'on donnât la moindre atteinte, ni au testament de la Reine Isabelle sa bienfaictrice ni aux Loix de l'Etat, qui excluoient formellement les estrangers, comme l'étoit le Doyen du gouvernement de la Castille.

Le Doyen estoit homme paisible, habile pour le temps. Son Commentaire sur le Maistre des Sentences, qui est des plus clairs & des plus metodiques, lui avoit acquis de la reputation; Il avoit encore assez bien réüssi dans l'instruction de l'Archiduc dont il étoit le Precepteur, mais il estoit d'ailleurs en toutes manieres inferieur à Ximenez. La fermeté du Cardinal, la resolution où il paroissoit estre de ne point ceder estonna le Doyen : Il apprehenda qu'on ne le rendît responsable des suites que pourroit avoir son

opposition s'il y persistoit plus long-temps ; il craignit mesme qu'elle ne nuisist aux interests de l'Archiduc, & qu'on ne se prévalût de la division du Conseil pour troubler le repos de l'Etat.

Ces raisons le porterent à proposer lui-mesme un expedient, qui fut qu'on se remit de leur differend au jugement de l'Archiduc, que cependant Ximenez & lui auroient conjointement le Gouvernement de la Castille ; qu'ils signeroient tous deux les expeditions, & qu'il ne se feroit rien que de leur mutuel consentement.

Ximenez accepta le parti : Il supposa que le Conseil de l'Archiduc estoit trop éclairé pour donner atteinte au dernier testament de Ferdinand en lui refusant la confirmation de la Regence ; Il supposa encore que le Doyen ayant consenti de ne l'avoir qu'en second, sa dignité & le rang qu'il avoit dans la Castille ne permettant pas à un simple Prestre comme estoit le Doyen, de prétendre le pas sur un Archevesque Cardinal, il ne lui en feroit part qu'autant qu'il lui plairoit, & qu'il seroit bien-tost en estat d'agir avec autant d'indépendance que s'il n'avoit point de Collegue.

En suivant ce raisonnement le Cardi-

nal commença à jetter les fondemens de cette autorité absoluë avec laquelle il gouverna toujours depuis. Voici quelques-unes des mesures qu'il prit. Il transfera le Conseil de Guadalupe à Madrid, parce que cette Ville est à portée de tout, & qu'elle appartenoit en proprieté aux Archevesques de Tolede. Il resolut de ne faire jamais sa residence que dans les lieux dont il seroit le maistre. Il répandit des gens qui estoient entierement à sa devotion dans les Provinces, dans les Villes & dans les Bourgs, afin qu'il ne s'y passast rien d'important dont il ne fût exactement averti; Il remplit les maisons des Grands de ses Pensionnaires, afin d'estre en estat de prévenir tous leurs desseins; il employa pour cela des sommes immenses qu'il prenoit sur ses propres revenus.

Mais parce que ses précautions auroient esté inutiles, s'il n'eût eu des moyens tous prests pour reprimer ceux qui auroient voulu troubler la tranquillité publique, il prit le soin de connoître tous les braves gens qui s'estoient distinguez dans le service, & qui estoient encore en estat de le faire, & il se les attacha par des bienfaits, ou par des pensions qu'il payoit de ses propres revenus.

Il ne manquoit plus que des troupes toujours preſtes à marcher par tout où il ſeroit neceſſaire, il y trouva plus de difficulté ; l'uſage n'eſtoit point receu dans la Caſtille d'entretenir des troupes reglées en temps de paix ; tous les Grands en euſſent pris de l'ombrage, & s'y fuſſent oppoſez, & d'ailleurs il eût falu des ſommes immenſes pour les faire ſubſiſter : l'Epargne n'eſtoit pas en eſtat d'y fournir ; il euſt falu faire des impoſitions extraordinaires ; elles auroient aliené le peuple, & il importoit ſur toutes choſes à Ximenez de le retenir dans ſon parti.

Il prit pour cela un expedient qui augmenta l'attachement que le peuple avoit pour lui, & qui lui donna de bonnes troupes, toujours preſtes à marcher, ſans qu'il lui en coutât rien. De tout temps la Nobleſſe qui eſtoit en poſſeſſion de traiter le peuple avec une hauteur extraordinaire, s'eſtoit reſervé le droit de porter les armes, & ne l'avoit jamais voulu permettre à ceux qui n'eſtoient pas de ſon corps. Il y avoit cependant beaucoup de bons Bourgeois qui vivoient noblement, & qui ſe fuſſent fait un fort grand honneur de les porter. Ce fut ſur cette ſorte de gens que Ximenez jetta les yeux ; il leur permit de porter les ar-

mes, de faire des compagnies, des revûës, & l'exercice les jours de Feste; il leur donna des Drapeaux, & des Officiers pour les dresser, & des privileges, & des prix pour les affectionner aux armes.

Comme les Espagnols sont naturellement vains & faineans, il y eut presse à s'enrôler sous ces nouvelles Enseignes, & les Compagnies furent bien-tost remplies d'une jeunesse fort leste, toute preste à marcher au premier ordre. Ce qu'il y eut de singulier dans ce projet est qu'il s'executa sans tirer un seul païsan de la campagne, un seul artisan de sa boutique, & sans détourner un seul Marchand de son commerce. Trente mille hommes furent levez de la sorte en tres-peu de temps sans qu'il en coutât rien au Roi, ni à l'Etat; & l'on eut si grand soin de les dresser, que de long-temps l'Espagne n'a eu de si bonnes troupes, ni mieux entretenuës.

Les Grands & tout le reste de la Noblesse ne manquerent pas de s'alarmer de cette nouveauté; l'on s'en plaignit; l'on s'assembla; l'on presenta des Requestes; l'on menaça; le Cardinal n'en alla pas moins à ses fins: il negligea les plaintes; il dissipa les assemblées; il éluda

les Requestes, & dissimula les menaces.

Mais quand il eut reçû de Bruxelles la confirmation de sa Regence, & les ordres de l'Archiduc qu'il avoit demandez pour autoriser les nouvelles Compagnies, il le prit d'un ton plus haut, & menaça à son tour de reduire par la force ceux qui continuëroient de s'opposer aux ordres de leur Souverain. Les Grands & la Noblesse furent contraints de plier, mais ce ne fut qu'en attendant qu'il se presentât une occasion favorable pour faire éclater leur ressentiment. Le Cardinal les prévint, & leur fit comprendre par la maniere dont il traita le plus accredité d'entr'eux, qu'il ne les menageroit qu'autant qu'ils lui donneroient lieu de le faire en ne s'éloignant point de leur devoir.

Gomez Livre 6.

Le Grand dont il s'agit estoit Dom Pedro Porto-Carrero, surnommé le Sourd, frere du Duc d'Escalonne, & le plus puissant Seigneur de toute la vieille Castille. Il avoit penetré que le Pape n'avoit pas plûtost accordé la réünion des trois grandes Maistrises à la Couronne qu'il s'en estoit repenti. Ce changement de Sa Sainteté estoit fondé d'un côté, sur la crainte qu'il eut d'avoir rendu par là

les Rois de Castille trop puissans ; & de l'autre sur l'apprehension qu'en affoiblissant le Clergé, comme il avoit fait, il ne se fût nui à lui-mesme. Jules II. frappé de ces deux raisons, entreprit de reparer la faute que son predecesseur avoit faite en accordant la rëunion ; & comme il ne connoissoit personne dans toute la Castille qui fût plus capable de garder un secret & de soutenir une pareille entreprise que le Grand Consalve, il lui fit dire qu'il ne tiendroit qu'à lui qu'il le pouvût de la grande Maistrise de Saint Jacques, qu'il la lui offroit à une seule condition, qui estoit de tenir ses provisions secrettes jusqu'à la mort de Ferdinand. Consalve accepta le parti, mais estant mort avant le Roi Catholique, Porto-Carrero s'imagina que le Pape ayant agi dans cette occasion beaucoup moins par la consideration qu'il avoit pour le merite de Consalve, que par celle de son propre interest, il suffiroit qu'il demandast la grande Maistrise pour l'obtenir, il le fit, & il l'obtint de Leon X. quoique les trois grandes Maistrises eussent esté déja accordées en survivance à l'Archiduc, à l'instance du Cardinal Carvajal.

Cette intrigue avoit esté conduite si

secrettement, que l'Archiduc n'avoit rien sçu des provisions accordées à Porto-Carrero, ni Porto-Carrero de celles qu'avoit obtenuës l'Archiduc; & Ferdinand tout éclairé, tout défiant, & tout puissant qu'il estoit à la Cour de Rome, avoit si bien ignoré & l'un & l'autre, qu'il avoit fait dessein de laisser les trois grandes Maîtrises; premierement à Ferdinand son petit fils; & les avoit ensuite laissées effectivement à l'Archiduc.

Le Roy Catholique estant mort sur ces entrefaites, Porto-Carrero crut ne pouvoir trouver de temps plus propre pour se mettre en possession de la grande Maistrise que celui d'un interregne. Il convoqua le Chapitre General de l'Ordre. Les Chevaliers de S. Jacques, qui avoient tous d'autant plus d'interest à ce que la grande Maistrise fût détachée de la Couronne, qu'au cas que la désunion réüssist, il n'y avoit aucun d'eux qui ne pût prétendre à estre Grand Maître, s'y rendirent de tous costez; mais y estant venus en armes, & trop bien accompagnez, Ximenez en fut averti.

Quoi qu'il prévît qu'il alloit choquer tous les Grands en rompant l'assemblée, il ne laissa pas de l'entreprendre avec autant de hauteur que le Roi Catholique

l'eût pû faire. Il choisit pour cela l'Alcaïde Villafanno, lui mit en main des ordres positifs au Chapitre de se séparer sans avoir aucun égard aux provisions de Porto-Carrero, & des ordres particuliers pour Villafanno de l'y obliger de gré où de force. Il estoit aisé de juger, qu'à moins que de pareils ordres ne fussent bien soutenus le Chapitre n'obéïroit pas; Ximenez ne manqua pas d'y pourvoir, & l'Alcaïde marcha si bien accompagné, que s'estant trouvé plus fort que le Chapitre, il le contraignit de se separer sans avoir reconnu Porto-Carrero pour grand Maistre.

Ce coup d'autorité acheva d'aliener les Grands qui ne s'estoient pas encore declarez contre Ximenez. On s'assembla pour prendre des mesures contre lui, mais il les avoit lui-mesme si bien prises, que toutes leurs Déliberations se reduisirent enfin à écrire à l'Archiduc de grandes plaintes contre lui. Comme le Gouvernement des Païs Bas estoit incomparablement plus doux que celui d'Espagne, & que les Souverains des dix-sept Provinces avoient accoutumé de traiter leurs sujets plutost en peres qu'en maîtres absolus, le Conseil de l'Archiduc n'approuvoit pas la hauteur avec laquelle

Ximenez en usoit sur tout à l'égard des Grands, & l'on eût souhaité qu'il les eût traitez avec plus de menagement ; mais, outre qu'il estoit presque impossible qu'il changeât de genie à l'âge de prés de quatre-vingt ans, il avoit trop bien servi l'Archiduc dans le differend qu'il avoit eu avec Porto-Carrero, pour en prendre occasion de trouver à redire à sa conduite. L'Archiduc fit donc aux Grands de Castille des réponses accommodées au temps. Pour ce qui est du Cardinal il lui envoya de nouveaux pouvoirs accompagnez de tous les témoignages d'estime, & de confiance qu'un Souverain peut donner à un sujet. La conjoncture où se trouvoit l'Archiduc ne lui permettoit pas d'en user autrement ; & quand le service qu'il venoit de rendre eût esté moins important, ce Prince se trouvoit dans une situation où l'autorité du Cardinal lui estoit trop necessaire pour entreprendre de la diminuër. Chievres Gouverneur de ce Prince, & le Chef de son Conseil prévoyant que s'il attendoit la mort de sa mere * pour prendre le titre de Roi, il attendroit d'autant plus longtemps que les folles, comme elle estoit arrivoient d'ordinaire à une fort grande vieillesse, avoit jugé à propos qu'il prit

* Jeanne de Castille & d'Arragon, surnommée la Folle.

cette qualité du vivant mesme de cette Princesse. La démarche estoit délicate à la rigueur, ce tître ne lui appartenoit pas, quand mesme (ce qu'on ne pouvoit sçavoir) l'on eût esté assuré que la folie de la Reine estoit incurable.

Pour y accoutumer le monde sans commettre l'Archiduc, cet habile politique avoit fait en sorte que le Pape & l'Empereur le lui avoient donné dans les lettres de condoleance qu'ils lui avoient écrites à l'occasion de la mort du Roi Catholique. Mais la difficulté estoit de le faire reconnoître en cette qualité par les Etats de Castille & d'Arragon ; l'on avoit pour cela d'autant plus de besoin de l'autorité de Ximenez, qu'on estoit informé que les Etats de ces deux Royaumes y consentiroient d'autant moins volontiers, qu'une pareille prétention estoit tout à fait contraire aux coutumes du Païs. Il estoit question d'engager le Cardinal à la faire réüssir : l'on s'adressa pour cela au Doyen de Louvain, & on se contenta de mander à Ximenez qu'Adrien avoit ordre de lui communiquer une affaire importante, sur laquelle l'Archiduc souhaitoit d'avoir son avis.

Gome: Livre 6

Ximenez, qui n'estoit pas content de ce qu'on s'estoit adressé à un autre qu'à

lui, prit la chose au pié de la lettre, & n'épargna rien pour persuader à l'Archiduc de s'abstenir de prendre la qualité de Roi du vivant de la Reine sa mere.

Mais ce titre avoit trop de charmes pour ce jeune Prince, pour y renoncer sur une simple remontrance. L'on changea de stile; on s'adressa directement à Ximenez, & l'Archiduc lui écrivit de sa propre main qu'il y alloit de son honneur que ses sujets ne lui refusassent pas une qualité que les deux Puissances de l'Europe le plus generallement respectées ne lui avoient pas seulement donné, mais l'avoient encore exhorté de prendre.

Soit que Ximenez fût gagné par la déference que l'Archiduc lui témoignoit, ou qu'il fût effectivement persuadé qu'il étoit trop engagé pour reculer, il assembla un grand nombre des plus considerables des trois Etats, resolu à quelque prix que ce fût de donner satisfaction à l'Archiduc.

L'ouverture de l'assemblée se fit par la lecture de la lettre que ce Prince lui écrivoit; elle estoit conçûë de sorte, que sans demander le titre de Roi, pour ne pas s'exposer à un refus, il lui faisoit comprendre qu'il estoit de la gloire de la Mo-

narchie d'Espagne qu'il le prit conjointement avec la Reine sa mere : Il l'avertissoit que cette qualité lui avoit esté déja donnée par le Pape & par l'Empereur son ayeul ; & qu'en la lui donnant ils l'avoient exhorté à la prendre: il ajoutoit, qu'il ne doutoit point que l'assemblée ne suivît en cela le sentiment des deux premieres personnes de la Chrétienté ; & finissoit sa lettre en leur faisant entendre que leur consentement dans cette occasion n'estoit pas une formalité si necessaire qu'il ne pût bien s'en passer.

La lecture des lettres de l'Archiduc fut suivie d'un petit discours que fit Ximenez : il l'avoit embarrassé de sorte qu'il n'estoit pas aisé de comprendre quel estoit son sentiment. Mais parmi cet embarras il laissoit entrevoir qu'il n'estoit pas favorable aux prétentions de l'Archiduc : la persuasion où il estoit que les Grands ne manqueroient pas de prendre le contre-pié de son avis, l'avoit obligé à prendre ce détour.

Laurens Carvajal, le plus ancien des Conseillers d'Etat, prit la parole aprés le Cardinal : Son discours (qu'il avoit fait de concert avec lui) fut aussi long que le sien avoit esté court ; il se reduisoit à deux chefs, à prouver que le Prin-

ce ne demandoit rien d'injuste, ni de nouveau : il prouvoit le premier par l'infirmité de la Reine, qui bien loin de diminuër augmentoit de sorte de jour en jour, qu'il y avoit plutost lieu de craindre que la folie dont Dieu l'avoit affligée ne dégenerast en fureur, que d'esperer qu'elle en pût guerir : Il conclud de là, qu'elle estoit à l'égard de l'Etat comme si elle estoit morte, puis qu'elle n'étoit pas seulement absolument incapable du gouvernement, mais mesme de toute action civile.

Il s'étendit ensuite sur les grandes qualitez de l'Archiduc, qui faisoit paroître à l'âge de seize ans, une prudence & une capacité si extraordinaire, qu'on l'auroit admirée dans un Prince beaucoup plus avancé en âge : d'où il conclud que ce Prince ne demandoit rien qui ne fût juste.

Il prétendoit ensuite qu'il ne demandoit rien de nouveau ; il prouva cette seconde partie de son discours par plusieurs exemples tirez de l'Histoire Romaine, de l'ancienne & de la nouvelle Histoire d'Espagne, ces exemples prouvoient évidemment qu'il n'étoit ni extraordinaire ni nouveau que des Princes fussent associez au Gouvernement,

Gomez l. 6.

&

& qu'on leur donnât la qualité de Rois & d'Empereurs, du vivant de leurs peres & meres. Il remarqua que des Princes tres-ſages en ayant ſouvent ainſi uſé, il n'y avoit pas ſeulement de la bienſeance, mais une eſpece de neceſſité de le pratiquer à l'égard de l'Archiduc, dont la mere qui ſeule eſtoit reſtée en vie, eſtoit tres-éloignée de la ſageſſe des Princes qui l'avoient pratiqué avant eux.

Le diſcours de Carvajal fit une ſi forte impreſſion ſur l'aſſemblée, que les Prelats qui apparemment ne cherchoient qu'une occaſion de ſe declarer en faveur de l'Archiduc furent tous de ſon ſentiment : Pluſieurs meſme de la Nobleſſe témoignoient aſſez qu'ils l'approuvoient, & tout alloit réüſſir à la ſatisfaction de ce Prince, lors que l'Amirante de Caſtille & le Duc d'Alve ouvrirent un avis directement oppoſé à celui de Carvajal ; Ils prétendirent que n'eſtant pas les Juges de l'Archiduc, il ne leur appartenoit pas de décider ſi ſa prétention eſtoit juſte ou injuſte, mais que ne pouvant ſe diſpenſer d'eſtre les juges de leurs propres actions, ils ſe ſentoient obligez de proteſter, qu'ayant reconnu la Princeſſe Jeanne pour leur ſeule legitime

Reine, il ne leur estoit plus libre d'en reconnoistre un autre, & qu'ils ne pouvoient sans violer le serment qu'ils lui avoient fait, donner à qui que ce fût de son vivant la qualité de Roi.

Ils ajouterent qu'ils demeuroient d'accord que tant que dureroit l'infirmité de la Reine, elle ne pouvoit se passer d'un adjoint qui lui aidât à porter le faix du Gouvernement ; que l'Archiduc en qualité d'heritier necessaire l'estoit de droit ; mais qu'il n'estoit pas necessaire qu'il prît pour cela la qualité de Roi, & que du vivant de la Reine sa mere elle ne pouvoit être donnée sans crime à qui que ce fût.

Le Duc d'Escalone ne fut pas du sentiment de l'Amirante ; mais il ne fut pas aussi de celui de Carvajal : il prit un milieu plus propre à éluder la difficulté » qu'à la resoudre. Puisque l'Archiduc, » dit-il, nous declare dans sa lettre qu'il » n'a pas besoin de nostre consentement » pour prendre le titre de Roi, nous pou» vons nous dispenser de le lui donner. Cet avis paroissoit si sûr que tout le monde en fut frappé ; & il y a de l'apparence que l'on s'y fût enfin rangé, si Ximenez qui le prévit, n'eût interrompu le cours des suffrages.

Il prit la parole, & representa à l'as-

ſemblée d'un ton de voix où il paroiſſoit de l'émotion, qu'il n'eſtoit pas queſtion de déliberer ſur une choſe à faire, mais d'approuver une choſe faite; que l'Archiduc leur Souverain n'avoit pas beſoin de leur conſentement pour prendre la qualité de Roi; que cependant il avoit bien voulu leur demander leur approbation; que de la lui refuſer c'eſtoit mal répondre à l'honneur qu'il leur faiſoit; qu'il vouloit bien qu'on ſçût qu'il n'y avoit point de difference entre le dégrader, & le déſavoüer dans la démarche qu'il venoit de faire.

A peine eut il prononcé ces paroles, que ſans ſe mettre en peine d'achever de recüeillir les ſuffrages, il commanda à Dom Pedro Correa, Corregidor de Madrid, d'aller faire proclamer la Reine Jeanne & l'Archiduc ſon fils conjointement Rois de Caſtille. Le Corregidor qui avoit tout preparé pour l'execution de cet ordre, ſortit incontinent, & l'on entendit bien-tôt aprés les fanfares de la proclamation.

Ce coup d'autorité cauſa un étonnement dans l'aſſemblée qu'il ſeroit difficile d'exprimer. Il n'y manquoit pas de gens d'humeur à s'y oppoſer, mais ayant fait reflexion que s'ils le faiſoient, ils excite-

L'an 1516.

roient infailliblement une guerre civile dont ils seroient responsables, ceux qui n'avoient pas opiné furent du sentiment de Ximenez, & approuverent l'ordre qu'il venoit de donner. L'on expedia ensuite des lettres qui ordonnoient que la mesme proclamation fût faite dans toute la Castille, & Ximenez congedia l'assemblée.

Gomez Livre 6.

L'Archiduc que l'on nommera désormais Charles, ou le Roi de Castille, n'eut aucun lieu de douter qu'il ne fût uniquement redevable à Ximenez du succés de cette grande affaire : car la même proposition ayant esté faite aux Etats d'Arragon, Dom Alonse Archevêque de Sarragosse (à qui Ferdinand avoit laissé la Regence de ce Royaume) qui y présidoit, ne put jamais la faire passer : Les Etats refuserent constamment à l'Archiduc la qualité de Roi, & persisterent dans leur refus jusqu'à la mort de la Reine Jeanne.

A peine Ximenez avoit-il congedié l'assemblée dont on vient de parler, qu'il apprit que Dom Pedro Giron, fils aîné du Comte d'Urenna, avoit de son autorité privée assiegé San-Lucar, qu'il ne prétendoit rien moins que de s'emparer de tout le Duché de Médina Sido-

nia, que toute l'Andalousie estoit en armes, & que si l'on ne s'opposoit de bonne heure à de pareilles entreprises, l'on verroit bien-tost la guerre allumée dans toute la Castille.

Pour entendre cette affaire, qui eut de si grandes suites, il faut sçavoir que Dom Juan de Gusman, Duc de Médina Sidonia, épousa en premieres nôces la fille aîné du Duc de Bejar, il en eut deux enfans, un fils nommé Henri, & une fille apellée Mentia. Henri estant d'un temperamment à n'avoir point d'enfans, Mentia sa sœur épousa le Comte d'Urenna : de ce mariage sortit Pedro Giron, dont l'on vient de parler. Le Duc de Médina Sidonia ayant perdu sa premiere femme, comme il estoit encore jeune il épousa en secondes nôces, avec dispense du Pape, la seconde fille du Duc de Bejar sœur de sa premiere femme : il en eut un fils, qui se rendit illustre sous le nom d'Alvare de Gusman. Henri, fils unique du premier lit du Duc de Médina Sidonia estant mort sans enfans, on regarda Alvare de Gusman comme l'heritier des grands biens du Duc son pere, & comme il estoit d'ailleurs un Seigneur fort accompli, le Roi Catholique lui donna en mariage Anne

fille de Dom Alonse d'Arragon, son fils naturel.

Le Duc de Médina Sidonia mourut peu de temps aprés ce mariage. Dom Alvare voulant se mettre en possession des grands biens qu'il avoit laissez, Dom Pedro Giron s'y opposa. Il prétendit que son oncle n'estoit pas legitime, que les Loix divines & humaines condamnant les mariages avec les deux sœurs, le Pape n'en avoit pû accorder la dispense ; & que quoi qu'il l'eût accordée le second mariage de son ayeul n'en estoit pas moins illegitime, qu'ainsi sa veritable heritiere estoit Mentia, restée seule du premier lit. Mais le Roi Catholique s'estant declaré pour Dom Alvare, qu'il regardoit comme son gendre, l'opposition de Pedro Giron fut reduite à quelques protestations par écrit qu'il fit signifier à Dom Alvare, ce qui ne l'empêcha pas de se mettre en possession du Duché de Médina Sidonia, & de tout ce qui avoit appartenu au feu Duc son pere.

Les choses demeurerent en cet estat du vivant du Roi Catholique ; mais il n'eut pas plûtôt cessé de vivre, que Pedro Giron reprit ses premieres esperances. Il fit tant par le secours de ses amis,

qu'il se mit en estat d'assieger San-Lucar. Cette Ville, l'une des plus fameuses de l'Andalousie à cause de son Port, appartenoit en propre aux Ducs de Médina Sidonia; Il est vrai que les Rois de Castille avoient coutume de mettre garnison dans le Château pour la sureté de la coste, comme dans toutes les Places maritimes; mais c'estoit sans préjudice du Domaine des Ducs, qui n'en estoient pas moins les maistres absolus.

Le siege n'estoit pas encore exactement formé, lors qu'Alvare ayant appris l'entreprise de Giron, se jetta dedans pour la défendre, mais comme il y estoit entré assez mal accompagné, il couroit risque d'y estre forcé, lors que Ponce Duc d'Arcos son cousin germain, lui amena un puissant renfort: Gomez de Solis, qui commandoit dans le Château, se joignit à eux avec sa garnison, & tous trois ensemble donnerent tant d'affaires à Pedro Giron, que le siege tirant en longueur, ils eurent tout le temps qu'il leur falloit pour avertir Ximenez de ce qui se passoit, & lui demander du secours.

Le Cardinal comprit aussi tost que c'étoit fait de son autorité s'il souffroit de pareilles entreprises. Il regarda Pedro Giron comme un avanturier sur lequel

tous les Grands avoient les yeux, resolus en secret de l'imiter si son projet réüssissoit, ou de demeurer dans l'obéïssance s'il estoit assez malheureux pour échoüer. C'est pourquoi sans perdre un moment de temps, il fit venir Antoine Fonseca, sur la bravoure & l'experience duquel il sçavoit qu'il pouvoit compter : Il lui donna ordre de ramasser avec toute la diligence possible les vieilles troupes qui estoient autour de Cordouë & de Seville pour la défense des costes, d'en faire promptement un petit corps d'Armée, & de marcher droit à San-Lucar pour en faire lever le siege. Il lui ordonna encore expressément de ne faire aucun cartier aux gens de Giron, de les traiter en rebelles dont le procez estoit fait deslors qu'on les trouvoit les armes à la main sans l'autorité du Regent ; que tout autant qu'il lui en tomberoit entre les mains il leur fist couper la tête s'ils estoient Gentilshommes, ou qu'il les fist pendre sur le champ s'ils ne l'estoient pas.

En execution de ces ordres, Fanseca partit pour l'Andalousie, & ramassa avec tant de promptitude les troupes qu'on lui avoit indiquées, qu'il parut à la vûë de San-Lucar avant que Giron eût appris qu'il marchoit contre lui. A la vûë de la

petite Armée de Fonseca la consternation saisit les assiegeans, & Dom Pedro abandonné de tous les siens, fut contraint de s'enfuir jusqu'à ce que par l'entremise de ses amis il eût menagé sa paix avec le Cardinal.

Si elle fut sincere de la part de Ximenez, elle ne le fut pas de celle de Giron, il continua ses pratiques, & quand il crut avoir mis assez de Grands dans son parti pour se faire craindre, il partit pour Madrid dans le dessein d'obliger le Cardinal en affectant de le mépriser, d'en user avec lui d'une maniere qui l'autorisast à se declarer ouvertement contre lui. Y estant arrivé sans l'en avoir averti, il ne s'attendoit à rien moins que d'en recevoir un ordre d'en sortir au plus vîte; auquel il estoit resolu de ne point obéïr, mais Ximenez, qui penetra sa pensée, fit semblant ou de ne pas sçavoir qu'il fût arrivé, ou de ne s'en pas mettre en peine. Giron surpris de l'insensibilité du Cardinal, à laquelle il ne s'estoit point attendu, lui envoya dire par un Gentilhomme qu'il estoit venu à Madrid dans le dessein d'y voir ses parens & ses amis, qu'il en partiroit aussi-tost qu'il se seroit acquité de ce devoir. Il s'attendoit que Ximenez, qui estoit infiniment délicat sur ce

qu'il croyoit estre dû à sa dignité, ré-pondroit qu'il n'estoit pas si grand Sei-gneur qu'il ne pût venir lui-mesme l'a-vertir de son arrivée, mais le Cardinal continuant à dissimuler, se contenta de répondre : *A la bonne heure.*

Gomez Livre 6.

Giron plus mortifié de cette réponse que s'il l'eût fait arrester, affecta de di-re publiquement que c'estoit de dessein formé qu'il n'avoit point rendu visite au Cardinal, & pour mettre de la diffe-rence entre lui & le Roi ; qu'estant né Grand d'Espagne, il n'y avoit que Sa Majesté à qui il dût rendre visite le pre-mier.

Cela fut rapporté à Ximenez, qui n'en faisant pas plus d'état que du reste, reduisit Giron à l'attaquer d'une autre maniere. Il le fit en formant un parti contre lui de tout ce qu'il y avoit de Grands mécontens de son Gouverne-ment. Le Connestable de Castille fut le premier qui y entra : Il en vouloit au Cardinal, parce que l'on parloit de re-tirer de ses mains un droit Royal qu'il avoit sur les costes de l'Andalousie. Le Duc de Benevent mécontent de ce qu'on l'empêchoit d'achever un Fort qu'il avoit commencé de bâtir dans le territoire de Cigalez, embrassa le mesme parti. Les

Ducs d'Albuquerque & de Medina Cœli suivirent leur exemple ; ils estoient parens de Giron , & de plus ils apprehendoient qu'on leur ôtât des rentes qu'ils avoient sur le Domaine Royal , mais qu'ils ne possedoient pas à juste titre. Enfin l'Evêque de Siguença se joignit à eux , parce qu'estant Portugais , il apprehendoit que Ximenez suivant les Loix du Païs , qui ne permettoient pas à un étranger d'y posseder les grands Benefices , n'entreprît de le priver de son Evêché pour y rétablir Carvajal.

Le premier resultat de cette petite ligue fut qu'on n'épagneroit rien pour y engager le Duc de l'Infantade ; l'on sçavoit qu'il n'estoit pas content du Cardinal depuis qu'il avoit refusé sa niece au neveu de ce Duc , & d'ailleurs comme il estoit le plus riche & le plus accredité de tous les Grands , l'on ne doutoit pas que son exemple ne fût suivi , & qu'il n'engageât lui seul dans la ligue assez de Grands pour entreprendre de choquer ouvertement l'autorité du Cardinal ; Le Connestable se chargea de cette negociation : Il n'oublia rien pour engager le Duc de l'Infantade à se declarer en faveur de leur ligue ; il exagera la prétenduë tirannie de Ximenez , la maniere insolente

dont il traitoit les Grands, la ruine infaillible de la Nobleſſe ſi l'on ne s'oppoſoit pas à l'autorité qu'il avoit uſurpée ; il prétendit que pendant les longues infirmitez ou le bas âge de leurs Rois, la Regence appartenoit de droit à la haute Nobleſſe ; qu'il s'enſuivoit de là, que quoi qu'elle eût eu la complaiſance de la déferer à Ferdinand, ils n'avoient pû ni lui ni Charles ſon ſucceſſeur, en diſpoſer en faveur de Ximenez ſans le conſentement de la Nobleſſe ; que quand meſme ils en euſſent eu le pouvoir, il s'en falloit bien qu'ils lui euſſent donné l'autorité ſans bornes qu'il s'attribüoit; que c'eſtoit la raiſon pour laquelle il n'avoit jamais voulu faire voir la confirmation que Charles avoit fait de ſa Regence ; qu'on ſçavoit de bonne part qu'il y avoit des reſtrictions dont ſon ambition ne s'accommodoit pas ; qu'en excedant ainſi ſon pouvoir, il autoriſoit luimeſme les Grands à s'oppoſer à ſes entrepriſes ; que le Roi y trouveroit d'autant moins à redire, que le pouvoir qu'il s'attribüoit ne venoit point de lui : que le Doyen de Louvain qui eſtoit veritablement l'homme de confiance de Sa Majeſté, n'eſtoit pas moins mécontent du Cardinal qu'ils le pouvoient eſtre ;

qu'il ſe plaignoit auſſi bien qu'eux de l'autorité ſans bornes que le Cardinal s'eſtoit attribüée ; qu'enfin la neceſſité n'avoit point de loi, & qu'ils ſeroient toujours en droit de dire qu'on les avoit contraints à ſe ſoulever par des traitemens inſupportables à des gens de cœur.

Le Duc de l'Infantade, ayant écouté tout ce que le Conneſtable avoit à lui dire, repartit qu'il n'eſtoit pas moins ſenſible qu'il le pouvoit eſtre aux mauvais traitemens que la haute Nobleſſe recevoit tous les jours du Cardinal ; qu'il n'étoit pas en ſon particulier mieux traité que les autres ; qu'il luy avoit manqué de parole dans une occaſion aſſez délicate pour ne l'oublier de ſa vie ; qu'il prévoyoit bien qu'il ne ſeroit pas épargné dans la recherche qu'on projettoit de faire du Domaine Royal ; que cependant il ne jugeoit pas à propos que l'on entrepriſt rien au prejudice du Teſtament du feu Roi ; puiſque leur ayant eſté communiqué ils avoient conſenti à ſon execution ; qu'il en faloit uſer de meſme à l'égard de la confirmation de ſon ſucceſſeur ; que ſi le Cardinal y avoit contrevenu, en s'attribüant plus de pouvoir qu'il ne lui en avoit eſté donné, l'Evêque de Tortoſe n'avoit pas manqué d'en avertir le R

que la diſſimulation du Roi leur devoit ſervir de regle ; que s'il ne ſe ſentoit pas en eſtat de reprimer Ximenez, ou qu'il ne jugeât pas à propos de le faire, il y avoit beaucoup moins d'apparence qu'ils puſſent l'entreprendre avec ſuccez ; que quand meſme le Cardinal ne ſeroit pas Regent, il eſtoit aſſez riche & aſſez puiſſant pour ſe ſoûtenir contre eux tous ; qu'il auroit toujours de ſon coſté le nom & l'autorité du Roi ; que ce ſeul avantage rendroit ſon parti tellement ſuperieur au leur, qu'il auroit infailliblement le deſſus toutes les fois qu'ils entreprendroient de le choquer ; qu'en un mot, la guerre civile avoit des ſuites ſi funeſtes, qu'il valoit peut-eſtre mieux ſupporter une Regence qui ne pouvoit pas durer long-temps, que d'avoir recours à un remede qui eſtoit toujours pire que le mal ; qu'en tout cas il faloit commencer par faire leurs plaintes au Roi, & que s'il ne leur rendoit pas juſtice, ils ſeroient toujours en eſtat de ſe la procurer par les voyes qu'ils jugeroient les plus propres.

Le premier effet du diſcours du Duc de l'Infantade fut de rallentir l'ardeur des conjurez : l'on délibera long-temps ſur les expediens qu'on pouvoit prendre.

Mais enfin les ſix Seigneurs liguez, qui s'étoient tous rendus à Guadalajara ſéjour ordinaire du Duc, pour faire tous enſemble un plus puiſſant effort ſur ſon eſprit, revinrent tous à ſon ſentiment, & tous les mouvemens qu'ils s'eſtoient donnez n'aboutirent qu'à une députation qu'ils firent au Roi pour lui demander la dépoſition de Ximenez. On choiſit pour cela Dom Alvare Gomez, qui avoit épouſé la fille du Duc de l'Infantade : Il partit pour Bruxelles avec de grandes inſtructions, & les Seigneurs liguez ſe retirerent chez eux, aprés que le Duc les eût magnifiquement regalez pendant pluſieurs jours.

Ximenez fut exactement averti de tout ce qui s'eſtoit paſſé dans cette aſſemblée, mais il avoit ſi bien pris ſes meſures pour reprimer toutes les ſéditions qui pourroient s'élever, & il eſtoit ſi bien informé des forces des Grands qui s'y eſtoient trouvez, & qui n'eſtoient nullement comparables aux ſiennes, qu'il ne jugea pas à propos de prendre de nouvelles précautions pour prévenir leurs deſſeins : d'ailleurs, il eſtoit tellement perſuadé que tant que Charles reſteroit dans les Païs-Bas il ne pourroit pas ſe paſſer de ſon miniſtere, que bien loin

d'apprehender ſa dépoſition, il prit occaſion de la députation que les Seigneurs liguez avoient faite contre lui pour demander deux choſes au Conſeil de Bruxelles.

La premiere fut, que la Regence, qui ne lui avoit eſté confirmée que par des Letttes particulieres de Charles, adreſſées tant à lui qu'au Conſeil d'Etat, le fût par une Patente ſcellée, & dans la forme la plus autentique.

La ſeconde, que l'on ôtat toutes les reſtrictions qui avoient eſté miſes à ſon pouvoir, tant par le feu Roi, que par Charles lui-meſme, & que bien loin de le limiter, on le rendît le plus ample qu'il ſe pourroit, en lui donnant la diſpoſition des charges, des emplois, & des Magiſtratures : Il demanda encore qu'il lui fût permis de changer le Conſeil d'Etat ſelon qu'il le jugeroit à propos pour le ſervice de Sa Majeſté. Comme ces demandes eſtoient de la derniere importance, & qu'il prévoyoit qu'il y trouveroit de grandes difficultez, il ne ſe contenta pas d'en écrire au Roi & à Chievres ſelon ſa coutume, mais il leur dépêcha un Exprés. Il choiſit pour cela Dom Lopez Aiala, homme de qualité, habile, & qui lui eſtoit tres-affectionné. Il lui con-

fia des inſtructions tres-amples, & lui recommanda d'uſer de toute la diligence poſſible.

Il fonda des demandes auſſi importantes que celles que l'on vient de rapporter, ſur les difficultez qui ſurvenoient infailliblement dans le temps d'une Regence, ſur la diſpoſition des Grands & du peuple, toujours preſts à ſe prévaloir du bas âge & de l'éloignement de leurs Souverains; ſur les évenemens inopinez qui demandoient des remedes prompts & efficaces, & qui ſouvent ne donnoient pas le temps de conſulter le Prince, & de recevoir ſes ordres; il concluoit de là, que celui qui avoit l'honneur de le repreſenter, & d'eſtre pour un temps le dépoſitaire de ſon autorité, ne pouvoit dans les conjonctures où ſe trouvoit la Caſtille, avoir trop de pouvoir.

Il ajoutoit, que quant à lui, la maniere déſintereſſée dont il avoit toujours ſervi l'Etat, devoit lui avoir acquis quelque confiance; qu'il ſeroit peut-eſtre dangereux de donner à tout autre un pouvoir auſſi étendu que celui qu'il demandoit; mais que pour lui, ſes mœurs, la maniere dont il en uſoit avec les Grands, ſon caractere, ſon grand âge,

l'estat de sa famille qu'il laissoit sans heritiers masles, le devoient exempter de tout soupçon.

Pendant que Ximenez travailloit à establir & à augmenter son autorité, les Seigneurs liguez contre lui reçurent des lettres de leur Deputé à Bruxelles, par lesquelles ils apprirent que les choses n'y paroissoient pas tournées à leur donner satisfaction. Il n'en falut pas davantage pour leur faire comprendre que le plus sûr parti qu'ils avoient à prendre estoit de s'acquerir l'estime & l'amitié du Cardinal, ils le firent à l'envi. Le Duc de l'Infantade leur en donna l'exemple, & il n'y eût pas jusqu'au Connestable qui avoit paru le plus animé contre lui, qui aprés lui avoir écrit des lettres tres-civiles, ne travaillât par l'entremise de ses amis à se remettre bien avec lui.

Quoique Ximenez ne comptât pas beaucoup sur une reconciliation, qui n'estoit pas assez sincere pour estre de durée, il ne laissa pas d'employer le peu de relâche qu'elle lui donnoit à satisfaire aux plaintes des Indiens.

Il y avoit long-temps qu'ils se plaignoient qu'on les traitoit plûtost en brutes qu'en esclaves; il en mouroit tous les jours un fort grand nombre par la dure-

té de leurs Maistres & les mauvais traitemens qu'ils recevoient d'eux ; l'on ne se mettoit point en peine, ni de les instruire quoiqu'ils fussent naturellement fort dociles, ni de leur donner le Baptême, quoi qu'ils le demandassent, & quand ils l'avoient reçû, ils n'en estoient pas mieux traitez. Ils reclamoient en vain la protection des Loix ; il n'y avoit pour eux ni Justice ni Magistrats ; & les Espagnols leurs vainqueurs se croyant tout permis contre des peuples subjuguez, n'avoient pas honte de publier qu'ils n'avoient de l'homme que la figure, qu'ils estoient en effet de veritables brutes, incapables de toute autre societé que de celle qui se rencontre parmi les bestes. Ces plaintes qui jusqu'alors avoient esté negligées se trouvoient soutenuës par Dom Diégue Colomb Amiral du Ponant : il estoit fils du fameux Christophle, qui avoit découvert le nouveau monde, & il se plaignoit lui-mesme d'une infinité d'injustices qu'on lui avoit faites, & de ce qu'on reconnoissoit mal en sa personne les grands services que son pere avoit rendus à la Couronne de Castille.

Gomez Livre 6

Ximenez, qui avoit éprouvé lui mesme de pareilles ingratitudes, & qui par cette raison y estoit infiniment sensible,

ne ſe contenta pas de lui rendre toute la justice qu'il pouvoit attendre du temps & des circonſtances où il ſe trouvoit, mais il crut encore que Dieu l'avoit élevé au rang qu'il occupoit, pour rendre enfin juſtice à tant de malheureux qui l'avoient juſqu'alors demandée inutilement. Il choiſit pour cela Louis de Figueroa, & Alphonſe de Saint Jean, deux excellens hommes de l'Ordre de Saint Jerôme. Il les envoya ſur les lieux en qualité de Commiſſaires, pour travailler au repos de ces pauvres peuples, & y établir une police qui rendît leur condition ſupportable. Mais comme il ſçavoit que l'autorité deſarmée n'eſt preſque jamais reſpectée, il leur donna pour adjoints l'Alcaïde Manzanedo & Alphonſe Suazo, pour y faire la fonction de Corregidor. Ils arriverent heureuſement dans l'Iſle de Saint Domingue; mais ils trouverent tant d'oppoſitions de la part de leurs compatriotes, qu'ils furent obligez de ſe rembarquer ſans avoir preſque rien fait que d'eſtre témoins que les plaintes des Indiens n'eſtoient que trop bien fondées. Ximenez, qui aimoit ſouverainement la juſtice, n'en fut pas demeuré là; mais ſa Regence fut trop courte pour achever ce qu'il avoit commencé, & il

estoit mort lors que les Commissaires retournerent à Seville.

Cependant Chievres, qui avoit esté informé du malheureux estat des Indiens, entreprit du vivant & à l'insçu de Ximenez de les soulager par une autre voye. Il avoit appris que ce qui causoit une si grande mortalité parmi ces peuples venoit de la foiblesse de leurs corps, qui ne leur permettoit pas de fournir au travail dont ils estoient surchargez : ce fut ce qui l'obligea de faire acheter cinq cens Négres des plus robustes, & de les faire transporter à saint Domingue.

Ximenez ne l'eût pas plustost sçû qu'il s'y opposa, & écrivit à Chievres qu'il connoissoit le genie des Négres; que c'estoit un peuple à la verité d'une fort grande fatigue, mais extrêmement fecond & entreprenant; que si on leur donnoit le temps de multiplier dans l'Amerique, ils se revolteroient infailliblement, & feroient porter aux Espagnols les mesmes fers qu'ils auroient esté contraints de porter. Chievres trouva mauvais que Ximenez prétendît qu'on ne pût disposer de rien où la Couronne de Castille eût quelque interest sans sa participation; Il s'obstina à contre-temps à ne pas suivre son sentiment. Il ne fut pas long-

temps ſans s'en repentir. Cinq ans aprés les Négres ſe revolterent, & ſans la valeur extraordinaire de Melchior Caſtro & de François d'Avila qui les remirent aux fers, ils ſe ſeroient infailliblement emparez de toute l'Iſle.

Si Ximenez ne réüſſit pas dans le deſſein qu'il avoit fait de ſoulager les Indiens, l'on ne peut eſtre plus heureux qu'il le fut dans l'affaire importante que l'on va raconter.

Jean d'Albret chaſſé de ſon Royaume de la maniere que l'on a raconté, n'eut pas pluſtoſt appris la mort de Ferdinand, qui l'avoit uſurpé, qu'il crut que le temps d'une Regence encore mal eſtablie eſtoit la conjoncture la plus propre pour la recouvrer. Depuis que Ferdinand avoit uſurpé ſon Royaume, Jean d'Albret n'avoit ceſſé de ſolliciter François I. de lui permettre de lever une Armée dans ſes Etats; mais ſoit que ce Prince ſe défiât ou du bonheur ou de la conduite du Roi de Navarre, ou ce qui a bien plus d'apparence, qu'il eſperât de lui faire reſtituer ſon Royaume par un traité qui lui épargneroit les frais & les riſques de la guerre, il avoit differé juſqu'au temps dont nous parlons à lui en donner la permiſſion. Mais voyant que

Chievres Plenipotentiaire de Charles, successeur du Roi Catholique en avoit differé ou pluftoſt éludé la reſtitution dans le traité de Noyon, qui venoit d'être conclu entre lui & Gouffier, Plenipotentiaire de Sa Majeſté Tres-Chrêtienne, il crut eſtre d'autant moins en eſtat de la lui refuſer plus long-temps, que ſon prédeceſſeur avoit eſté l'occaſion de ſa diſgrace.

Ainſi Jean d'Albret ayant emprunté de groſſes ſommes ſur les pierreries de la Couronne de Navarre, il leva une Armée d'autant mieux diſpoſée à le bien ſervir, qu'elle eſperoit que les Eſpagnols pris au dépourvû la dédommageroient de la peine qu'elle auroit priſe. Quelque ſoin qu'on eût eu de cacher l'emploi qu'on en vouloit faire, Ximenez ne douta point qu'elle ne fût deſtinée au recouvrement de la Navarre. Il prit là deſſus ſes meſures, & leva avec la derniere diligence une Armée plus conſiderable par la qualité des troupes compoſées de vieux Soldats, que par le nombre. Il ne fut pas ſi aiſé de décider à qui l'on en donneroit le commandement. Trois des plus grands Seigneurs de la Caſtille y prétendirent: Le Conneſtable en vertu de ſa charge; Dom Fadrigue d'Acuña frere du

Comte de Bondiano, en qualité de Vice-Roi de Navarre, & Dom Manrique Duc de Najera, par la raison qu'ayant ses plus belles terres sur les frontieres de la Navarre, il estoit plus interessé que personne à sa conservation.

Ximenez, qui ne se fioit pas assez aux Grands pour en mettre aucun à la teste d'une Armée se prévalut de ce differend, & sous prétexte de ne pas mécontenter ces Seigneurs, il les mit tous d'accord en donnant le commandement de l'Armée à Ferdinand Villalva, le meilleur Officier qui fût alors dans toute la Castille.

Les ordres que le Cardinal lui donna se reduisoient à trois principaux : Le premier, de marcher avec toute la diligence possible, pour pouvoir s'emparer du passage de Roncevaux avant que les François l'eussent passé : Le second, que s'il ne pouvoit arriver assez à temps, il se gardât sur toutes choses de donner bataille avec des forces aussi inégales que les siennes, mais que revenant sur ses pas, il désolât toute la campagne & ruinât indifferemment Villes, Bourgs, & Villages, afin que les François ne trouvant pas dequoi subsister, fussent contraints de s'en retourner, ou que s'ils s'obstinoient

s'obſtinoient à demeurer dans un païs ruïné, il pût les attaquer à ſon avantage, quand la faim & les incommoditez les auroient plus de moitié défaits.

Il ajoutoit, que s'il arrivoit à Roncevaux avant les ennemis, il lui laiſſoit la liberté de combattre, parce que dans ces lieux ſerrez un petit nombre de braves gens en égaloit un plus grand. Villalva eſtoit déja arrivé ſur les frontieres de la Navarre, lors qu'il reçut ces ordres. Il marcha auſſi toſt, & le fit avec tant de diligence qu'il prévint les François, arriva avant eux à Roncevaux, & s'y poſta ſi avantageuſement qu'il ne douta point qu'il ne les vainquît, s'ils s'obſtinoient à y vouloir paſſer malgré lui.

D'un autre coſté Jean d'Albret arrivé au pied des Pirenées diviſa ſon Armée en trois corps: Il donna le commandement de l'avant-garde à Dom Pedro Peralta Maréchal de Navarre; le corps de bataille eſtoit commandé par le Comte de Foix & le Cardinal ſon frere, oncles paternels de la Reine; pour lui, par une faute qui lui couta la partie; au lieu d'eſtre à la teſte de ſon Armée pour y mettre l'ordre, & l'animer par ſa preſence, il ſe tint à l'arriere-garde; & par une ſeconde faute pire que la premiere,

au lieu de suivre de prés le reste de l'Armée pour la soutenir & la commander en personne, s'il en estoit besoin, il s'arrêta à battre le Fort de S. Jean.

Les François persuadez que les Espagnols pris au dépourvû n'avoient pas eu le temps de s'assembler, marchoient avec si peu d'ordre & de discipline, & qui pis est avec si peu de précaution, que l'avant-garde tombant toute entiere dans l'embuscade que Villalva lui avoit dressée, fut obligée de se rendre à discretion. Le Corps de bataille fut encore plus maltraité, Villalva qui n'avoit pas assez de monde pour garder les prisonniers, fit main-basse sur tout ce qui se presenta devant lui, mit le reste en déroute : ce qui resta de cette défaite ayant joint l'arriere-garde, la jetta dans une si grande consternation, que Jean d'Albret abandonnant le siege de S. Jean, fut obligé de se retirer dans sa Principauté de Bearn : Là s'abandonnant à son desespoir, il mourut peu de temps aprés. Sa mort fut bien-tost suivie de celle de la Reine sa femme, qui ne luy survêcut que sept mois. Le Maréchal & les principaux Chefs furent envoyez dans les prisons de Castille, où desesperant de leur liberté, ils moururent tous ou de

Gomez Livre 5,

misere ou de leurs propres mains.

Villalva vainqueur contre toute apparence, donna aussi-tost avis de sa victoire au Cardinal. Il apprit cette nouvelle avec autant de froideur que s'il s'y fût attendu, & sans perdre un moment il renvoya le même courier chargé de felicitation pour Villalva qu'il recompensa largement. Ces lettres estoient accompagnées d'un ordre positif de revenir sur ses pas, de ruïner toutes les Places fortes de la Navarre, à la reserve de Pampelune où il vouloit faire bâtir une Citadelle; & d'executer si ponctuellement cette commission, qu'il ne restât pas un seul lieu dans tout le Royaume qui fût en estat de resister. Villalva n'obéït que trop exactement; c'est ce qui a empêché jusqu'à present qu'on n'ait réüssi à recouvrer la Navarre.

Deux ordres apparemment si cruels, celui dont on vient de parler, & celui de mettre le feu par tout au cas que Villalva n'eût pas esté assez à temps pour empescher le passage de Roncevaux, donnerent lieu aux ennemis du Cardinal de faire de grandes plaintes contre lui. Les uns disoient que connoissant aussi bien qu'il faisoit l'injustice de l'usurpation de la Navarre, il n'avoit pas dû la favori-

ser avec tant d'ardeur : D'autres se plaignoient de ces incendies, de ces ravages, de cette maniere barbare de faire la guerre, qui jusques alors n'avoit point esté en usage de Chrêtien à Chrêtien. Les devots particulierement exageroient le renversement de quelques Eglises qui n'avoient pas esté épargnées, & tous en general demeuroient d'accord, que si quelqu'un avoit à donner l'exemple de pareilles executions, ce ne devoit pas estre un homme de son caractere.

Ces plaintes estant venuës jusqu'à Ximenez, il y répondit en peu de mots, que quant à l'usurpation de la Navarre, ce n'estoit pas à un sujet comme lui à examiner si son Souverain avoit droit ou non sur un estat ; qu'au contraire il devoit presumer que le droit, la raison & la justice estoient toujours de son costé ; Que le feu Roi Catholique s'estant empaté de la Navarre, il avoit crû le pouvoir & le devoir faire : Que quant à lui, le Roi Charles son successeur s'estant remis à ses soins de la conservation de ses Etats, il n'avoit ni pû ni dû faire autrement que de conserver à un Prince absent, éloigné, & hors d'état de se défendre par lui mesme, un Etat qu'il avoit reçû de son Ayeul, & dont il lui avoit confié la défense.

Quant à la maniere de faire la guerre que l'on appelloit cruelle & barbare, il n'estoit ni nouveau ni injuste de perdre une partie pour sauver le tout: que si les François eussent pû une fois s'établir dans la Navarre, ils y fussent venus en si grand nombre, qu'il n'eût plus esté au pouvoir des Castillans, ni de les en chasser, ni de les empêcher de porter le fer & le feu dans l'Arragon & dans la Castille; qu'alors, mais trop tard, l'on eût éprouvé que la compassion que l'on eût eu à contre temps pour la Navarre eût esté plus cruelle que la prétenduë severité avec laquelle l'on se plaignoit qu'il l'avoit traité: Que la démolition des Châteaux & des Places fortes avoit esté d'une necessité indispensable; qu'il épargnoit par là un grand nombre de garnisons, qui eussent esté infiniment à charge à l'Etat: Qu'il punissoit la faction de Grammont, qui aprés avoir quitté la Navarre pour suivre Jean d'Albret, ne cessoit de solliciter les peuples à la revolte, & celle de Beaumont, qu'il sçavoit tres-certainement avoir favorisé la derniere entreprise du Roi de Navarre, & qu'il ostoit tout à la fois aux Navarrois l'envie & les moyens de se revolter, & aux François ceux de favoriser leur revolte, par l'im-

possibilité où les uns & les autres se trouvoient d'avoir des Places où ils pussent se défendre.

Quant à la démolition des Eglises, le Cardinal répondit, que si elles avoient esté bâties de sorte qu'elles ne pussent servir qu'au culte divin, l'on ne pouvoit pas douter qu'il ne les eût épargnées ; mais qu'estant telles que les ennemis en les fortifiant à peu de frais s'en pouvoient servir pour incommoder le païs, il ne croyoit pas que Dieu voulût que pour conserver des Temples materiels l'on donnast lieu à la perte d'une infinité de Temples spirituels qui lui estoient beaucoup plus chers.

Cependant la démolition des Places fortes de la Navarre ne fut pas si generale, que la Forteresse de Marzilla n'en fût exempte. Anne de Velasco, Marquise de Falcez, à qui elle appartenoit s'y opposa courageusement ; & aprés en avoir refusé l'entrée aux Commissaires envoyez par Ximenez, elle répondit que le Marquis son époux sçauroit bien conserver au Roi Charles ce que le feu Roi Ferdinand lui avoit confié. Ximenez qui estoit assuré de la fidelité du Marquis n'insista pas, & voulut bien lui donner cette marque de sa confiance.

Quant à Villalva, il ne joüit pas long-temps de l'honneur qu'il venoit d'acquerir en conſervant la Navarre. Il mourut ſubitement au ſortir d'un feſtin que lui avoit fait le Conneſtable de Navarre dans ſon Château de Lerin. On crut qu'il avoit eſté empoiſonné, mais l'on ne jugea pas à propos d'approfondir le fait. L'Eſpagne joüit encore aujourd'hui du fruit de ſa victoire.

Ximenez eſtoit à peine ſorti de cette affaire qu'il en ſurvint une autre: Elle n'eſtoit pas à la verité tout à fait ſi conſiderable, quoi qu'elle le fût beaucoup: il ne s'en tira pas avec moins d'honneur & de ſuccés.

Les habitans de Malaga Ville celebre par le commerce de ſes vins, ſituée dans le Royaume de Grenade, avoient depuis long-temps de grands differends avec les Officiers de l'Amirauté de ce Royaume; ils ſe plaignoient qu'ils entreprenoient tous les jours ſur leur juriſdiction & ſur leurs privileges, qu'ils eſtendoient trop leur Reſſort, & que par des attributions mal prétenduës, les crimes demeuroient impunis, ce qui rempliſſoit leur Ville de bandits & de ſcelerats qui troubloient ſa tranquilité & la ſureté du commerce. Ils avoient ſouvent fait des plaintes au

feu Roi Ferdinand, mais ayant toujours differé de leur rendre justice pour ne pas s'attirer tous les Amiraux de ses Royaumes, qui avoient les mesmes prétentions que celui de Grenade, ils s'adresserent aprés sa mort directement au Roi Charles au mépris de Ximenez, au jugement duquel ils ne voulurent jamais se soumettre.

L'Amirante au contraire voyant qu'ils se prévaloient des prétenduës lettres favorables qu'ils se vantoient d'avoir reçûës de Bruxelles, & qu'ils insultoient tous les jours ses Officiers, eut recours au Cardinal, & lui demanda justice.

Ximenez écrivit aussi-tôt aux habitans de Malaga, qu'il leur défendoit les voyes de fait, que s'ils avoient des prétentions contre l'Amiral de Grenade, ils avoient des Loix ausquelles ils pouvoient recourir, & des Magistrats ausquels ils devoient s'adresser : Que s'ils craignoient le credit de leur partie, ils n'avoient qu'à s'adresser à lui, qu'on devoit le connoistre assez zelé pour la justice, pour ne pas apprehender qu'il voulût faire quelque chose contre elle en faveur de qui que ce fût.

La lettre du Cardinal ayant esté luë dans le Conseil de Malaga, n'eût pas

l'effet qu'on en devoit attendre. L'offre que Ximenez faisoit de son mouvement & sans en avoir esté prié, d'estre le juge de cette affaire le rendit suspect; Ainsi au lieu d'avoir recours à sa justice, les Malagains coururent aux armes, élurent des Chefs, abatirent les marques de la justice des Amiraux, chasserent les Officiers de l'Amirauté, & afin que rien ne manquât à une rebellion declarée, ils firent conduire ce qu'ils avoient d'artillerie sur leurs remparts, & en firent fondre une nouvelle piece d'une grandeur & d'une grosseur extraordinaire avec cette inscription : *Les défensеurs de la liberté de Malaga s'expliqueront par ma bouche.*

Ximenez fut d'autant plus irrité de l'attentat des Malagains, qu'il n'avoit rien épargné pour le prevenir. Il estoit d'une consequence à ne pouvoir estre dissimulé, & quand le Cardinal eût esté naturellement moins severe, il n'eût pû s'empêcher d'en faire un châtiment exemplaire. Pressé de ces considerations, & encore plus de l'apprehension des suites que pouvoit avoir une pareille entreprise, si l'on n'y remedioit promptement, il donna ordre à Dom Antoine de la Cueva Capitaine experimenté, d'assembler

au plustost cinq cens chevaux & six mille fantassins des Milices Bourgeoises du Royaume de Grenade, & de marcher en diligence pour aller punir la revolte des Malagains. Ces Troupes, dont l'on commença de reconnoistre l'utilité, se mirent aussi promptement en campagne, que si c'eût esté des Troupes reglées, & marchant à grandes journées elles arriverent à Antequera à une petite journée de Malaga; elles firent alte pendant que la Cavalerie divisée en plusieurs escadrons s'avança jusqu'à la portée du canon de la Ville. Les Malagains ne pouvant plus douter de l'arrivée de l'Armée destinée à châtier leur rebellion, passerent tout d'un coup d'une extrême confiance à la derniere consternation. Deux Députez partirent aussi-tost pour aller trouver la Cuëva, le prier de suspendre sa marche, & l'assurer qu'ils se remettoient à la discretion de Ximenez, & qu'ils en passeroient par tout ce qu'il lui plairoit de leur ordonner.

Quoique la Cuëva eût ordre de les épargner au cas qu'ils se soumissent, il leur parla comme si sa commission portoit de les exterminer, & de traiter leur Ville d'une maniere qui servît d'exemple à toute l'Espagne; puis faisant sem-

blant de se laisser fléchir à leurs larmes, il leur dit qu'il en alloit écrire à Ximenez, qu'il feroit plus, qu'il se rendroit leur mediateur, & qu'en attendant sa réponse, il n'entreprendroit rien, pourvû que du costé de la Ville l'on persistât dans les sentimens de soumission dont ils l'assuroient de sa part.

La réponse vint quelques jours aprés. La Cuëva la communiqua aux deux Deputez, & quoi qu'elle portât que la Ville se rendroit à discretion, elle aima mieux se soumettre à la clemence de Ximenez, que de courir les risques d'un siege. La Cuëva marcha aussi-tost du costé de la Ville, se saisit des portes, des places, & de tous les postes dont l'on eût pû se prévaloir ; le reste de l'Armée estant entré dans la Ville, la Cuëva y entra le dernier, accompagné d'une partie des Officiers. Il fit dresser en sa presence plusieurs gibets. Jamais consternation ne fut égale à celle de Malaga : Tout le peuple à genoux crioit misericorde, pendant qu'un Heraut appelloit cinq des principaux habitans & des plus coupables, qui furent livrez & pendus sur le champ. La vengeance n'alla pas plus loin. La Cuëva au nom de Ximenez pardonna à tout le reste, rétablit les Officiers de l'Amirauté,

& la tranquilité dans la Ville, & en partit enfin au milieu des acclamations des Malagains, qui ne croyant pas en estre quittes à si bon marché, ne pouvoient se lasser de loüer la clemence de Ximenez.

Le Cardinal ne manqua pas de se prévaloir de ces deux succés : Il en écrivit au Roi & à Chievres ; & comme l'on estoit tres-satisfait de sa conduite, ils ne contribuerent pas peu à lui faire obtenir toutes les demandes que nous avons dit, qu'Ayala estoit allé faire de sa part à Bruxelles. Cependant pour moderer cette grande autorité qu'on ne pouvoit lui refuser, & qui devenoit suspecte à Chievres, on lui donna pour adjoint avec l'Evêque de Tortose, la Chau l'un des Seigneurs de Flandre qui avoit le plus de credit à la Cour de Charles ; mais ne s'estant pas trouvé assez fort pour balancer l'autorité de Ximenez l'on y joignit Amerstorf. Celui ci estoit d'une des plus illustres maisons de Hollande, il avoit l'esprit ferme & entreprenant, & l'on n'en connoissoit point de plus propre à tenir teste au Cardinal. Il les reçut l'un & l'autre avec toutes les marques de consideration qu'ils pouvoient attendre de lui ; il les introduisit dans le Con-

ſeil en qualité de ſes Colegues, mais il n'en gouverna pas moins abſolument qu'il faiſoit, lors qu'il n'avoit que l'Eveſque de Tortoſe pour adjoint, & il agiſſoit alors preſque auſſi indépendamment que s'il avoit eſté ſeul Regent. Ces Seigneurs s'en plaignirent, ils en écrivirent au Roi même; mais Ximenez, qui avoit le reſte du Conſeil pour lui fit toujours ſon chemin, & ne changea rien à ſa conduite ordinaire. L'on fut obligé de diſſimuler avec un homme qui s'eſtoit rendu ſi neceſſaire, qu'on ne pouvoit plus ſe paſſer de lui. Mais ces Seigneurs le lui rendirent enfin, & ils furent l'une des principales cauſes de ſa diſgrace. Cependant le Cardinal couvert de gloire pour le paſſé, ſeur du preſent, & perſuadé que ſa faveur dureroit autant que ſa vie, ne trouvoit point d'affaire difficile; il avoit choqué tous les grands, & l'avoit fait avec ſuccez; il entreprit enfin la Reine Germaine, veuve du feu Roi Catholique.

Il l'avoit menagée juſques alors, mais s'eſtant apperçû qu'elle ne vouloit point de mal à l'infortuné Prince de Tarente, que Conſalve avoit envoyé priſonnier en Eſpagne, contre le ſerment qu'il avoit fait ſur la ſainte Euchariſtie de le laiſſer

en liberté, il s'imagina que comme elle eſtoit encore jeune, elle pourroit bien penſer à ſe remarier avec lui. Il n'en falut pas davantage pour le porter à donner atteinte au teſtament du feu Roi. Le coup eſtoit hardi, mais aprés en avoir écrit à Charles, il ne laiſſa pas de l'entreprendre comme de ſon chef, & ſe chargea à l'égard du Roi de tout ce qui en pourroit arriver.

Il y avoit un article dans ce teſtament, par lequel le feu Roi, outre ſon doüaire laiſſoit à la Reine veuve une penſion viagere de trente mille Ducats. Il l'avoit aſſignée ſur les revenus du Royaume de Naples, ſoit que la Reine l'eût ainſi ſouhaité, ou afin qu'au cas que les François le reconquiſſent, ils demeuraſſent chargez de cette penſion, ce qui ſeroit autant de déchargé ſur ſon Epargne, & un profit ſeur qui lui reviendroit aprés cette perte.

Ximenez pour rompre les intelligences qu'elle pourroit former dans le Royaume de Naples en faveur du Prince de Tarente à l'occaſion de cette penſion entreprit d'en changer le fonds, & fit dire à la Reine qu'il la prioit de trouver bon pour des raiſons tres-importantes, qu'il l'a lui aſſignât ailleurs, & d'acce-

pter en échange les Villes d'Arevallo, d'Olmedo, de Madrigal & de Sainte Marie de Nieve, qui estoient de mesme revenu, & qui avoient souvent servi de Doüaire aux Doüairieres de Castille.

La Reine comprit aussi-tost trois choses qui lui furent également sensibles; Qu'on se défioit d'elle; qu'on prétendoit l'obliger à passer le reste de ses jours dans le veuvage; & qu'on vouloit la contraindre à demeurer en Espagne dans une dépendance aussi odieuse pour elle, que celle des petits fils du premier lit du défunt Roi son Epoux. Ces deux derniers inconveniens lui estant également fâcheux, Elle n'épargna rien pour éluder l'échange qu'on lui proposoit; mais le Cardinal s'y estant obstiné d'une maniere qui paroissoit invincible, elle fut contrainte de l'accepter.

Sur l'acceptation de la Reine, on voulut la mettre en possession des quatre Places, mais le Comte de Cuëllar grand Tresorier de Castille, se jetta dans Arevallo & s'y fortifia resolu de s'y maintenir par la voye des armes.

Il faisoit son sejour ordinaire dans cette Ville, & il s'y estoit acquis tant de credit qu'il y estoit obéï & consideré comme s'il en eust esté le Gouverneur.

Cette entreprise surprit d'autant plus Ximenez qu'il connoissoit le Comte pour un homme sage, & qui n'estoit nullement porté à troubler l'Etat ; en effet, il n'eut jamais fait de lui-mesme la démarche dont on vient de parler, si Marie de Velasco sa femme ne lui eût inspiré de la faire, & ne l'eût precipité malgré lui dans la revolte. Elle estoit de ces femmes imperieuses qui ne peuvent souffrir d'estre contredites, & sa faveur auprés de la Reine Isabelle, & de la Reine Germaine lui avoit donné un si grand ascendant sur l'esprit de son mari, qu'il n'avoit pas la force de lui resister, elle s'estoit broüillée depuis peu avec la Reine Germaine, & ne cherchoit que les occasions de lui donner des marques de sa mauvaise volonté. La plûpart des Grands d'Espagne toûjours portés à la revolte, & toujours ennemis de Ximenez entrerent dans cette conspiration, & promirent au Comte de l'assister d'argent & de troupes, & d'aller en personne le soûtenir s'il en estoit besoin. Le Comte qui n'estoit pas entreprenant eut de la peine à se resoudre, mais les sollicitations de sa femme & les promesses des Grands l'entraînerent malgré lui dans la revolte.

Ximenez qui estoit ami du Comte de Cuëllar, & qui voyoit à regret le malheur où il s'engageoit, lui écrivit des Lettres pleines d'amitié ; lui fit parler par ses amis, & ne negligea rien de tout ce qui le pouvoit tirer du mauvais pas où il s'estoit engagé. Aux voyes de douceur il joignit les menaces, mais comme il vit que les sollicitations & les reproches de sa femme avoient plus de pouvoir sur son esprit que les avis salutaires qu'il lui avoit donnés, il fit marcher contre lui le Commissaire Royal Cornejo avec des troupes capables de le ranger à son devoir. Son instruction portoit de se saisir de tous les passages par où l'on pourroit jetter des troupes dans Arevallo, de faire arrester les Grands qui seroient assez hardis pour venir au secours du Comte, d'investir la Place, de la sommer de se rendre & de signifier aux habitans, que s'ils tardoient un moment à obéïr on les traitteroit comme des rebelles, & qu'on ruïneroit leur Ville. Que quant au Comte de Cüellar il seroit declaré criminel de Leze-Majesté, que ses biens seroient confisquez, & sa posterité déchuë à perpetuité de tout rang & de tout titre de noblesse.

Des menaces si terribles & qui alloient

estre suivies de leur effet ne furent pas capables d'étonner la Comtesse de Cüellar, elle vouloit qu'on s'exposât aux dernieres extrêmitez, mais pour le Comte effrayé des malheurs dont il estoit menacé il se rendit, & fut se jetter aux pieds du Cardinal. Ce grand homme qui n'usoit de la rigeur que lors que les voyes de douceur estoient inutiles ou dangereuses, le receut à bras ouvert, lui pardonna, lui rendit son amitié, & fut toujours depuis son protecteur. De tous les Grands qui avoient favorisé la rebellion du Comte, personne ne s'estoit declaré plus hautement que l'Amirante. Ximenez écrivit au Roy à son occasion que s'il ne prenoit pas enfin la resolution de faire quelque châtiment exemplaire, il pouvoit conter qu'à son avenement à la Couronne, il n'auroit d'authorité qu'autant qu'il plairoit aux Grands. Il ajoutoit, *que l'obéissance que les sujets doivent à leurs Souverains est soûtenuë par le respect & par la crainte. Que dans tous les Etats, & sur tout en Espagne la soumission ne pouvoit subsister que par les exemples d'une severité juste & bien employée.* Pour avoir negligé cette maxime Charles tomba depuis dans de fort grands inconveniens, mais ce ne fut

Gomez Livre 6.

qu'aprés la mort du Cardinal.

La Reine ne se vit pas plustost en possession des quatre Villes que l'on vient de nommer, que Ximenez se repentit contre sa coutume de ce qu'il venoit de faire : Il prévit que cette Reine offensée par deux endroits aussi sensibles que ceux que l'on vient de remarquer, ne manqueroit jamais pour se vanger de se joindre aux mécontens, & de les rendre maîtres des quatre Places dont l'on venoit de la rendre maistresse. Sur ce préjugé il la fit observer de si prés, qu'il découvrit qu'Elle avoit des conferences secrettes avec Dom Pedro de Gusman Gouverneur de l'Infant, & avec l'Evesque Alvaro Osorio son Precepteur ; ils estoient l'un & l'autre également mécontens du Gouvernement, & également disposez à tout entreprendre en faveur du jeune Ferdinand.

Ximenez n'eut pas plustost reconnu la faute qu'il venoit de commettre, qu'il la repara en faisant entrer deux mille hommes de bonnes Troupes dans Arevallo & autant dans Olmedo, & il le fit avec tant d'adresse & de secret, qu'il estoit maistre de ces Places, avant qu'on eust pû prévoir qu'il eust dessein de l'entreprendre. On prétend mesme qu'il les retrancha

tout à-fait du Domaine de la Reine, & qu'il l'obligea de se contenter des deux autres Villes. En effet il ne se mit pas en peine de s'assurer de Madrigal & de Sainte Marie de Nieve, ces deux Villes estant devenuës inutiles en s'assurant des deux autres.

La Reine qui vit par là ses desseins rompus, fit de grandes plaintes de cette entreprise; mais on se contenta de lui répondre qu'on ne toucheroit point aux trente mille ducats pour lesquels ces quatre Villes lui avoient esté hypotequées; & que d'ailleurs les Troupes qui y estoient entrées, n'empêcheroient pas qu'elle n'en fût la maistresse absoluë, au cas que l'on n'entreprît rien contre l'Etat, ce qu'on estoit persuadé estre tres-éloigné des desseins de Sa Majesté.

Cette affaire fut suivie d'une autre, qui attira à Ximenez autant de loüanges, que celle-ci avoit fait de mécontens. C'estoit sa politique, quand il avoit esté obligé pour le bien de l'Etat d'entreprendre ou de soutenir quelque chose avec hauteur, il faisoit toujours succeder quelque évenement qui en effaçoit, ou du moins qui en adoucissoit le souvenir. C'est ce qui déconcertoit le plus souvent ses ennemis, qui estant obligez

de passer continuellement du chagrin qu'il leur donnoit à l'admiration de sa conduite, demeuroient en suspens, & ne pouvoient ou n'osoient rien entreprendre contre lui.

Il y avoit long-temps que Ximenez voyoit avec un chagrin extrême la miserable vie que menoit la Reine Jeanne, mere de Charles, dans le Château de Tordesillas. Quoique ce fût un des plus agreables lieux de toute l'Espagne, elle s'en estoit faite une prison effroyable: Elle n'en sortoit jamais, Elle y avoit choisi la chambre la plus obscure & la plus incommode, Elle ne pouvoit souffrir qu'on la netoyast, Elle ne changeoit ni de linge ni d'habits, & ne vouloit pas qu'on la servît autrement que dans de la vaisselle de terre. Là au milieu de l'ordure & de la püanteur, son occupation la plus ordinaire estoit de se battre avec les chats, Elle remportoit souvent de ces ridicules combats des égratigneures qui luy défiguroient tout le visage.

Quoique Ximenez fût persuadé qu'il n'y avoit que Dieu qui pût guerir la Reine du mal dont elle estoit attaquée, il ne laissa pas de se rendre à Tordesillas dans le dessein de la soulager. Il remarqua d'abord que Loüis Ferrera,

que le feu Roi avoit donné pour Gouverneur à cette Princesse, estoit trop vieux & trop mélancolique pour se bien acquitter de son emploi. Il lui osta ce gouvernement, & le donna à Ferdinand Ducaz de Talavera, dont l'esprit adroit, insinüant, & porté à la joye, estoit plus propre à divertir la Reine. Il se mit ensuite à l'étudier avec attention, & ayant remarqué que de toutes les passions ausquelles elle avoit esté sujette, il ne lui estoit resté que l'ambition; il la prit par ce foible, lui representa que sa maniere de vie la rendoit méprisable à ses sujets, que c'estoit l'unique chose qui les empêchoit de lui venir faire la Cour, que les peuples se prenoient par l'éclat & par la dépense; enfin il sçut la tourner si adroitement, qu'il la fit consentir à habiter un appartement plus magnifique, à manger en public, à sortir tous les jours pour entendre la Messe dans le voisinage, & pour la promenade. Il faisoit trouver dans ces occasions des personnes sur les chemins qui ne manquoient pas, lors qu'elle passoit de lui faire les acclamations ordinaires de *Vive la Reine*: Enfin il l'accoutuma si bien à agir en Reine, que si elle ne guerit pas de sa folie, elle vécut au moins d'une maniere incompa-

rablement plus agreable qu'elle n'avoit fait depuis la mort du feu Roi de Castille.

Ximenez reçut plus de témoignages de reconnoissance pour cette action, que pour toutes les grandes choses qu'il avoit faites jusqu'alors. Le Roi & Chievres l'en remercierent : Les Grands lui en firent leurs complimens ; & toute l'Espagne retentit de ses loüanges.

Chievres crut avoir trouvé l'occasion de faire trois choses qu'il avoit extrêmement à cœur, & qu'il croyoit de la derniere importance de trouver faites, quand le Roi Catholique arriveroit en Espagne. Ainsi connoissant Ximenez extrêmement entreprenant, le voyant applaudi de toute l'Espagne, & reconcilié depuis peu avec les Grands qui s'estoient le plus declarez contre lui, il lui fit écrire par le Roi Catholique qu'il lui auroit la derniere obligation s'il travailloit à retirer tout ce qui auroit esté usurpé ou aliené de son Domaine, s'il retranchoit toutes les pensions obtenuës par faveur, & generalement à tout autre titre que pour des services rendus à l'Etat ; & s'il faisoit rendre compte à ceux qui avoient eu le maniment des Finances.

Ximenez répondit à Sa Majesté qu'il estoit prest d'entreprendre tout ce qui se-

roit avantageux à ſon ſervice, comme il demeuroit d'accord qu'eſtoient les trois articles dont il lui avoit fait l'honneur de lui écrire ; mais qu'il n'eſtoit pas juſte qu'on ſe ſervît toujours de lui comme Dieu faiſoit du demon, c'eſt à dire pour punir ou pour affliger les gens ; qu'il falloit lui donner le moyen d'adoucir & de refermer les playes aprés qu'il les auroit faites ; qu'il n'en couteroit rien à Sa Majeſté, puis qu'il ne falloit pour cela que lui laiſſer la diſpoſition des Gouvernemens des Places & des Provinces, dont il ne pourvoiroit jamais que des perſonnes agreables à Sa Majeſté, & les plus capables de rendre ſervice à l'Etat : Il chargea en meſme temps Aïala qui eſtoit reſté ſeul à Bruxelles, de faire entendre à Chievres qu'il n'entreprendroit point ce qu'on lui propoſoit, qu'on ne lui euſt accordé ce qu'il demandoit, le dernier eſtant abſolument neceſſaire pour l'execution du premier.

Chievres ſouhaittoit avec d'autant plus de paſſion l'execution des trois articles, qu'il eſtoit perſuadé que ſi le Cardinal l'entreprenoit ; il en viendroit infailliblement à bout, & que s'il ne l'entreprenoit pas, il faudroit qu'il l'entreprît lui meſme à l'arrivée du Roi Catholi-

que

que en Espagne, ce qui rendroit son ministere d'autant plus odieux aux Espagnols qu'il estoit estranger, & parconsequent moins redouté que Ximenez, dont le credit estoit establi depuis longtemps. Il prévoyoit encore que le contre-coup de cette haine publique porteroit sur le Roi Catholique mesme, dont il étoit important que le Regne ne commençât pas par des recherches qui devoient faire tant de mécontens. Ainsi quoique Ximenez par ce qu'il avoit déja obtenu, & par ce qu'il demandoit encore, partageât visiblement l'Autorité Royale, il lui fut d'autant plus aisé de porter le Roi Catholique à le lui accorder, qu'il lui fit voir que le profit qui lui en reviendroit, valoit incomparablement mieux que ce qu'il estoit obligé de ceder, qu'étant prest de partir pour l'Espagne, il ne le cedoit pas pour long-temps, & qu'en tout cas l'on pourroit obliger ceux qui auroient esté pourvûs par Ximenez à prendre de nouvelles provisions de Sa Majesté, d'où il s'ensuivroit qu'ils lui auroient toute l'obligation des Gouvernemens dont le Cardinal les auroit pourvûs.

Ximenez ayant obtenu ce qu'il demandoit, il n'en fit point un mistere:

il fut bien-aise que l'on sçût qu'il avoit entre les mains dequoi dédommager ceux à qui il seroit obligé de faire quelque chagrin. Aprés cette précaution, il entreprit l'execution des trois articles, avec tant d'application qu'il en vint à bout en peu de temps. Il retira tout ce qui avoit esté usurpé du Domaine Royal, ou ce qui en avoit esté donné par pure gratification. Il taxa les usurpateurs à des sommes assez modiques, & ne voulut pas que pour le passé on exigeât rien des possesseurs de bonne foi. Il rachera ce qui avoit esté donné à titre onereux, & ne voulut pas mesme qu'on précontât la joüissance. Il retablit ainsi le Domaine dans son premier Etat. Il examina ensuite les pensions ; il retrancha entierement les unes, & modera les autres ; & il eut en cela si peu d'égard à luimesme, qu'il n'épargna dans cette occasion, ni Pierre Martyr, ni Gonsalez d'Oviedo. Ils avoient écrit jusqu'alors tres-avantageusement de Ximenez, mais quand ils virent qu'on retranchoit leurs pensions, ils retrancherent aussi leurs loüanges, Ximenez l'avoit prévû. Mais il n'y avoit aucune consideration particuliere qui le pût empêcher de procurer le bien de l'Etat.

Cet examen fut ſuivi de celui des dépenſes de la Couronne. Il en retrancha quantité d'inutiles ; il caſſa bon nombre d'Officiers, qui ne ſervant de rien ne laiſſoient pas d'avoir de gros appointemens.

Il traita enſuite à la derniere rigueur ceux qui avoient abuſé du maniment des Finances, il les condamna à de groſſes ſommes au profit de l'Epargne, & les contraignit de les payer par des empriſonnemens tres-rigoureux : Les plus coupables meſme payerent de leur vie, & de la confiſcation generale de tous leurs biens.

De ces deux ſources, & de l'adminiſtration exacte des revenus de la Couronne (à laquelle il donnoit ſes premiers ſoins) il en tira tant d'argent, que ſans faire aucune nouvelle impoſition, il fournit avec éclat à toutes les dépenſes de l'Etat ; il acquitta les dettes immenſes que Ferdinand & Iſabelle avoient eſté obligez de faire, il dégagea le Domaine, il équipa des flotes pour la ſûreté des coſtes, & pour la conſervation des conqueſtes d'Affrique ; il leva & entretint des Armées, fit fortifier des Places, bâtit & remplit trois Arcenaux, à Medina del Campo, à Alcala, & à

Malaga, c'est à-dire, au milieu & aux deux extrêmitez de la Castille, & tout cela se fit en moins de deux ans que dura sa Regence.

Il estoit aisé au Cardinal estant le maistre absolu des Finances, de s'en faire à lui-mesme & aux siens telle part qu'il eût voulu ; mais la haute probité dont il faisoit profession ne lui permit pas mesme de se dédommager des pertes qu'on l'avoit injustement contraint de faire à l'occasion de la guerre d'Oran ; il porta la generosité jusqu'à employer ses propres revenus pour les besoins de l'Etat, sans en avoir jamais prétendu d'autre avantage que celui de l'avoir bien servi.

Une Réformation pareille à celle que Ximenez venoit d'entreprendre ne pouvoit qu'avoir fait bien des mécontens dans tous les Ordres de l'Etat. Le Cardinal qui avoit fait la playe la sçut si bien guerir, qu'il se fit des amis de tous ceux qu'on croyoit devoir estre ses ennemis irreconciliables ; à la reserve d'un assez petit nombre, que leur bassesse ou leurs crimes rendoient méprisables, il contenta tout le monde.

Chievres avoit cru que le peu de temps que Ximenez avoit à joüir de l'au-

torité qu'on lui avoit accordée, la lui rendroit presque inutile ; mais comme il en sçavoit plus que Chievres, il sçut s'en prévaloir d'une maniere qu'on ne pouvoit pas la porter plus loin.

Il seroit difficile de dire pourquoi Ferdinand le Catholique, qui estoit un Prince si habile, n'avoit donné le Gouvernement des Provinces qu'à des gens de robe, comme seroient nos Intendans, & celui des Places pour la plûpart qu'à des gens d'une naissance assez mediocre. Ximenez les destitua presque tous, & donna tous ces Gouvernemens aux Grands de Castille, ou à des gens de service, à qui le merite tenoit lieu de naissance, qui avoient bien servi l'Etat, ou qui avoient les qualitez requises pour lui estre utiles. Il sembla dans cette occasion avoir abandonné ses anciennes maximes, dont la plus inviolable estoit d'affoiblir les Grands, bien loin de contribuër à leur aggrandissement. Mais outre qu'il avoit besoin de gens qui pussent soutenir la partie contre ceux qu'il avoit déposez, l'arrivée du Roi estoit si proche, qu'ils ne pouvoient pas avoir le temps de se prevaloir contre lui de l'autorité qu'il venoit de leur confier.

Il déposa ensuite tous les Magistrats qui n'estoient pas capables de leurs charges, ou qui s'en estoient mal acquittez, & mit en leurs places tout ce qu'il connut de gens de merite, qui avoient quelque sujet de se plaindre de lui à l'occasion de la Réformation dont l'on vient de parler. Au reste en la procurant il traita avec une parfaite égalité les amis & les indifferens. Il osta aux heritiers du grand Capitaine, dont la memoire lui estoit si chere, de grands revenus dont il crût qu'ils joüissoient indument. Tellez qui estoit son ami particulier ne fut point épargné, il lui retrancha un droit dont il joüissoit depuis quarante ans sur les Moulins de Seville. Il en usa de mesme à l'égard de ceux qui lui estoient les plus attachez.

Il apprit dans ce mesme temps qu'il se commettoit de grands abus dans le Gouvernement des ordres militaires; il crut qu'il y devoit remedier, il se donna à cette affaire avec tant d'application, qu'en trois jours il fut parfaitement informé des regles, constitutions, coutumes, des decrets des trois Ordres, & de tout ce qui concernoit leurs droits & leurs revenus. Mais dés que les Commandeurs eurent appris qu'il vouloit

prendre connoiſſance de leurs affaires, ils s'y oppoſerent d'un conſentement unanime ; ils prétendirent que quand il y auroit des abbus dans leurs Ordres, ils ne pouvoient eſtre reformez que par le Roy qui en qualité de Grand Maiſtre avoit ſeul Juriſdiction ſur eux. Ceux de Calatrava & d'Alcantara en particulier alleguoient les Bulles des Papes par leſquelles ils prétendoient que leurs Ordres ayant eſté inſtitués ſur le modele de celui de Cîteaux, il leur eſtoit défendu de reconnoiſtre d'autre Superieur que le General ou le Grand Maiſtre de l'Ordre.

Ximenez répondit en general qu'il n'avoit deſſein que de corriger les abus, que pour ce qui eſtoit de leurs exemptions & de leurs privileges, bien loin d'y donner la moindre atteinte, il eſtoit reſolu de les appuyer de toute ſon authorité. Il ajoûta que les Papes avoient tres-ſagement ordonné que les compagnies Religieuſes (comme eſtoit celle de Ciſteaux) ne puſſent eſtre gouvernées que par des perſonnes de leur Inſtitut, parce qu'un eſtranger élevé dans d'autres maximes ruïneroit leur regularité au lieu de la maintenir. Mais qu'il ne voyoit pas ce qui pouvoit empeſcher que des hom-

mes de guerre, nourris comme eux dans la Cour & dans les Armées, ne fussent gouvernez par ceux qui estoient proposez au Gouvernement du reste de l'Etat. Que dans le fonds ils n'avoient de Cisteaux que le seul titre, & que comme ils n'en pratiquoient pas la regle, ils ne lui paroissoient pas fondez à en prétendre leurs privileges; qu'aprés tout il ne prétendoit rien de nouveau, qu'il estoit fondé en exemples. Que le feu Roy sans aller plus loin avoit commis l'Archevêque de Grenade, pour avoir l'inspection sur les trois Ordres, qu'en cette qualité il avoit presidé à leurs Chapitres. Et qu'il n'y avoit que quelques jours que le Doyen de Louvain avoit fait élire par l'ordre du Roy & sans aucune formalité Dom Pedro Nunnez de Gusman Grand Commandeur de Calatrava.

Comme il n'y avoit rien à repliquer à des preuves si fortes & si précises, les Commandeurs furent obligez de désister de leur opposition, & Ximenez continua ce qu'il avoit commencé avec un air de superiorité & de dignité qui ne receut pas la moindre contradiction. Il découvrit dans la recherche qu'il fit, des revenus que des particuliers avoient dé-

tournez. Il en prit occasion de faire revenir au Domaine Royal des sommes tres-considerables. Anciennement les Ordres estoint obligez d'entretenir un certain nombre de troupes pour défendre les frontieres, & pour faire la guerre aux Infidelles, il rétablit cet usage, & déchargea par là le Roy d'une assez grande dépense. Il retira dans ce mesme-temps des mains des Arragonois deux Villes qu'ils avoient usurpées sur l'Ordre de Calatrava, & les fit rendre au Grand Maistre, (c'est-à-dire au Roy) de qui elles dépendoient. Enfin il crea de nouveaux Administrateurs des biens & des droits du Roy, & cassa tous ceux qui avoient esté ou negligens ou infideles.

Pendant que Ximenez s'exposoit ainsi à la haine de tous les Ordres de l'Etat, pour conserver les droits du Roy & pour augmenter ses revenus, il vit avec un déplaisir extrême que les richesses de la Castille passoient en Flandre, & devenoient la proye des courtisans du nouveau Roy. Il crut qu'il devoit sur cela faire des remontrances. Il lui écrivit donc avec cette liberté & cette fermeté que le désinteressement est capable d'inspirer. *Qu'un Ministre fidele ne devoit pas se contenter de faire valoir l'autorité du Prince,*

Gomez Livre 6.

& de conserver ses droits, qu'il lui devoit encore des avis sinceres sur tout ce qui pouvoit contribuer au bon Gouvernement de l'Etat, au bonheur de son regne, à la felicité & au repos de ses peuples. Que dans la veuë de cette obligation il se croyoit obligé de l'avertir de la dissipation qu'on faisoit de ses finances. Que l'experience lui apprendroit un jour, mais peut-estre trop tard à les menager; qu'il demeuroit d'accord que rien ne convenoit mieux à un grand Prince comme lui que de donner & de donner mesme beaucoup. Mais qu'il falloit donner avec discernement & avec choix. Qu'il ne manquoit pas de gens qui seroient bien-aises de l'appauvrir pour le rendre plus timide & plus dépendant, & pour lui vendre un jour plus cherement les secours qu'il seroit obligé de leur demander. Qu'il le prioit de faire reflexion que les besoins de l'Etat alloient estre grands. Qu'il ne pouvoit lui dissimuler que depuis le peu de temps qu'il regnoit, il avoit presque autant dépensé que les Rois Catholiques en plusieurs années, quoi qu'ils eussent vescu avec assez de magnificence. Que s'il avoit des dons à faire ce devoit estre à de bons & de fideles serviteurs dont il auroit reconnu le zele & l'attachement pour sa personne. Qu'il devoit la justice indifferemment à tous ses sujets. Que pour les graces elles

ne doivent eſtre que pour le merite & pour les ſevices. Qu'en un mot il le prioit d'agréer qu'il lui dit que trois choſes lui avoient toujours paru tres-neceſſaires à un Prince, pour la gloire & pour l'affermiſſement de ſon regne. La premiere de rendre juſtice à chacun de quelque condition qu'il fût. La ſeconde de recompenſer la valeur & les ſervices des gens de guerre. Et la troiſiéme qui n'eſtoit pas la moins importante d'empêcher la diſſipation de ſes finances ; & de faire meſme des épargnes & des reſerves pour eſtre en eſtat ſelon l'occaſion d'entreprendre de grandes choſes ſans eſtre à charge à ſes peuples.

Si ces maximes avoient eſté ſuivies Charles V. ne ſe fut pas jetté dans les embarras où il ſe trouva depuis. Mais il n'y a guere que l'experience qui puiſſe former les Princes & ſouvent on l'acquiert trop tard.

Ce fut un coup de la bonne fortune de Ximenez d'avoir mis dans ſes intereſts (comme on l'a raconté) tout ce qu'il y avoit de plus conſiderable dans la Caſtille ; puis qu'il lui arriva dans ce meſme-temps le premier échec qu'il eut reçû depuis qu'il eſtoit entré dans le Miniſtere. Horuc de Mitiſéne fameux Corſaire ſurnommé Barberouſſe aſſiſté d'Ha-

redin son frere entreprit de chasser les Espagnols de toutes les Places qu'ils avoient conquises en affrique. Il assiegea Bugie, mais aprés y avoir donné plusieurs assauts il fut obligé de lever le Siege, aprés y avoir perdu un bras qui fut emporté dans une attaque. Cet accident ne servit qu'à redoubler la haine qu'il avoit contre les Chrestiens. Il entreprit de se rendre maistre d'Alger, qui estoit depuis quelques années tributaire des Rois d'Espagne, & il en vint à bout par l'intrigue des Morabites, * qu'il avoit mis dans ses interests.

* Moines Mahometans.

Ce succez lui fit former le dessein non-seulement d'inquieter les Espagnols, mais de s'emparer des Etats de plusieurs petits Souverains pour reduire enfin toute l'Affrique à l'obéïssance des Turcs dont les forces l'avoient aidé à se faire Roy de simple Pirate qu'il estoit. Le premier qu'il attaqua fut le Roy de Tunis qu'il prit & qu'il fit cruellement mourir. Son neveu qui luy succeda ne se trouvant pas assez fort pour resister à Barberousse prit le parti de se refugier en Espagne, & de recourir à la protection de Ximenez. Le Cardinal la lui accorda & fit aussi tost équipper une flotte dont il offrit le commandement à Ferdinand

d'Andrada l'un des plus experimentez Capitaines de toute l'Eſpagne. Andrada le refuſa, ſur ce que l'Armée que portoit la flotte n'eſtoit composée que de nouvelles levées dont on ne pouvoit pas eſperer un grand ſuccez. Ximenez qui n'aimoit pas à eſtre refuſé le donna à Dom Diego Vera, dont il avoit reconnu la valeur à la conqueſte d'Oran. Vera aborda heureuſement à Alger,mais ayant imprudemment diviſé ſon Armée en quatre corps pour y donner un aſſaut general , il fut repouſſé de tous coſtez avec grande perte & fut obligé de repaſſer en Eſpagne avec ce qu'il pût ramaſſer du débris de ſon Armée entierement défaite.

Ximenez s'entretenoit familierement avec ſes amis lors qu'il en reçut la nouvelle : il ne changea point de viſage , & n'en parut point émû , il dit à la Compagnie ce qu'on lui mandoit de la défaite de Vera. Il ajouta que l'Eſpagne avoit plus gagné dans cette occaſion qu'elle n'y avoit perdu , puis qu'elle s'eſtoit défaite d'un bon nombre de ſcelerats , qui n'eſtoient capables que de troubler la tranquilité publique , & dont la plûpart euſt fini ſes jours par la main des Bourreaux , que les ennemis ne ſe rejoüiroient pas long-temps de cet avantage , & qu'il

en auroit bien-tost sa revanche : Il continua ensuite à parler de ce qui faisoit le sujet de la conversation avec la mesme tranquilité que s'il ne lui fût rien arrivé de fâcheux.

Les ennemis de Ximenez se rejoüirent en secret de la mortificarion qu'il venoit de recevoir, & ses trois collegues le Doyen de Louvain, la Chau, & Amerstof, en prenant avantage prirent la liberté de mettre leur nom avant le sien dans la signature d'une expedition, & la lui envoyerent ainsi signée, afin qu'il fût obligé de mettre son nom aprés le leur. Ximenez, qui ne s'élevoit jamais davantage que lors qu'on entreprenoit de le rabaisser, déchira froidement l'expedition, ordonna au Sécretaire d'Etat qui la lui avoit apportée de la refaire, la signa tout seul, & le fit toujours depuis, ne faisant plus l'honneur à ses collegues de leur envoyer les expeditions à signer : Ils s'en plaignirent hautement ; mais Ximenez n'en persista pas moins dans ce qu'il avoit entrepris.

Il traita les Génois avec encore plus de hauteur : Le Vice-Amiral de Castille avoit pris depuis peu sous sa protection une maniere de Pirate, nommé Juan Rios, qui avoit quelquefois fait des pri-

ses sur eux; trois Galeres de Génes l'ayant rencontré qui accompagnoit le Vice-Amiral, le lui envoyerent demander dans le dessein de le punir, quand il seroit entre leurs mains. Le Vice-Amiral crut qu'il y alloit de son honneur de le livrer à ses ennemis, & le refusa. Sur cette réponse les trois Galeres Genoises se mirent à canoner furieusement la Galere de Riviere, & le Vice-Amiral s'étant mis en devoir de le défendre, les trois Galeres l'attaquerent lui-mesme, lui coulerent à fond une des siennes, & en mirent une autre hors de service. Ils firent pis, Riviere ayant abordé malgré eux, & s'estant retiré dans Cartagéne, ils tirerent plusieurs volées de canon sur cette Ville.

Gomez Livre 6.

Ximenez averti de leur insolence, aprés avoir refusé d'entendre leurs Députez, fit arrester leurs effets; leur ordonna, sous peine de la vie, de sortir dans vingt-quatre heures des Etats de Sa Majesté Catholique, & défendit tout commerce avec eux: Il avoit mesme déja donné les ordres pour aller ravager leurs costes avec le fer & le feu, mais ils conjurerent cette tempeste par une Ambassade tres-soumise qu'ils envoyerent à Charles dans les Païs-Bas.

Il obtint du Roy dans ce même-temps l'Evêché de Tortose pour le Doyen de Louvain, & cet Evêché lui servit depuis comme de degré pour arriver au Cardinalat, & peu de temps aprés au Souverain Pontificat.

Ce fut aussi à sa priere que le Docteur Mota fut fait Evêque de Badajox. Il estoit d'une condition mediocre ; mais la nature le dédommagea avantageusement de ce qui lui manquoit du costé de la fortune. Il avoit tout l'esprit qu'on peut avoir, tous les talens exterieurs, & toutes les graces qui sont d'ordinaire les fruits de la plus excellente éducation ; il estoit bienfait, il ne lui manquoit aucune des qualitez que les maistres de l'art demandent pour faire un parfait Orateur. Aucun ne le surpassoit dans l'étude de l'Ecriture Sainte, des Peres, & de la Theologie, & aucun ne l'égaloit dans la maniere vive & éloquente dont il sçavoit s'exprimer ; aussi dans fort peu de temps il s'acquît la reputation du plus grand Predicateur de toute l'Espagne. L'Archiduc Philippe ayant assisté à un de ses Sermons, il en fut si charmé qu'il le prit pour son Predicateur ordinaire, & le traita toujours avec beaucoup de distinction. Les talens de Mota pour la con-

verſation ne cedoient pas à ceux qu'il avoit pour la chaire, il n'en deſcendoit preſque jamais ſans achever dans les entretiens particuliers de triompher de ceux que l'Eloquence & la ſolidité de ſes diſcours avoient ébranlé, ſa converſation eſtoit aiſée, ſolide, inſinuante, & il parloit la langue Caſtillanne avec une élegance & une politeſſe dont perſonne n'avoit encore approché.

Avec ces qualitez Mota s'acquit tant d'eſtime auprés de Ferdinand & d'Iſabelle, que cette Princeſſe avoit reſolu de l'élever aux plus grandes dignitez de l'Egliſe lors qu'elle mourut. Ximenez qui ſe connoiſſoit en grands hommes, & qui avoit lui-meſme un merite qui l'empêchoit d'envier ou de redouter celui d'autrui, l'appuya toujours auprés de la Reine, & continua de le proteger aprés ſa mort. On dit meſme qu'il avoit deſſein d'en faire ſon ſucceſſeur, mais Chievres qui avoit d'autres veuës rompit toutes ſes meſures.

Dans les differens qui ſurvinrent aprés la mort de la Reine entre Philippe Roy de Caſtille & Ferdinand, Mota crut prendre le parti le plus ſeur pour ſa fortune en s'attachant à Philippe, il lui conſeilla de n'entendre à aucun accommodement,

de regner seul, & de renvoyer son beau pere en Arragon; ses conseils furent suivis. Mais Philippe vêcut si peu qu'il ne laissa en mourant à Mota que le déplaisir de sa mort. Il y eust mesme quelque chose de pis. Ferdinand ayant repris l'Administration de la Castille, Mota se vit sans appui & sans ressource entre les mains d'un Roy qui sçavoit dissimuler les injures, mais qui ne les pardonnoit jamais. Ximenez le favorisoit toujours en secret, mais les conjonctures ne lui permettoient pas de le proteger ouvertement.

Dans cette extrêmité il se joignit aux Grands d'Espagne qui s'estoient declarez pour la Regence de l'Empereur Maximilien. Mais comme ce Prince ne répondoit pas assez promptement à l'empressement des Seigneurs de son parti, Mota fit ensorte qu'on le députa pour aller negocier avec Chievres, & mesme avec l'Empereur si on le jugeoit necessaire. On lui donna pour cela tous les pouvoirs necessaires, & la plûpart des Grands de Castille le chargerent de leurs Lettres pour l'Empereur.

Cette intrigue ne pût estre si secrette que Ferdinand n'en fut averti. Son premier sentiment fut de faire arrester Mo-

ta, mais comme il avoit beaucoup d'amis & que la Regence de Ferdinand n'étoit pas encore bien affermie, une seconde reflexion lui fit croire qu'il estoit plus à propos de le laisser sortir d'Espagne, mais qu'il falloit lui oster les moyens de nuire quand il seroit auprés de l'Archiduc ou mesme auprés de l'Empereur. Il ne s'ouvrit de son dessein qu'au Connestable de Castille qui avoit épousé une de ses filles naturelles, il lui ordonna d'aller en diligence à Burgos avant que Mota en fut parti, & de faire ensorte sans qu'il s'en apperçût qu'on lui enleva les Lettres & les pouvoirs dont il estoit chargé. Le Connestable le fit observer. Il lui détacha des Chevaliers de l'industrie qui s'introduisirent auprés de lui sous pretexte de lui aider à faire & à porter ses paquets. Ses Lettres & ses pouvoirs tomberent ainsi entre leurs mains, & afin qu'il ne manquât rien à la tromperie, ils mirent à leur place des papiers si exactement pliez de la mesme sorte, qu'à moins de les ouvrir il n'estoit pas possible de ne s'y pas tromper.

Mota partit ainsi sans avoir le moindre soupçon du mauvais tour qu'on venoit de lui joüer. Il arriva en Flandres, mais quand il fut question de produire ses

Lettres & ses pouvoirs, il reconnut qu'on les lui avoit volées. Il se plaignit en vain du Connestable, & de Ferdinand qui estoient les seuls qu'il pouvoit soupçonner ; les Flamans le negligerent comme un homme peu précautionné, sur lequel on ne pouvoit pas compter.

Tout autre découragé eut abandonné la partie; Mota n'en usa pas ainsi. Il se roidit contre sa mauvaise fortune, & il rendit depuis tant de services, & fit paroistre tant de prudence, d'adresse, & de probité qu'il recouvra l'estime qu'il avoit perduë. Il commençoit à en joüir lors que Ximenez qui estoit l'homme du monde qui sçavoit le mieux prendre son temps, demanda & obtint pour lui l'Evêché de Badajox.

Comme la fortune ne se declare presque jamais à moitié pour ou contre ; Mota sçut si bien la seconder, que depuis la mort de Ximenez, Charles Quint forma le dessein de le faire Archevêque de Tolede, & le Pape celui de l'élever au Cardinalat. Mais la mort de Mota en prévint l'execution. Pour ne laisser rien à dire d'un si grand homme, on ajoûtera qu'estant prest de mourir, il se sentit vivement touché de tout ce qu'il avoit fait pour le monde ; & pour s'y procurer

de grands establissemens. Il crut qu'il estoit obligé d'en faire une espece de reparation publique. Dans cette veuë il fit appeller ses amis & ses domestiques, & s'estant fait apporter la cassette où il renfermoit ses papiers les plus importans, il commença par un discours des plus touchans sur la caducité des choses humaines, puis il tira de sa cassette un Bref du Pape par lequel il l'assuroit du Chapeau de Cardinal, & une Lettre du Roy Catholique qui lui promettoit l'Archevêché de Tolede, puis faisant un dernier effort. *Voila mes amis* (leur dit-il) *les grandeurs que le monde me preparoit, je les ay recherchez, & plust à Dieu que j'eusse fait pour lui, ce que j'ay fait pour les obtenir. Il sçait mieux que nous ce qui convient à nostre salut. La mort me va ravir tous ces avantages; je l'accepte & me soumets à tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner de moy; trop heureux si le sacrifice que je lui fais de ma vie peut appaiser sa justice. Pour vous qui pour vos interests perdez beaucoup en me perdant, n'esperez qu'en lui. Attachez-vous à lui comme à vostre Pere, comme au seul maistre qui merite d'estre servi, & n'attendez pas comme moi à la mort à juger du temps & de celui de l'éternité.* Il n'eut pas achevé ces paroles qu'il expira.

Quoique Ximenez parût uniquement occupé des affaires d'Etat, il ne laissoit pas de donner une partie de ses soins à celles de son Diocese & de l'Inquisition. Il avoit mesme fait faire depuis peu quelques executions sanglantes de plusieurs Juifs & Mahométans, qui aprés avoir embrassé la Religion Chrestienne, estoient retournez à leurs premieres erreurs. Ceux qui en estoient échapez, se plaignoient qu'on faisoit perir tous les jours un grand nombre d'innocens, dont tout le crime consistoit à avoir des gens interessez à leur perte. L'on faisoit ces plaintes depuis long-temps, comme on les fait encore aujourd'huy, & on les avoit toujours faites inutilement.

Pour juger si elles estoient bien fondées, il n'y a qu'à supposer [ce que ceux qui sont un peu informez des procedures de ce Tribunal, sçavent estre incontestable.] Il n'y a, dis-je, qu'à supposer trois choses; Que dans l'Inquisition le délateur est compté pour témoin; Qu'on ne donne aucune connoissance aux accusez de ceux qui les accusent, & qu'il n'y a point de confrontation de témoins.

Les Juifs qui estoient alors en Espagne, & ce qui y restoit des Maures qui avoient embrassé la Religion Chrestien-

ne, qui y estoient en grand nombre, aprés avoir fait long temps & inutilement leurs plaintes sur les trois chefs que l'on vient de rapporter, & se voyant par là exposez tous les jours à la vengeance de leurs ennemis, députerent enfin à Bruxelles pour obtenir du Roi que l'Inquisition sur ces trois chefs fut obligée de se conformer à l'usage de tous les autres Tribunaux tant Ecclesiastiques que Séculiers. Leur demande paroissoit juste, mais ce qui parloit le plus hautement en leur faveur, est qu'en arrivant ils avoient fait de grands presens à ceux du Conseil, & offroient au Roi quatre-vingt mille écus d'or, s'il vouloit leur accorder leur demande. Jamais proposition ne fut faite plus à propos : Charles estoit sur son départ pour l'Espagne, & il avoit besoin d'argent ; tout paroissoit donc disposé à les satisfaire.

Mais Ximenez ayant appris d'Ayala ce qui se passoit à Bruxelles, il en écrivit à Charles avec autant de force que s'il se fût agi de renverser les Loix fondamentales de la Castille. Il lui rapporta l'exemple de Ferdinand, à qui les mêmes gens qui le sollicitoient de violer les loix establies par ses peres, avoient offert jusqu'à six cens mille écus d'or dans le

plus grand besoin d'argent qu'il eût jamais eû, c'est à dire, lors qu'il estoit prêt d'entreprendre la conqueste de la Navarre, ce qu'il avoit genereusement refusé. Il ajoûta, que si l'on reformoit les trois chefs, dont l'on se plaignoit, l'Inquisition n'auroit plus de témoins ; ou que si elle en avoit, ils seroient tous les jours exposez à estre poignardez par les accusez, ou par leurs partisans. Enfin il lui prédit un soulevement general dans toute l'Espagne, s'il entreprenoit de passer outre. Il n'en falut pas davantage pour obliger de renvoyer les Députez sans leur rien accorder, & les trois chefs des procedures furent d'autant mieux establis, que l'on avoit fait de vains efforts pour les renverser.

Les Deputez revinrent ainsi de Bruxelles sans avoir rien obtenu ; mais ayant publié ou à dessein ou imprudemment, que le Roi, quoiqu'on affectât d'en publier, n'estoit pas prest de passer en Espagne ; & que les Flamans, qui apprehendoient de se voir reduits en Province de cette Monarchie, n'épargnoient rien pour le retenir, l'on vit par tout de si grandes dispositions à un soulevement general, que quelque interest qu'eût Ximenez à prolonger sa Regence, qui ne

ne devoit durer que jusqu'à l'arrivée du Roy, il fut obligé de lui mander qu'à moins qu'il ne fût résolu de perdre l'Espagne, & de voir son frere Ferdinand élevé sur le Trône, il falloit partir incessamment: Que quant à luy il n'avoit pû appaiser le peuple, qu'en faisant préparer la Flote qui devoit l'escorter, qu'elle partiroit dés qu'elle seroit en état, & que Sa Majesté de son costé devoit tout préparer pour son départ.

Cependant quoyque Ximenez n'épargnât rien pour retenir les peuples dans le devoir jusqu'à l'arrivée du Roy, les mécontens augmentoient tous les jours. Il estoit arrivé plusieurs personnes des Pays-Bas, qui avoient publié que l'on y faisoit passer tous les jours d'Espagne des sommes d'argent, qui toutes immenses qu'elles estoient, n'estoient pas capables de satisfaire l'avarice des Ministres de Sa Majesté. Que si Elle prétendoit les introduire dans le Conseil, il n'y avoit plus ni Charges ni Benefices ausquels les Espagnols pussent prétendre; qu'ils vendoient publiquement les unes & les autres; & que si cela continuoit, l'on n'y verroit bien-tost que des gens qui en seroient tout à fait indignes, des simoniaques & des impies.

Ces bruits s'estant répandus par tout, plusieurs Villes s'assemblerent pour en déliberer; & le résultat fut que Sa Majesté seroit suppliée de n'admettre dans son Conseil d'Espagne, aux Charges, aux Benefices & aux Gouvernemens que des naturels du Pays. Quoyque Ximenez fût persuadé qu'ils n'avoient pas tort, il ne laissa pas de s'opposer de tout son pouvoir à de pareilles déliberations, qu'il traitoit d'injurieuses à Sa Majesté. Mais l'interêt, la plus forte de toutes les passions, avoit tellement échaufé tout le monde, qu'il ne put les appaiser qu'en se chargeant d'en écrire luy-mesme à Sa Majesté. Il luy écrivit en effet & il le fit avec chaleur; & donna par là le coup fatal à sa fortune.

Les Courtisans de Bruxelles persuadérent au Roy que le mal n'estoit pas à beaucoup prés si grand que Ximenez le faisoit; qu'il débitoit ses propres sentimens en faisant semblant d'appuyer ceux du Peuple. Qu'en excluant ses plus fideles serviteurs des Gouvernemens, des Charges & du Conseil, il ne travailloit qu'à se rendre necessaire & à tenir Sa Majesté dans une dépendance éternelle de lui & des siens. En un mot, comme ils crurent qu'il avoit conjuré leur perte, ils

conjurérent la sienne, & se liguérent entr'eux pour y réüssir.

Les uns exageroient la hauteur & l'indépendance avec laquelle il traitoit les Collegues que le Roy lui avoit envoyez; d'autres blâmoient la severité de ses mœurs & la dureté prétenduë dont il usoit, sur tout avec les Grands; plus propre, disoient-ils, à un gouvernement de Moines, qu'à celui d'un Etat. D'autres traittoient de désobéïssance punissable le refus qu'il faisoit quelque fois d'executer les Ordres du Conseil de Bruxelles, lorsque le service du Roy demandoit qu'il ne les executât pas. Enfin ils se recrioient tous contre la hardiesse qu'ils prétendoient qu'il avoit euë de partager l'autorité Royale, en contraignant le Roy de luy en ceder une partie.

Quoyque Charles n'eut alors que dixhuit ans, il ne laissa pas de démêler les motifs qui portoient ses Courtisans à se declarer avec tant de chaleur contre Ximenez, & un jour mesme il répondit avec une sagesse qu'on n'eût pas dû attendre de son âge; *que ce qu'il voyioit dans le Cardinal d'Espagne estoit que de quelque maniere qu'il gouvernât seul ou accompagné, il ne faisoit rien qui ne convînt à la dignité de sa personne & aux regles de la justice;*

Gomez Livre 6

que sa severité dont on se plaignoit, estoit souvent necessaire pour maintenir l'ordre & la discipline : qu'en un mot il estoit persuadé qu'on ne pouvoit rien faire de mieux que de le laisser gouverner comme il le jugeroit à propos.

Cette réponse de Charles fit cesser les plaintes, mais comme elle n'osta pas aux ennemis de Ximenez la passion qu'ils avoient de lui nuire & de détruire enfin cette grande autorité qui leur faisoit ombrage; ils ménagerent l'esprit du Roy avec tant d'adresse,qu'ils lui persuaderent d'envoyer en Espagne un homme d'un si grand caractere, que Ximenez ne pût se dispenser de luy ceder. L'affaire fut proposée au Conseil. Les uns furent d'avis de prier l'Empereur de passer en Espagne; mais il estoit si occupé des guerres d'Italie, qu'il ne convenoit point à l'état de ses affaires de s'en éloigner. D'autres proposerent d'envoyer l'Electeur Palatin, ou le grand Chancelier Sauvage, mais on s'apperçût bien tost qu'ils n'estoient pas d'un assez grand caractere pour obliger Ximenez à leur ceder. On fit encore d'autres propositions, mais on y trouva tant d'inconveniens qu'on ne jugea pas à propos de s'y arrester.

Ces intrigues ne purent estre si secret-

tes que Ximenez n'en fût averti ; le parti qu'il prit en cette occasion ne pouvoit estre plus propre à déconcerter ses ennemis. Il écrivit au Conseil de Bruxelles & à Chiévres mesme en particulier, *qu'il estoit las d'avoir tous les jours de nouveaux dégouts à essuyer, qu'on ne s'amusât plus à luy envoyer des compagnons pour partager son autorité, mais qu'on pensât serieusement à luy envoyer au plustost un Successeur. Qu'il estoit resolu de se retirer dans son Diocese, & d'employer le peu qui lui restoit de vie à se disposer à bien mourir. Que tout le monde sçavoit qu'il n'avoit point recherché la Regence, qu'ainsi il la quitteroit sans regret, qu'il avoit toûjours servi son Roy & son Pays avec affection & sans interest, & s'il l'osoit dire, avec succez & avec honneur. Qu'au reste puisque la jeunesse du Roy ne luy permettoit ni de voir ce qui convenoit à son service, ni de s'y attacher avec cette fermeté si necessaire à ceux qui veulent regner avec gloire ; & que l'avarice & la jalousie de quelques personnes de sa Cour s'opposoient tous les jours de plus en plus à l'execution de ses bonnes intentions ; il ne se croyoit plus responsable des malheurs qu'il prévoyoit ; qu'il alloit se retirer à Tolede, où ne vivant plus que pour Dieu & pour son Troupeau, il verroit comme du Port, les orages qui s'éleveroient dans le Royaume.*

Cette Lettre de Ximenez fit faire des reflexions bien differentes à ceux qui composoient le Conseil ; les uns estoient d'avis qu'on le prît au mot & qu'on se défît une bonne fois pour toutes de cet homme infléxible, qui ne pouvoit s'accommoder au temps. Mais Chiévres & les plus experimentez ne furent pas de cet avis, la liberté avec laquelle Ximenez continuoit de les accuser, les choquoit d'une maniere qui redoubloit leur haine, mais ils ne pouvoient s'empêcher de le considerer comme le seul homme capable de prévenir ou d'arrester les désordres qui pouvoient naistre en Espagne pendant l'absence du Roy. D'ailleurs ils estoient persuadez que quand mesme il abandonneroit la Regence, il auroit toûjours assez d'autorité pour les empêcher de dominer dans la Castille, & de la piller comme c'estoit leur dessein.

Ils resolurent donc de ne plus s'oppo-ser à sa Regence, & mesme de ne rien negliger pour le satisfaire. Mais en mesme temps ils s'affermirent dans le projet qu'ils avoient fait de retenir le Roy le plus long-temps qu'ils pourroient dans les Pays-bas.

En execution de cette resolution, Chiévres & le Conseil répondirent à Xime-

nez, en donnant de grandes loüanges à sa conduite passée, & en luy promettant pour l'avenir d'entretenir avec luy une parfaite intelligence ; ils l'exhorterent mesme à ne prendre conseil que de sa prudence ordinaire, & à regler toutes choses comme il le jugeroit à propos. Le Roy luy confirma tous les pouvoirs qu'il luy avoit donnez, & ne se reserva que la nomination aux Eveschez & aux Commanderies, comme on la déja dit. Il luy écrivit de sa propre main, *que son intention avoit toûjours esté qu'il fût le maistre ; qu'il reconnoissoit que le bonheur & le repos de ses Etats dépendoit de ses conseils, qu'ainsi il le prioit de continuer à gouverner comme il avoit fait, & de suivre les Ordres du Ciel qui l'avoit destiné à quelque chose de plus grand que la conduite d'un Diocese.*

Gomez Livre 7

Ces Lettres estoient trop satisfaisantes pour que Ximenez n'en fût pas content ; mais ce qui le satisfit d'avantage fut l'ordre positif qu'il reçût en mesme temps de faire preparer la Flote & de l'envoyer sur les costes de Flandres où Charles devoit s'embarquer. Cependant Ximenez répondit au Roy, *qu'il n'avoit jamais refusé de servir quand il avoit crû le pouvoir faire utilement, & que si on vouloit*

bien le seconder, il esperoit de luy remettre un jour un Royaume bien policé & des Sujets tres-soumis.

Depuis ce temps-là une des principales occupations de Ximenez fut de faire préparer la Flote. Mais on ne fut pas long-temps sans apprendre que les Ordres envoyez de Bruxelles pour la faire partir, n'estoient que pour amuser le peuple, & pour pouvoir cependant, sous prétexte des dépenses necessaires pour ce voyage, tirer du Cardinal l'argent qu'il avoit amassé avec grand soin, & qu'on pilloit ensuite, sans mesme se mettre en peine de sauver les apparences.

Comme le temps des minoritez est pour l'ordinaire un temps de troubles, & qu'il ne manque jamais de gens qui se flatent de profiter des calamitez publiques; il n'en manqua pas non plus qui affecterent de répandre parmi le peuples, les bruits dont on vient de parler. On s'apperçût aussi-tost d'une disposition generale à la revolte. Les Villes de Burgos & de Valladolid furent les premieres à s'assembler & à déliberer sur les moyens de remedier aux abus dont on se plaignoit depuis si long-temps, dans peu de temps les autres Villes les imiterent.

Gomez Livre 7.

Dans toutes les assemblées les senti-

mens furent fort differens ; les unes proposerent de supplier le Roy de venir promptement en Espagne, ou du moins de ne se plus servir de Conseillers Flamans, & de prendre en leur place des Espagnols d'une probité reconnuë. Les autres estoient d'avis qu'on publiât un Edit par lequel on déclarast les Etrangers incapables de posseder ni Charges ni Benefices dans la Castille.

Elles s'accordoient toutes à demander qu'on empêchât le transport d'argent & ces Lettres de change qu'on envoyoit presque tous les mois à Anvers ou à Bruxelles. Elles s'unirent mesme pour demander la convocation des Etats, & protesterent de ne se point séparer qu'elles ne l'eussent obtenuë.

Le resultat de ces assemblées ambarassoit d'autant plus Ximenez qu'il lui sembloit qu'elles ne demandoient rien qui ne fût juste ou mesme necessaire dans la situation où estoient les choses.

Mais comme d'un costé il estoit d'une extrême consequence de ne pas ceder à ces émotions populaires, & que de l'autre il n'estoit pas moins dangereux de ne leur rien accorder ; il prit un expedient qui ménageoit l'interest du public, & qui empêchoit que l'authorité Royale ne fût blessée.

Il accorda donc la convocation des Etats, mais il la remit à un temps assez éloigné, pour donner au Roy celuy de se rendre en Espagne ; en sorte que cette assemblée paroissoit plustost convoquée pour assister à son Couronnement, que pour luy prescrire des Loix ou rechercher la conduite de ses Ministres. Cependant comme il estoit persuadé que supposé la disposition des Peuples qui lui estoit parfaitement bien connuë, si l'on trompoit encore leur attente, il ne seroit pas possible de les empescher de se porter à un soulevement general & d'élever le jeune Ferdinand sur le Thrône. Il écrivit au Roy mesme des Lettres tres-fortes, il lui representoit avec beaucoup de respect, mais avec cette genereuse sincerité, que ses longs services & sa probité si generalement reconuë, sembloient autoriser, *que s'il vouloit regner heureusement, il falloit commencer par rendre à ses Peuples la justice qui leur estoit deuë, que bien loin qu'il fût permis aux Rois de les opprimer, ils n'avoient receu leur puissance de Dieu, qu'afin qu'à son imitation ils fissent du bien à tout le monde. Que quelques grandes qualitez qu'ils eussent ils ne pouvoient ni tout connoistre, ni tout gouverner par eux-mesmes ; qu'ainsi une partie de leur de-*

voir consistoit à choisir des Ministres sages & desinteressez à qui ils pussent confier leur autorité. Que quoyque Henry III. son trisayeul ne fût pas en état de gouverner par luy-mesme à cause de ses infirmitez continuelles, il n'avoit pas laissé de regner avec gloire, parce qu'il avoit sçu choisir des gens de bien & habiles qu'il avoit toûjours auprès de luy, & dont il suivoit les conseils en toutes choses. Qu'au contraire Heury IV son grand Oncle avoit pensé tout perdre, pour n'avoir écouté que des Courtisans flateurs qui n'ayant égard qu'à leurs interests particuliers, sacrifioient tout à son avarice ou à son ambition. Que sans aller si loin, les Regnes de Ferdinand & d'Isabelle n'avoient esté heureux que pour avoir tenu une conduite toute opposée. Que de leur temps les Charges ne se donnoient qu'au merite, jamais à la faveur, à la brigue, ou aux importunitez de leurs Ministres. Qu'en un mot rien ne nuisoit tant à un Prince que de se deffier trop de ses lumieres ou de se croire trop habile; qu'il demeuroit d'accord que Dieu lui avoit donné un discernement & une prudence fort au dessus de son âge; qu'il devoit s'en servir pour faire reflexion sur les avis qu'il prenoit la liberté de lui donner, qu'il le prioit de considerer sur toutes choses que le bonheur ou le malheur d'un Regne dependoit presque

Gomez Livre 6.

toûjours des commencemens. Cet avis important estoit suivi de plusieurs autres, enfin Ximenez finissoit par ces paroles :

Toute l'Espagne, grand Prince, *se jette à vos pieds & vous supplie tres-instamment de prendre soin vous-mesme du repos public, d'arrester l'avarice & la licence de quelques particuliers qui abusent de vostre autorité, & de faire reflexion que rien n'est plus juste que de laisser vivre selon les loix & les coûtumes receuës de tout temps, une Nation si noble, & je puis ajoûter, si zelée pour le service de ses Rois.*

Quoyque Charles IX. n'eût que dix-huit ans (âge peu propre à recevoir des avis aussi sages que ceux qu'on vient de rapporter) bien loin de trouver à redire à la liberté dont usoit Ximenez, il reconnut qu'il lui donnoit de bons conseils, & qu'il ne pouvoit mieux faire que de les suivre ; mais ses Courtisans eurent bien-tôt effacé la foible impression qu'ils avoient fait sur son esprit, ils lui persuaderent mesme de differer son voyage. Triste condition des Princes, tout conspire à les tromper ; ou la verité ne se presente jamais à eux, ou la flaterie plus forte ne manque jamais de l'emporter. Cependant le Peuple averti de ce qui se passoit en Flandres, recommença à mur-

murer ; on comptoit les ſommes immenſes tranſportées hors du Royaume ; & l'on prétendoit que le ſeul Chancelier Sauvage, en moins de quatre mois avoit profité de plus de vingt mille ducats, & les autres à proportion. Sur cela les Villes aſſemblées proteſterent que ſi l'on prétendoit encore les amuſer, elles eſtoient reſoluës de s'aſſembler de leur autorité privée & de remedier elles-meſme à ces deſordres.

Quoyqu'il y eut du danger à ne rien accorder à des plaintes ſi publiques & ſi generales, l'autorité de Ximenez, ou pluſtoſt la confiance que le Peuple avoit en luy, ſe trouverent aſſez fortes pour en arreſter l'effet. Mais en meſme-temps il redoubla ſes inſtances auprés du Roy. *Venez, Seigneur,* (lui écrivoit-il) *appaiſer ces orages, le peuple va bien loin quand une fois il a pris la liberté de parler ſi haut.* Ceux qui ſe plaignent avec ſi peu de reſpect, ne ſont pas fort éloignez de ſe revolter.

Gomez Livre 7

Ces Lettres allarmerent le Conſeil de Bruxelles ; on reſolut le départ du Roy, & la Flotte d'Eſpagne partit peu de tems aprés pour l'aller prendre aux Pays-bas avec toute ſa Cour.

Quoyque l'addreſſe dont Ximenez

avoit usé pour retenir le Peuple dans son devoir, sans rien relâcher de l'autorité Royale, fut le chef-d'œuvre de sa politique ; & qu'en secret ses ennemis les plus declarez ne pussent s'empescher de l'admirer ; ils ne laisserent pas d'en prendre occasion de le décrier. Les uns disoient qu'il n'avoit appaisé les émotions populaires que pour retenir plus long-temps le gouvernement & pour persuader au Roy qu'il n'y avoit point de necessité qu'il vint si-tost en Espagne. Que c'estoit dans la veuë de l'arrester dans les Pays-Bas, qu'il lui envoyoit tout l'argent du Royaume. Les autres publioient qu'il ne menageoit le Peuple que pour s'en servir contre la Noblesse dans les occasions; qu'elle n'avoit point de plus dangereux ennemi, & qu'il ne pouvoit se deffaire des sentimens de sa premiere éducation. On ne se contenta pas de répandre ces bruits, on fit encore plusieurs libelles contre lui.

Ximenez couvert de gloire pour le passé & plein de confiance pour l'avenir, méprisa tous ces mauvais discours ; il répondit mesme à ceux qui vouloient le porter à en faire rechercher les auteurs. *Que lorsqu'on estoit élevé en dignité & qu'on n'avoit rien à se reprocher, on devoit laisser*

aux inferieurs la miserable consolation de vanger leurs chagrins par des paroles.

Ce mépris que Ximenez faisoit des Grands qui estoient les veritables auteurs des calomnies qu'on publioit contre lui augmenta leur haine, ils s'appliquerent à chercher les moyens de s'en vanger, mais avant qu'ils en eussent trouvé l'occasion, Ximenez pensa se broüiller lui-même avec le Pape de la maniere qu'on va le raconter.

Leon X. de la Maison de Medicis, avoit succedé à Jules II. à l'âge de trente-six ans par une conspiration des jeunes Cardinaux contre les vieux; ou plustost, comme portent de bons memoires, par un abcés qui lui créva dans le Conclave, dont la püanteur fit juger qu'il ne vivroit pas long-temps. Il estoit naturellement magnifique, & le plus souvent liberal jusqu'à la prodigalité. Il estoit aisé de juger qu'estant de cette humeur, les revenus de l'Etat Ecclesiastique, & ceux qu'il recevoit des autres Provinces Chrestiennes, ne suffiroient pas long-temps à sa dépense. Il falut en effet avoir recours aux voyes extraordinaires, & & comme l'Espagne faisoit profession, au moins exterieurement d'une grande dépendance à l'égard des Papes & du

L'an 1517.

Saint Siege, & qu'elle estoit alors gouvernée par les deux Archevêques de Tolede & de Sarragosse, que l'on présumoit ne devoir pas s'opposer aux desseins de Sa Sainteté, l'on adressa une Bulle au Nonce qui estoit alors en Espagne, par laquelle il estoit ordonné à tous les Ecclesiastiques de payer au Pape pendant trois ans la dixme de tous leurs revenus.

Le motif d'une levée si extraordinaire n'eut ni la bassesse ni la malignité que les ennemis du Saint Siege lui imputerent. Il n'y en avoit jamais eu de plus specieux; l'on prétendoit l'employer toute entiere à repousser Selim, qui aprés avoir acru l'Empire des Turcs presque de la moitié par la conquête de la Syrie & de l'assujettir en moins de deux campagnes.

Que ce fût raison ou pretexte, le Nonce qui apprehendoit la fermeté de Ximenez s'adressa d'abord aux Arragonois; mais il trouva des gens attachez à leurs privileges, qui sans user de détour s'opposerent hautement à l'execution de la Bulle, & pour rendre leur refus plus autentique, ils le firent en plein Synode national.

Le Nonce rebuté de ce costé-là, s'adressa au Clergé de Castille; Il se disposoit déja à s'assembler pour faire un pa-

reil refus ; mais Ximenez l'empêcha , ſe chargea lui ſeul de cette affaire , & lui promit que la Bulle dont il s'agiſſoit , ſeroit auſſi peu executée en Caſtille qu'en Arragon. Il écrivit auſſi-toſt directement à Sa Sainteté , que toutes les fois qu'Elle auroit de veritables beſoins , bien loin de lui refuſer la dixme , que tout ſon revenu & les treſors de ſon Egliſe ſeroient entierement à ſa diſpoſition ; mais qu'il y alloit de ſon honneur & de celui du Saint Siege de ſuppoſer de faux beſoins ; Qu'on n'eſtoit pas en Eſpagne ſi peu inſtruit des affaires du monde , qu'on n'y ſçût fort bien que Selim ne ſongeoit à rien moins qu'à attaquer l'Italie ; Qu'il ſupplioit donc Sa Sainteté de lui mander ſes intentions , puis qu'il n'eſtoit pas reſolu de paſſer outre juſqu'à ce qu'il les eût appriſes d'Elle-même. Il adreſſa cette lettre à Arreaga , ſon Agent en Cour de Rome , & lui ordonna d'en ſolliciter la réponſe. Elle fut telle que Ximenez pouvoit la ſouhaiter ; le Nonce fut déſavoüé , & l'on ne parla plus en Eſpagne d'aucune contribution. L'on peut juger pourtant ſi le Nonce avoit tort , puiſque la Bulle fut executée à la rigueur dans les Etats de Sa Sainteté , & dans le reſte de l'Italie avec quelque modification.

Dans ce même-temps Leon X. fit une promotion de vingt & un Cardinaux. Le Doyen de Louvain fut de ce nombre à la recommandation de l'Archiduc qui commençoit à eſtre à Rome dans une fort grande conſideration. On l'appella le Cardinal de Tortoſe. Le deſſein de Chievres en l'égalant à Ximenez par cette dignité, eſtoit de donner un contre-poids à cette grande autorité qu'on avoit eſté comme forcé de lui accorder. Ximenez au contraire en prit occaſion de propoſer au Roy de l'envoyer à Rome, parce qu'il n'aimoit pas les affaires, & que ſa nouvelle dignité ne ſerviroit qu'à embarraſſer. Chievres qui vit où alloit cette propoſition ne manqua pas de l'éluder, & Ximenez de ſon coſté agit auſſi indépendamment du Cardinal de Tortoſe que lors qu'il n'eſtoit que ſimple Doyen de Louvain. C'eſt ce qui parut dans l'affaire que l'on va raconter.

L'on a veu que le Duc de l'Infantade n'eſtoit pas des amis de Ximenez. Un procés eſtant ſurvenu entre ce Duc & le Comte de Corunna, il craignit de le perdre ſi le Cardinal en eſtoit Juge, il obtint pour l'éviter des Lettres de Charles, par leſquelles il ſe reſervoit la connoiſſance de cette affaire, lors qu'il ſe-

toit sur les lieux, & défendoit cependant toutes poursuites. Ximenez s'en plaignit hautement, & écrivit si fortement au Roi de cette affaire, qu'il permit enfin qu'elle fût jugée par les Juges ordinaires. Il en arriva ce que le Duc avoit prévû, il perdit son procés. Il ne témoigna pas pour lors son ressentiment; mais quelque temps aprés le grand Vicaire d'Alcala ayant envoyé le Promoteur à Guadalajara, pour y faire quelques procedures, le Duc lui fit donner des coup de bâton, sous pretexte qu'il avoit entrepris sur la Jurisdiction de Bernardin de Mendoza son frere qui estoit Archidiacre du lieu, & menaça le Promoteur de le faire pendre s'il lui prenoit envie de revenir. Le Promoteur fut à Madrid en porter ses plaintes à Ximenez.

Le Cardinal qui jugea bien qu'on ne s'en estoit pris à son Officier que pour se vanger de lui, & que cette injure retomboit toute entiere sur lui-même, menaça hautement d'excommunication le Duc, & de le dépoüiller de toutes ses terres, s'il ne se soumettoit à toutes les satisfactions que l'Eglise a accoutumé d'imposer pour de pareils excés. Le Duc ne l'eut pas plûtôt appris, qu'au plus fort de sa colere il lui envoya son Chapelain

Gor Livre

pour lui dire de ſa part toutes les injures les plus atroces dont il put s'aviſer. Le perſonnage eſtoit des plus difficiles à faire : Cependant le Chapelain qui craignoit la violence du Duc, fut obligé de s'en charger. Il partit ſur l'heure pour aller trouver le Cardinal : il ſe mit à genoux devant lui, & aprés lui avoir demandé pardon de ce qu'il alloit lui dire, il lui repeta mot à mot toutes les injures qu'il avoit oüi dire au Duc.

Le Cardinal qui n'eſtoit pas moins ſurpris de la naïveté du Chapelain que de l'emportement du Duc, ne laiſſa pas de l'écouter auſſi froidement, que s'il lui eût fait un compliment : Il ne changea ni de viſage ni de poſture, il ſe contenta aprés l'avoir repris de ce qu'il s'eſtoit chargé d'une commiſſion ſi peu ſéante à une perſonne de ſon caractere, de le renvoyer au Duc, en lui diſant qu'il le trouveroit bien fâché à ſon retour de toutes les impertinences qu'il luy avoit fait dire.

En effet le Duc revenu de ſon emportement, trouva fort mauvais qu'on ne l'eût pas empêché de faire une pareille extravagance, il gronda fort ſon Chapelain de ce qu'il lui avoit trop exactement obéï, & le renvoya ſur ſes pas pour en faire des excuſes au Cardinal. Le Con-

neſtable de Caſtille l'ayant trouvé dans cette diſpoſition, lui offrit ſon entremiſe pour ſon accommodement avec Ximenez ; Il l'accepta, & le Cardinal qui n'oublioit jamais les bonnes actions, & qui ſe ſouvenoit encore que le Duc avoit refuſé de s'unir contre lui avec Pedro Giron ne s'en éloigna pas. L'on convint du jour & du lieu de l'entrevûë, elle ſe fit à Füencarollio, l'on s'y rendit de part & d'autre, ſans autre compagnie que de quelques amis communs.

Comme l'on eſtoit au plus fort de la conference, il arriva un incident qui faillit à tout rompre ; l'on entendit un grand bruit de chevaux, & les fanfares des trompettes qui marchoient à leur teſte. Le Duc & le Conneſtable en parurent fort ſurpris, & ne firent aucune difficulté que le Cardinal n'uſaſt de mauvaiſe foy, & ne les eût attirez à Füencarallio pour ſe ſaiſir du Duc. Ximenez de ſon coſté qui n'avoit donné aucun ordre, ne pouvoit deviner ce que ce pouvoit eſtre. Il fut queſtion de le ſçavoir. C'eſtoit Jean Spinoſa Capitaine des Gardes du Cardinal, qui ayant appris qu'il eſtoit à Füencarollio, & s'eſtant imaginé qu'il n'eſtoit pas de ſa dignité qu'il revint auſſi-mal accompagné qu'il eſtoit parti, eſtoit venu

Gomez Livre 7.

avec tous ſes Gardes pour lui faire eſcorte à ſon retour. Ximenez aprés l'avoir bien grondé du contre-temps qu'il venoit de faire, le renvoya ſur ſes pas lui défendant de s'ingerer à l'avenir de deviner ſes intentions.

La bonne foi du Cardinal acheva de gagner le Duc. L'accommodement ſe fit avec toutes les marques de part & d'autre d'une parfaite reconciliation, & chacun s'en retourna chez ſoi fort ſatisfait de ce qui s'eſtoit paſſé à Füençarallo.

Entre les choſes que Ximenez s'eſtoit propoſé d'executer pendant ſa Regence, celle qui lui tenoit le plus au cœur, eſtoit de vuider tous les procés qui eſtoient entre des perſonnes puiſſantes & des particuliers. L'amour qu'il avoit pour la juſtice ne lui permettoit pas de ſouffrir que l'on conſumât les derniers en frais, & que les premiers abuſant de leur autorité retinſſent impunément ce qui ne leur appartenoit pas. Il avoit de la ſorte terminé un grand nombre de procés que la chicane auroit rendus éternels. Il s'eſtoit attiré à cette occaſion beaucoup d'affaires fâcheuſes, dont il s'eſtoit toujours tiré avec avantage, quelquefois par adreſſe, le plus ſouvent par autorité.

Il en arriva de même à l'occaſion du

démêlé qu'il eut pour le mesme sujet avec le Comte d'Urenna. Il fut poussé de part & d'autre aux dernieres extrêmitez ; il pensa soulever toute la Castille. Il y avoit procez entre le Comte & Guixada pour le Domaine de Villafratre prés de Valladolid: Le Comte en estoit en possession; Guixada vouloit y entrer ; il estoit inferieur en toutes manieres au Comte, mais il avoit le droit de son costé. L'affaire ayant esté portée au Conseil de Valladolid , Guixada gagna son procés ; mais comme il estoit persuadé que le Comte feroit difficulté d'aquiescer à la Sentence, il demanda à Ximenez un Huissier & des Sergens pour le remettre en possession. Par malheur, ou de dessein formé, le fils du Comte d'Urenna se trouva à Villafratre , lors que l'Huissier & les Sergens y arriverent. Il estoit accompagné du fils du Connestable, de celui de l'Almirante , & du fils du Duc d'Albuquerque. Ils ne s'opposerent pas seulement à l'execution de la commission , mais l'Huissier ayant voulu verbaliser, ils le chargerent de coups de bâton lui & sa troupe, & le reconduisirent de la sorte hors des portes de Villafratre. Ces Officiers ainsi maltraitez furent porter leur plainte au Conseil de Valladolid : Le

Conseil ordonna aussi-tost que les Milices du Païs marcheroient pour faire executer la Sentence renduë. L'Evêque de Malaga President du Conseil se mit à leur teste, & l'on alloit assieger Villafratre dans les formes, lorsque le Connestable qui voyoit son fils engagé dans cette méchante affaire, s'y rendit dans le dessein de l'en tirer à quelque prix que ce fût. Il fit tant, partie par autorité, partie par prieres, qu'il obligea enfin ces jeunes Seigneurs à sortir de Villafratre, & à laisser l'Evêque executer en liberté les ordres du Conseil dont il estoit Commissaire. Il fut ensuite trouver l'Evêque, & comme ce Prelat estoit des plus moderez, il n'eut pas de peine à obtenir de lui que l'affaire en demeurât là, c'est-à-dire, que ces jeunes Seigneurs ne seroient point compris dans des informations & dans des procedures qui pouvoient avoir des suites.

Ximenez qui tenoit pour maxime inviolable, qu'il ne faloit jamais dissimuler les moindres attentats contre l'autorité souveraine, blâma la condescendance de l'Evêque, fit decreter prise de corps contre les coupables, les fit citer à son de trompe, & envoya l'Alcaïde Sarmiento avec de bonnes Troupes pour leur fai-

re leur procéz, & pour démolir juſqu'aux fondemens Villafratre qui leur avoit ſervi de retraite.

Les quatre jeunes Seigneurs n'eurent pas pluſtoſt appris ce que l'on venoit d'ordonner contr'eux, qu'ayant ramaſſé tout ce qu'ils purent des vaſſaux de leurs peres, ils rentrerent dans Villafratre, reſolus de le défendre contre Ximenez, ou de s'enſevelir ſous ſes ruïnes. Ils firent pis, Sarmiento les ayant aſſiegez dans les formes, aprés avoir dit contre le Cardinal toutes les injures dont ils purent s'aviſer, ils firent traîner ſon fantôme par les ruës, & le mirent en pieces.

Cependant le ſiege continüoit toujours, & Villafratre reduit à l'extrêmité ne pouvoit plus tenir, lorſque les jeunes Seigneurs trouverent le moyen d'en ſortir, abandonnant ce miſerable lieu à la derniere déſolation. Ils en eſtoient à peine ſortis que Sarmiento y entra, le ruïna juſqu'aux fondemens, y fit labourer & ſemer du ſel. Sept des principaux habitans, qui avoient injurié l'Huiſſier, furent foüetez publiquement; & un domeſtique de l'Almirante, qui y avoit conduit quelques gens de défenſe fut traité de même: Pour les jeunes Seigneurs qui

Gomez Livre 7.

Jugement n'eut pas plustost esté rendu, qu'il en suspendit premierement l'execution. Il leur pardonna ensuite, & le fit d'une maniere si noble, qu'il estoit aisé de juger qu'il s'estoit fait violence en les poursuivant aussi rigoureusement qu'il avoit fait. L'on ne peut pas nier qu'il ne fût naturellemant severe, mais l'exemple que l'on va rapporter, suffira pour convaincre qu'il ne l'estoit dans l'execution que par rapport à cet amour souverain qu'il avoit pour la justice.

Lors des differends entre le Cardinal Carvajal qui avoit esté destitué de l'Evêché de Siguença à la priere de Jules II. & Frederic de Portugal qui lui avoit esté substitué, tout le Diocese ayant pris parti pour l'un ou pour l'autre, l'on en vint enfin à une guerre ouverte. Il se fit à cette occasion une infinité de desordres, particulierement dans la Ville d'Almazan, qui appartenoit au Comte de Montaïgu. Le Conseil de Madrid se crut obligé d'y envoyer un Commissaire avec main-forte pour informer contre les coupables. Ce Commissaire executa sa commission avec tant de rigueur, que le Comte de Montaïgu aprés lui en avoir fait souvent & inutilement des remontrances, fut obligé d'écrire au Conseil

pour le prier de le revoquer, s'offrant de reduire lui-même ses vassaux à leur devoir. Le Conseil n'ayant eu égard ni à ses prieres ni à ses offres, & le Commissaire continuant toujours ses sanglantes executions avec une cruauté qui a peu d'exemples, le Comte touché de la désolation de ses vassaux, monta à cheval accompagné de ses amis, chassa le Commissaire & ses supposts, & retablit l'ordre & la tranquilité dans Almazan.

Le Commissaire en porta ses plaintes au Conseil, & le Comte y alloit estre condamné tout d'une voix comme criminel de Leze-Majesté, lors que Ximenez contre l'attente de tout le monde s'y opposa. Il representa que le Comte s'estant adressé au Conseil, il avoit dû lui rendre justice; que ne l'ayant pas fait, si l'on avoit failli dans cette occasion, la faute en estoit au Conseil: Que le Comte n'estoit pas obligé de laisser égorger tous ses vassaux, qu'en ayant pris la défense sur un déni de justice, il n'avoit fait qu'user de son droit. Ximenez fit plus, il voulut que le Comte fût reçû partie contre le Commissaire, & ses excez ayant esté prouvez, il le fit passer par la rigueur des Loix. Cette action de moderation & de justice acquit d'autant plus

de gloire à Ximenez, que tout le monde sçavoit que le Comte de Montaigu n'étant pas de ses amis, il pouvoit le perdre sans s'attirer aucun reproche, puis qu'il n'avoit pour cela qu'à laisser agir la justice sans s'en mesler. La mort de l'Evêque de Placentia acheva de pacifier le Diocese de Siguença. Cet Evêché fut donné à Carvajal, & Frederic demeura en possession de celui de Siguença.

Le Cardinal ne sortit ni si-tost ni si aisément du démêlé qu'il eut avec le Duc d'Alve touchant la Commanderie de Consuegra, la plus riche que l'Ordre de Saint Jean de Jerusalem possedât en Espagne. Antoine de Zuniga en avoit esté pourvû par le Roi Philippe sur la démission de son Oncle, qui en avoit esté long-temps paisible possesseur : La nomination du Roy avoit esté confirmée par le Pape, & l'on n'avoit omis aucune des formalitez requises pour rendre le droit de Zuniga incontestable ; mais le Roy Ferdinand l'en avoit dépoüillé contre toute justice, & l'avoit donnée à Diego de Tolede troisiéme fils du Duc d'Alve, pour recompenser le pere qui venoit d'achever la conqueste de la Navarre. Il y avoit six ans qu'il la possedoit

lorſque Zuniga qui avoit eſté obligé de ceder à la force, en porta ſa plainte à Ximenez : Il la reçut, & promit de lui rendre juſtice. Le Duc d'Alve perſuadé qu'il tiendroit parole, ne voulut pas que ſon fils comparût à l'aſſignation qui lui fut donnée ; Il s'adreſſa directement au Roy, & le pria d'évoquer la cauſe au Conſeil de Bruxelles.

Ximenez s'y oppoſa, & fit ſouvenir le Roy que de pareilles évocations eſtoient contraires aux Loix & aux Privileges de la Caſtille, & que de plus Sa Majeſté lui avoit formellement promis de ne les plus accorder. Ainſi le Duc d'Alve ne pouvant obtenir l'évocation eut recours à la Reine Germaine, afin qu'elle intereſſât les Rois de France & d'Angleterre dans ſon affaire. La Reine le fit, & les deux Rois écrivirent à Charles pour le prier de retenir l'affaire, & de la décider lui-meſme lors qu'il ſeroit ſur les lieux. Charles ne pouvant rien refuſer à une ſi puiſſante interceſſion, ſe reſerva le jugement du procés malgré toutes les remontrances du Cardinal, mais ce fut à une condition dont il ſçut bien ſe prévaloir. Les lettres que le Roy lui écrivit ſur ce ſujet, portoient expreſſément, qu'en attendant qu'il pût ſur les lieux

connoistre de cette affaire, la Commanderie, ses revenus, & dépendances seroient mis en sequestre entre les mains d'un Commissaire nommé par Ximenez qui les administreroit au nom de Sa Majesté, pour estre restituez à qui il appartiendroit de droit.

La clause ne se trouva pas du goût du Duc d'Alve, il la regarda comme une preuve que l'on doutoit de son bon droit, & comme un préjugé favorable à Zuniga. Ximenez eût sur cela plusieurs conferences avec lui, mais le Duc demeura toujours ferme à refuser de remettre la Commanderie au sequestre qui seroit nommé, quoique le Cardinal lui offrist de ne nommer personne qui pût lui estre suspect. Enfin le Duc ne s'accommodant d'aucun expedient & la conversation s'échaufant, Ximenez lui dit d'un ton resolu qu'il prist tel parti qu'il lui plairoit, mais que si dans un tel temps qu'il lui marqua il ne changeoit pas de resolution, le Roy ni lui n'en auroient pas le démenti, & qu'il trouveroit bien le moyen de le faire obéïr. Le Duc lui répondit avec autant de fierté, que c'estoit où il l'attendoit; que si on l'attaquoit à force ouverte, il emploieroit la mesme voye pour se maintenir, & qu'il feroit bien

voir en temps & lieu que s'opposer à la tirannie de Ximenez, n'estoit pas resister au Roy.

Gomez Livre 7.

Ils rompirent là-dessus & l'on apprit aussi-tôt qu'outre les troupes qui s'estoient renfermées dans Consuegra avec Diego de Tolede, le Duc d'Alve son pere se preparoit à lui envoyer mille hommes bien armés avec l'argent & les vivres necessaires pour soûtenir un long siege. Les Flamans qui estoient alors en Espagne & les Collegues mesme de Ximenez en furent si allarmez qu'ils prierent le Cardinal de temporiser jusqu'à l'arrivée du Roy. Ximenez répondit que c'estoit fait de l'autorité du Roy & de la leur si l'attentat du Duc d'Alve n'estoit pas puni, & qu'on ne pouvoit pas rendre au Roy un service plus important que de mettre les choses en estat qu'à son arrivée il ne trouvât que des sujets soumis; qu'il se chargeoit de tout, & qu'il en rendroit au Roy un si bon compte qu'il auroit lieu d'estre satisfait de sa conduite.

Ximenez à l'heure mesme fit assembler les Milices, il y joignit cinq mille chevaux, il en donna le Commandement à Andrada dont il connoissoit la valeur & l'experience, & lui ordonna de marcher en diligence pour prévenir le

secours, & faire le siege de Consuegra. Ces ordres furent si ponctuellement executés qu'Andrada rencontra le convoy & les mille hommes qui l'excortoient, il les défit si absolument que rien ne s'opposant plus à son passage il fut investir Consuegra. L'Armée fut quelques jours à la veuë de la Ville sans faire aucun acte d'hostilité pour donner le temps aux sommations que le Cardinal avoit ordonné de faire dans toutes les formes les plus juridiques.

Gomez Livre 7.

Diego de Tolede ne parut point étonné des apprests qu'on faisoit contre lui. Il répondit au trompette qu'Andrada lui avoit envoyé pour le sommer qu'il ne remetteroit la place qu'entre les mains du Roy, & que si on le pressoit il estoit resolu de s'ensevelir sous ses ruïnes. Sur cette réponse Andrada fit ouvrir la tranchée, & commença le siege dans les formes.

Toute la Castille en suspens attendoit l'évenement de cette entreprise, lors que le Duc d'Alve qui crut la perte de son fils & la sienne mesme inévitable s'il s'obstinoit plus long temps à soûtenir la rebellion vînt à Madrit pour y menager un accommodement. Il s'adressa pour cela à la Reine Germaine & au Cardinal

de Tortose, & les pria d'obtenir au moins de Ximenez les conditions qu'il lui avoit lui-mesme offertes. Ximenez répondit que les choses n'estoient plus au mesme estat, & qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que celui d'une entiere soumission, & de remettre purement & simplement le Prieuré de Consuegra à la disposition du Roy.

La proposition parut dure au Duc d'Alve, mais Ximenez demeurant inflexible il fut obligé de l'accepter. Ainsi ils écrivirent l'un & l'autre sur le champ, le Duc à son fils de rendre Consuegra, & Ximenez à Andrada de lever le siege. L'Amnistie fut ensuite publiée, & Diego remis en grace. Comme il s'estoit soumis avec une peine infinie à l'accommodement dont on vient de parler, il essaya quelque temps aprés de faire une tentative qui pût servir un jour de préjugé pour la conservation de ses droits pretendus. Pour cet effet il voulut faire assembler les Chevaliers de la dépendance de Consuegra ; Ximenez l'ayant appris lui interdit toutes les fonctions de Prieur ; sur cela il le vint trouver, & lui dit qu'il n'avoit agi que par les ordres exprés du grand Maistre : mais Ximenez lui répondit avec sa fermeté ordinaire.

Si nous estions dans l'Isle de Rhodes vous auriez raison, mais en Espagne où je suis Regent, il ne faut obéïr qu'à moy; ce fut la derniere occasion où Ximenez employa la force pour se faire obéïr, personne n'entreprit plus de lui resister.

Ainsi tout estant paisible, Ximenez crut qu'il pouvoit quitter Madrit, & s'avancer vers la frontiere jusqu'à Aranda où il prétendoit s'arrester jusqu'à l'arrivée du Roy. Il choisit cet endroit pour son séjour, tant à cause de son agreable situation & du bon air que l'on y respire, qu'à raison d'un Couvent de Cordeliers parfaitement bien bâti, situé proche d'Aranda où il prétendoit se retirer. Les motifs de ce voyage furent d'estre plus proche de la Cour lors qu'elle débarqueroit, de verifier d'autant plus exactement qu'il en seroit plus proche s'il estoit vrai que les endroits où le Roy devoit aborder estoient infectez de peste comme le bruit en couroit, afin de l'avertir en ce cas d'aborder ailleurs, & d'envoyer dans tous les Ports qui se trouveroient exemts de soupçon, tant de rafraichissemens, que la Cour les en trouvât abondamment pourvûs lors qu'elle y arriveroit.

Ces motifs obligerent Ximenez à quitter Madrid. Il en partit accompagné

du Conseil d'Etat, & n'oublia pas de mener avec luy l'Infant, qu'il n'avoit presque point perdu de veuë depuis la mort du Roy Catholique. Quoyque le Cardinal eût alors prés de quatre-vingts ans, jamais il n'avoit joüi d'une santé plus parfaite, mais jamais aussi il n'avoit esté si prés de la perdre pour ne la plus recouvrer. Estant arrivé à Bos-Eguillas il y dîna; à la sortie du disné il se trouva mal, & le sang qu'il perdit par les oreilles & par les endroits où les ongles se joignent à la chair, fit soupçonner qu'il venoit d'estre empoisonné.

Ce soupçon fut confirmé à l'arrivée de Marquina, Provincial des Cordeliers, qui venoit saluer le Cardinal. Il témoigna un chagrin extraordinaire de n'avoir pû se rendre plustost auprés de luy, quoyqu'il eust fait pour cela toute la diligence possible. Il raconta ensuite qu'estant en chemin il avoit rencontré un Cavalier masqué qui lui avoit dit de se haster d'arriver s'il pouvoit avant le disné du Cardinal, & de luy dire qu'il ne mangeast point d'une grosse Truite qu'on devoit luy servir, qu'elle estoit empoisonnée. Que s'il arrivoit trop tard, il l'avertit de se préparer à la mort, parce que le poison estoit si violent, qu'il n'en pouvoit pas échaper,

Gomez Livre 7

Qu'aprés lui avoir donné cet avis, le Cavalier s'estoit éloigné si promptement, qu'un moment aprés il l'avoit perdu de vûë : Que tout ce qu'il avoit pû remarquer, estoit qu'il tenoit le chemin de Madrit.

Le Provincial avoit à peine achevé de parler, que l'on vint dire au Cardinal que Carillo, qui avoit fait l'essai de la truitte, se trouvoit fort mal. Cette circonstance, jointe au recit que le Provincial venoit de faire, acheva de persuader tous ceux qui estoient presens, que le Cardinal avoit esté empoisonné, & que c'estoit fait de sa vie. Lui seul en douta effectivement, ou fit semblant d'en douter. On lui entendit pourtant dire que ce n'estoit pas la premiere fois qu'on avoit tenté une pareille mechanceté, qu'un jour en ouvrant une lettre qui venoit de Flandre, il lui estoit monté au cerveau une poudre extrêmement subtile qui l'avoit étourdi ; que depuis ce temps-là il estoit sujet à un grand mal de teste, & que ce mal augmentoit tous les jours au lieu de diminuër. L'on ajoûte que ses Medecins l'estant venu voir il leur dit qu'il mouroit par la méchanceté des estrangers. L'on soupçonna Baracoldo Secretaire du Cardinal, d'avoir presté sa main pour l'execution de

ce crime. Il eſt conſtant que le Cardinal ne l'en ſoupçonna pas, & qu'il continüa à s'en ſervir juſqu'au dernier moment de ſa vie. Il ſeroit difficile de decider à la ſolicitation de qui il ſe ſeroit porté à l'entreprendre. Les Eſpagnols en accuſent les Flamans, & les Flamens les Eſpagnols.

Quoi qu'il en ſoit, Ximenez ne laiſſa pas de ſe rendre à Aranda, où bien loin de rien relâcher de ſon application aux affaires d'Etat, il entreprit à la priere de Chievres l'affaire la plus délicate de toutes celles qu'il avoit maniées pendant ſa Regence.

Il y avoit long-temps que Ximenez, ſur quelques avis qu'il avoit reçûs que les domeſtiques de l'Infant tramoient quelque choſe en ſa faveur au préjudice du Roi Catholique, avoit écrit à Chievres qu'il ſeroit à propos de les changer, & de lui en donner d'autres de la fidelité deſquels il put répondre à Sa Majeſté. Ces domeſtiques eſtoient au nombre de trente-deux, tous choiſis par le feu Roy; ils eſtoient gens de merite, & la plûpart de qualité. Les principaux & les plus conſiderables en toutes manieres eſtoient Pedro Nugnez de Guſman Gouverneur de l'Infant, Alvaro Ozorio Evêque d'Aſtorga ſon Precepteur, Gonzalez de Guſ-

man son Chambellan ; & Sancho de Paredez son premier Maistre d'Hostel.

Chiévres estoit demeuré d'accord que le changement que Ximenez luy proposoit, ne pouvoit estre que fort utile; mais soit qu'il ne crût pas Ximenez assez puissant pour l'executer, sans causer du trouble dans l'Etat, ou qu'il ne voulût pas donner cette mortification à l'Infant, il s'estoit contenté de luy répondre qu'il faloit observer ses domestiques de si prés, qu'il ne fust pas en leur pouvoir de rien entreprendre. Ximenez qui vit que Chiévres se ménageoit avec l'Infant, ne jugea pas à propos de se commettre avec lui. Il se contenta de l'observer, & il le fit avec tant d'exactitude, qu'on [illegible] entendit dire souvent que la seule [illegible]ne de l'Infant l'occupoit plus que [illegible] le reste de la Castille.

Les raisons qu'avoit Ximenez de veiller avec tant d'attention sur la conduite de l'Infant & sur celle de ses domestiques estoient les mouvemens continuels qu'ils se donnoient pour procurer quelque revolution en sa faveur. Il est vrai qu'ils n'avoient pensé d'abord qu'à l'instruction du jeune Prince. Mais déz qu'ils se furent apperçus que Ferdinand l'aimoit

aſſez pour le preferer à ſon aîné, & qu'ils eurent appris qu'il avoit fait un teſtament en ſa faveur, ils ſe flaterent de la douce eſperance de le voir enfin ſur le Throſne, ou pluſtoſt de celle de regner un jour ſous ſon nom. Cependant leurs eſperances ayant eſté trompées par l'avenement de Charles à la Couronne, ils chercherent les moyens de ſe ſoûtenir, & n'épargnerent rien pour inſpirer à l'Infant l'envie de regner aprés meſme qu'il en eut perdu l'eſperance.

Ximenez averti de leurs mauvais deſſeins, ſe fit un capital de les prévenir; ce fut ce qui l'obligea déz le commencement de ſa Regence de s'aſſurer de la perſonne de l'Infant, & de faire ſi bien obſerver ſes domeſtiques, qu'ils ne puſſent rien entreprendre ſans qu'il en fût averti. Cette contrainte mit au deſeſpoir l'Evêque Ozorio précepteur de l'Infant, il s'eſtoit fait des projets de fortune auſquels il ne pouvoit ſe reſoudre de renoncer; & l'élevation de Ximenez lui cauſoit d'autant plus de chagrin qu'il y entroit un peu d'émulation d'Ordre. Il avoit eſté Religieux de S. Dominique, comme le Regent l'avoit eſté de S. François. D'ailleurs comme il avoit l'eſprit inquiet & entreprenant, il aigriſſoit ſans ceſſe l'eſprit du

Gomez Livre 7.

Gouverneur Gusman. Ce Gouverneur estoit dévot comme on l'est d'ordinaire à la Cour, c'est à dire qu'il avoit trouvé le secret d'accorder beaucoup d'ambition avec sa devotion. Ils concerterent ensemble les moyens de tirer l'Infant de la dépendance de Ximenez ; & pour en venir à bout, Ozorio entreprit de gagner l'Empereur Maximilien ; & pour le mettre tout à fait dans ses interests il lui proposa de faire son mariage avec la Reine Germaine. L'Empereur donna dans ce projet, mais son inconstance ordinaire, ou plustost le desordre de ses finances l'empescha de l'executer.

D'un autre costé Gusman n'attendoit que l'occasion d'enlever l'Infant & de le conduire en Arragon. Il y avoit menagé un parti, & il estoit assuré que les principaux Seigneurs receveroient l'Infant à bras ouverts & le reconnoistroient pour Roy.

Tout alloit réussir au gré des Officiers du jeune Prince, lorsque Ximenez qui avoit des espions par tout, fut averti de leurs pratiques. Il n'eut pas de peine à les rompre, mais pour se délivrer une fois pour toutes, des inquietudes que lui caussoient leurs mouvemens, il en écrivit si fortement au Roy & à Chiévres qu'enfin

il les fit entrer dans ses sentimens.

Il receut donc des ordres positifs de congedier les premiers Officiers de l'Infant, Nunnez de Gusman son Gouverneur, Alvaro Ozorio Precepteur, & Gonzalo de Gusman, son Chambelan. Il n'y avoit point d'ordre précis pour Sancho de Paredez, son premier Maistre d'Hôtel, parce que c'estoit un esprit paisible qui n'avoit eu que peu ou point de part aux intrigues des autres.

Charles écrivit en mesme-temps aux trois premiers Officiers, *que quoiqu'il eut de grands sujets de se plaindre de leur conduite, & qu'ils n'en eussent que trop fait pour meriter d'estre severement punis, il vouloit bien se contenter de les renvoyer chez eux en consideration des services qu'ils avoient rendus à son freres. Que Ximenez sçavoit ses intentions, & qu'ils ne manquassent pas d'executer sans délay les ordres qu'il leur donneroit de sa part.* Pour ce qui est des autres Officiers de la Maison de l'Infant Charles se remit à Ximenez de les renvoyer ou de les retenir selon qu'il le jugeroit à propos. Il écrivit en mesme-temps à l'Infant une longue Lettre, dans laquelle il lui parloit en Roy & en frere, c'est à dire qu'en lui temoignant beaucoup d'amitié, il lui faisoit connoistre qu'il vou-

loit estre obéï, & qu'il s'opposeroit en vain aux Ordres qu'il addressoit au Cardinal d'Espagne.

Ces Ordres dont parle Charles estoient dans une Lettre fort ample, qu'il écrivit à Ximenez & au Cardinal de Tortose ; elle estoit addressée à tous les deux, mais l'execution des Ordres estoit particulierement confié à Ximenez. Ce fut un coup de la prévoyance de Chiévres, car dans la verité le Cardinal de Tortose n'avoit ny assez d'autorité, ny assez de fermeté pour executer les Ordres du Roy.

L'on vit dans cette occasion que trop de précaution nuit quelquefois ; le paquet qui contenoit toutes les Lettres dont on vient de parler, avoit esté fort recommandé au Courrier, il le recommanda de mesme au Maistre des Postes qui s'imagina que ce paquet contenoit des nouvelles certaines du départ du Roy. Sur ce préjugé il le retint cinq jours afin d'avoir le temps d'en donner le premier la nouvelle à tous les Grands ; & de profiter des liberalitez qu'ils avoient coûtume de faire dans ces occasions. Au bout des cinq jours ayant fait reflexion à la faute qu'il avoit faite, & n'osant pas presenter luimesme le pacquet à Ximenez qui s'estoit retiré au Monastere d'Aguillera, il le remit au Cardinal de Tortose.

Ce Prelat par une faute pire que celle du Maiſtre des Poſtes, ne ſe contenta pas de l'ouvrir, mais il porta à l'Infant les Lettres qui lui eſtoient addreſſées. Il n'eſt pas aiſé de décider s'il prévit le deſordre qu'il alloit cauſer parmi les Officiers du Prince, ou ſi l'ayant préveu il voulut bien embaraſſer Ximenez, dont il croyoit n'avoir pas lieu d'être content. Quoyqu'il en ſoit Ximenez à qui le pacquet s'adreſſoit directement, fut le dernier qui ſçût ce dont il eſtoit de la derniere importance qu'il fut informé, & les meſures qu'il eût pû prendre furent entierement rompuës par cette imprudence.

Au deffaut des ménagemens qui n'avoient plus de lieu, il fallut avoir recours à la hauteur, & employer l'autorité. Ximenez ſçavoit s'en ſervir mieux que perſonne du monde ; ce fut par là qu'il termina cette affaire ſi délicate, & dont tout autre que lui, aprés un pareil contre-tems, n'euſt jamais voulu ſe charger. Cependant les Officiers de l'Infant avertis par lui-meſme du danger qui les menaçoit, aprés avoir cherché en vain tous les expediens imaginables pour l'éviter, reſolurent que ce Prince iroit trouver Ximenez & qu'il n'épargneroit rien pour obtenir de lui qu'on ne fit aucun change-

ment dans sa maison jusqu'à l'arrivée du Roy son frere. L'on resolut encore qu'il se feroit accompagner par deux personnes de marque, qui pourroient estre au besoin des témoins irreprochables de ce qui se seroit passé entre lui & le Cardinal; que l'Evesque d'Astorga son Précepteur en seroit un, & qu'au deffaut de son Gouverneur qui estoit malade, il envoieroit prier le Cardinal de Tortose de l'accompagner. Ce Cardinal s'en excusa & dans la verité il n'avoit pas assez de force pour soûtenir la presence de Ximenez, aprés le tour qu'il venoit de lui joüer. Ainsi l'Infant fut obligé d'aller trouver Ximenez dans le Monastére d'Aguilera accompagné seulement de son Précepteur.

Ce jeune Prince n'épargna rien pour fléchir Ximenez, il pria, il conjura, il pleura. Le Cardinal de son costé n'oublia rien pour adoucir l'Infant & pour lui persuader de consentir de bonne grace à ce qu'il ne pouvoit éviter. A ces mots ce jeune Prince honteux de s'estre humilié inutilement le prit d'un ton plus haut & dit fierement à Ximenez que puisque l'on n'avoit aucun égard aux prieres où il avoit bien voulu se rabaisser, qu'il sçauroit bien trouver les moyens de conser-

ver ses Officiers. Que le feu Roy son ayeul les luy avoit donnez, & que tout autre que le Roy son frere ne seroit pas capable de les luy oster.

Ximenez qui n'avoit pas lieu de craindre de pareilles menaces, fit semblant d'en estre offensé pour avoir lieu de rompre la conversation. Ainsi se levant brusquement, il répondit à l'Infant d'un ton élevé: *Vous prendrez, Prince, le parti qu'il vous plaira, mais je vous jure par la vie du Roy nostre commun Maistre, que demain ne se passera pas que ses Ordres ne soient ponctuellement executez, quand toute l'Espagne devroit s'y opposer.* Ces paroles rompirent la conversation comme le Cardinal se l'étoit proposé. L'Infant s'en retourna à Aranda; mais il ne fut pas plustost rentré dans son Palais que Spinosa & Cabanillas Officiers des Gardes du Cardinal, l'investirent avec tant de précaution, qu'il ne fut plus possible d'y entrer ni d'en sortir sans leur permission. Le reste du jour & toute la nuit se passa à déliberer, l'on proposa divers expediens, mais enfin il fallut se résoudre à obéïr.

Le lendemain à la pointe du jour l'Infant envoya prier le Conseil d'Etat, les deux Nonces du Pape & tout ce qui se trouva d'Evesques à Aranda de venir le

trouver ; ils y vinrent, aprés que Ximenez leur en eut donné la permission. L'Infant extrêmement triste se plaignit à eux de la violence qu'on lui faisoit, & les pria de se joindre à luy pour en écrire au Roy. Comme ce n'estoit qu'un office de bienseance, la compagnie luy promit tout ce qu'il voulut & se retira.

A peine estoient-ils sortis que Ximenez envoya ordre aux premiers trois Officiers de l'Infant de venir le trouver ; il leur montra l'ordre qu'il avoit reçû du Roy, leur témoigna qu'il avoit de la peine de doner ce chagrin à l'Infant & à eux, mais que l'ordre estoit précis & que le Roy vouloit estre obéi. Il écouta leurs raisons, il souffrit qu'on luy repliquast, mais enfin la conversation finit par de grandes protestations de la part des trois Officiers d'obéïr incessamment. Le Cardinal les laissa retourner à cette condition au Palais de l'Infant pour donner ordre à leur départ. S'ils eussent fait paroistre la moindre resistance son dessein estoit de les faire arrester, & ses Gardes n'attendoient que le moindre signal pour s'en saisir. Avant la fin du jour tous les domestiques de l'Infant furent congédiez à la reserve d'un seul; ce fut le celebre Alphonse Castilegio, renommé pour ses bons vers, mais

Gomez Livre 7.

incapable

incapable de ſe mêler d'autre choſe. L'on mit auprés de l'Infant des perſonnes choiſies qui ſçurent ſi bien s'inſinuer dans ſon eſprit, qu'il oublia bien-toſt ſes anciens domeſtiques & les promeſſes qu'il leur avoit faites de les reprendre, ou ſi le Roy ne l'avoit pas agréable, de leur procurer des recompenſes.

L'Eſpagne vit avec étonnement qu'un homme, qui ne tenoit preſque plus à la vie, eût pû executer en ſi peu de temps & avec tant de hauteur une choſe auſſi difficile ; mais l'autorité de Ximenez eſtoit établie ſur des fondemens ſi ſolides, & il avoit ſi bien pris ſes meſures contre tout ce qui pouvoit l'ébranler, qu'il n'y avoit plus rien qu'il ne pût entreprendre avec ſuccés.

Il négligea même dans cette occaſion une précaution que Chiévres avoit jugé à propos de prendre. Le Gouverneur & le Precepteur de l'Infant eſtoient proches parens de deux Grands de Caſtille, des plus riches & des plus acreditez ; c'eſtoit le Marquis d'Aſtorga & le Comte de Lemos. Chiévres leur avoit fait écrire par le Roy touchant le changement que Ximenez devoit faire par ſon ordre dans la maiſon de l'Infant, & Sa Majeſté ajoutoit qu'elle eſtoit tellement perſuadée de

leur fidelité, qu'elle ne doutoit point que bien loin de s'opposer à l'execution de ses volontez en faveur de leurs proches, ils n'y contribuassent de tout leur pouvoir. L'on avoit mis ces Lettres ouvertes dans le paquet du Cardinal pour lui apprendre ce qu'elles contenoient. Ximenez s'en offença comme d'une précaution injurieuse à son autorité. Il jetta les Lettres au feu, mais en mesme-temps il fit observer ces Seigneurs de si prés, qu'ils furent réduits à murmurer en secret sans oser rien entreprendre au dehors.

Enfin Ximenez réduit à un état où tout autre auroit crû beaucoup faire de pouvoir vivre, dompta encore une fois Pedro Giron, qui avoit excité de nouveaux tumultes dans l'Andalousie, mit les costes d'Espagne à couvert des insultes des Barbares, conserva les conquestes d'Affrique & sauva Oran que Barberousse avoit assiégé. Il reçut toutes ces bonnes nouvelles dans le Couvent d'Aguillera, peu de tems avant celle de l'arrivée du Roy Catholique, qui s'estoit embarqué au commencement de Septembre, & avoit abordé à la fin du mesme mois aux costes des Asturies, aprés avoir essuyé une furieuse tempeste.

1517.

Quoyque cette nouvelle ne dût pas

eſtre fort agréable au Cardinal, eu égard à ſes intereſts particuliers, puiſque ſa Régence ne devoit durer que juſqu'à l'arrivée du Roy, il en eut neanmoins tant de joye qu'il ſembla durant quelques jours avoir recouvré ſa ſanté. Il ſe leva du lit d'où l'on avoit cru qu'il ne pourroit jamais relever, il celebra publiquement la Meſſe, recommença à donner des audiances & mangea avec les Cordeliers dans leur Refectoir.

Il reçut dans ce meſme temps des Lettres du Roy, par leſquelles il luy donnoit avis de ſon arrivée & le conſultoit ſur deux affaires importantes : La premiere regardoit la perſonne de l'Infant & conſiſtoit à ſçavoir ce que l'on feroit de lui, Sa Majeſté ne jugeant pas à propos qu'il reſtaſt en Eſpagne. Pour la ſeconde, il s'agiſſoit de décider laquelle des deux Monarchies le Roy viſiteroit la premiere, l'Arragon ou la Caſtille. Les Seigneurs Flamans qui accompagnoient Sa Majeſté, avoient fait naiſtre ce doute ; Ils connoiſſoient la haute eſtime que Ximenez s'eſtoit acquiſe dans l'eſprit du Roy ; ils ſçavoient que ce Cardinal avoit deſſein de les exclure du Conſeil d'Etat, & de les faire renvoyer en Flandre, & comme il faiſoit tout avec hauteur, il

s'en estoit vanté publiquement. Ils estoient d'ailleurs informez par ses propres Médecins qu'il ne pouvoit pas vivre longtemps ; ainsi ils s'estoient unis pour empescher qu'il ne pût joindre le Roy & conferer avec lui. Le voyage d'Arragon produisoit l'effet qu'ils prétendoient, c'est ce qui les avoit porté à le proposer.

Ximenez, aprés avoir felicité le Roy sur son heureuse arrivée, répondit en peu de mots, qu'il estoit indubitable que si Sa Majesté vouloit regner paisiblement en Espagne, il falloit en éloigner l'Infant, qu'autrement il ne lui seroit pas possible de s'en absenter ; que les Espagnols ne fussent tentez de l'élever sur le Trône où il avoit esté destiné par le premier testament de son ayeul : Que par la mesme raison & pour éviter le mesme inconvenient, il ne falloit l'envoyer ni dans les Pays-Bas, ni en Italie ; mais en Allemagne, où l'Empereur son ayeul se feroit un plaisir de l'élever. Cet avis de Ximenez fut depuis exactement suivi.

Quant au second chef de la consultation, le Cardinal répondit que le sort en avoit decidé, & que Sa Majesté ayant esté comme forcée par la tempeste de débarquer sur les costes des Asturies, qui dépendoient de la Castille, les Arragonois

n'auroient aucun lieu de trouver à redire s'il commençoit par l'endroit où la Providence l'avoit conduit. Cet avis fut encore ſuivi; mais les Seigneurs Flamans firent naiſtre tant d'incidens & retinrent ſi long-temps le Roy par les chemins, qu'ils vinrent à bout de leur deſſein, & firent en ſorte que Ximenez ne pût jamais joindre le Roy.

Cependant comme le Cardinal parloit aſſez hautement du deſſein qu'il avoit de faire renvoyer en Flandre les Seigneurs Flamans; ces Seigneurs, ſelon le genie de leur Pays, ne ſe cachoient pas beaucoup de celui qu'ils avoient de le faire renvoyer à ſon Egliſe ſi la mort ne les délivroit pas bien-toſt de cet homme infléxible, & naturellement ennemi de la Nobleſſe.

Ces diſpoſitions peu favorables au Cardinal donnerent lieu à Antoine de Rojas, Archeveſque de Grénade, de faire une démarche qui eût donné bien du chagrin à Ximenez ſi elle eût réüſſi. Rojas eſtoit Préſident du Conſeil de Caſtille, & en ſecret grand ennemi de Ximenez. Comme la maladie du Cardinal l'empeſchoit d'aſſiſter régulierement au Conſeil, l'Archeveſque ſe préval
ſon abſence, remontra ſi fortem

tereſt que tous en general & chacun en particulier avoit d'aller au pluſtoſt ſaluer le Roy, que la compagnie qui n'ignoroit pas que le Cardinal n'eſtoit pas en état de ſe mettre à ſa tête, ſuivit le ſentiment de l'Archeveſque. Il fit plus, comme il avoit deſſein d'y mener l'Infant, il le propoſa au Marquis d'Aguilar ſon Gouverneur, qui l'ayant refuſé, à moins qu'on ne luy fiſt voir un ordre exprés du Roy ou du Cardinal, la Compagnie ne laiſſa pas de ſe mettre en chemin.

Le Cardinal ne l'eût pas pluſtoſt appris qu'il lui dépeſcha un courier avec deux Lettres du Roy par leſquelles il déclaroit préciſément que le Conſeil attendroit pour venir le ſaluer que Ximenez fût en état de ſe mettre à la tête de la compagnie. Le Preſident qui avoit ſon excuſe toute preſte, priſe de la maladie de Ximenez qui le mettoit dans une impuiſſance abſoluë de ſortir d'Aranda, ne laiſſa pas de paſſer outre avec le Conſeil. Mais Ximenez écrivit fortement au Roy pour le prier de lui permettre de finir ſa Régence avec la même autorité qu'il avoit conſervée juſques alors. Il ajouta que ſi avant l'arrivée de Sa Majeſté les Conſeillers d'Etat euſſent pris la liberté de lui deſobéir, il les eût tous dépoſez à l'heure même.

Le Roy qui ne trouvoit rien que de juste dans sa demande, écrivit au Conseil de retourner sur ses pas & de ne se presenter devant luy que lorsque le Cardinal seroit en état de le lui presenter. Cette lettre mortifia étrangement le Président & le Conseil, mais l'ordre estoit trop précis pour se dispenser d'y obéïr. L'on retourna à Aranda, où Ximenez, bien loin de leur insulter comme ils l'apprehendoient, diminua leur confusion autant qu'il lui fut possible. C'estoit une de ses maximes, il soûtenoit avec la derniere force ce qu'il croyoit estre de son rang & de sa dignité, mais quand il avoit une fois obtenu ce qu'il prétendoit, il ne s'en prévaloït jamais pour opprimer ses inférieurs, ou pour s'élever au dessus d'eux plus qu'il n'avoit coutume de faire.

Cependant Ximenez ayant appris que le Roy avoit dessein de convoquer les Etats de Castille pour la fin de Decembre dans le dessein de s'y faire reconnoître Roy solidairement avec la Reine sa mere, & que l'on destinoit Valladolid pour y tenir cette Assemblée, il ne put s'empêcher de trouver étrange que l'on eût pris ces deux résolutions sans les lui communiquer, & comme il les trouvoit l'une & l'autre hors de saison, il en écri-

vit au Roy. Il lui representoit qu'avant que d'assembler les Etats, il estoit absolument necessaire que Sa Majesté se donnât le temps de connoître le génie des Espagnols, leurs loix, leurs mœurs & leurs coûtumes; les interests des Grands, leurs liaisons, leurs intrigues, leurs prétentions, leurs forces. Que la tenuë des Etats estoit une démarche bien délicate pour un Souverain élevé hors du païs, & qui n'avoit pas encore pris possession de sa Couronne. Que rien ne pressoit de tenir cette Assemblée; qu'on y seroit toûjours à temps. Il remontroit ensuite, que quand l'on auroit à la tenir dans le temps marqué par Sa Majesté, Valladolid n'étoit pas un lieu propre pour le grand concours de monde qui ne manqueroit pas de s'y trouver, & que Segovie étoit incomparablement plus commode.

Parmi les grandes qualitez de Ximenez, il y avoit un deffaut. Il estoit le plus ardent de tous les hommes à presser l'execution de ce qu'il avoit une fois projetté. Il ne s'accommodoit dans ces occasions ni au temps ni aux circonstances. Cette ardeur l'avoit souvent jetté dans de grands inconveniens, dont sa bonne fortune l'avoit toûjours tiré avec succés. Il n'en arriva pas de même dans la con-

joncture dont nous parlons. Une des prin-principales raisons qu'il allégua pour ne point tenir les Etats & qu'il pressa le plus vivement, fut qu'il falloit au préalable renvoyer tous les Seigneurs Flamans, parce que les Espagnols qui ne manqueroient pas de se prévaloir de la liberté & de l'autorité des Etats, ne souffriroient jamais que les premieres places du Conseil, & les principales Charges de la Maison de leur Roy fussent occupées par des Etrangers.

Le conseil estoit bon & l'évenement fit voir que l'on eust bien fait de le suivre, mais le succez fit voir aussi qu'il avoit esté donné à contre-temps. Le Roy n'eust pas la force de cacher aux interessez les conseils que Ximenez luy donnoit à leur desavantag ; il avoit pour les Flamans ses compatriotes la mesme tendresse que Ximenez avoit pour les Espagnols, & il trouvoit une dureté insupportable à l'obliger de se deffaire de tant de Seigneurs dont il avoit éprouvé la fidelité, & avec lesquels il avoit esté élevé dés sa plus tendre jeunesse ; cela commença à lui rendre odieux & les conseils & celui qui les donnoit.

Les Flamans profiterent de ce foible que leur Roy avoit pour eux, & dans ce moment mesme le Cardinal de Tortose,

la Chau, Amerſtorf, le Chancelier Sauvage, le Grand Ecuyer Lanoy, le Referendaire Gatinara & Chiévres le plus puiſſant & le plus intereſſé de tous à la diſgrace de Ximenez, firent réſoudre le Roy à tenir les Etats dans le temps marqué, & à les tenir à Valladolid, contre le ſentiment de Ximenez.

Le Cardinal regarda cette demarche comme le préſage de ſa diſgrace; & pour la conjurer il demanda, il preſſa, il ſolicita la permiſſion d'aller trouver le Roy, mais elle luy fut toûjours refuſée, ſous pretexte de ſa ſanté qui ne luy permettoit pas de faire un ſi long voyage. L'excuſe eſtoit d'autant moins ſatisfaiſante, que dans ce meſme temps il fut obligé de partir pour Valladolid. Ximenez y avoit fait retenir pour ſoy le logis du Docteur Bernardin qui eſtoit commode pour un malade, parce qu'il eſtoit éloigné du bruit; mais Terremonde, Gentilhomme Flamand, Mareſchal des logis de la Cour, s'y oppoſa, & afin que le Cardinal euſt moins de lieu de s'en plaindre, il le fit marquer pour la Reine Germaine. Ce procedé le choqua d'autant plus, qu'il ſçut que c'etoit à l'inſtigation du Duc d'Alve qu'on luy avoit joüé cette piece. Sur cela il ſe picqua d'honneur, & pour n'en avoir pas

le démenti, il en écrivit au Roy & à la Reine, & les pria d'avoir égard à son indisposition ; il en reçut toute la satisfaction qu'il pouvoit souhaiter, & la maison luy fut laissée. Mais Terremonde qui avoit entrepris de le chagriner luy fit un autre tour, qui fut de loger son train dans un Bourg assez éloigné de Valladolid, pour empescher qu'il ne fust servi de ses domestiques avec toute l'assiduité necessaire à un malade.

Ximenez s'en plaignit hautement, & on luy entendit dire qu'il n'avoit jamais esté traité de la sorte, non pas mesme lorsqu'il n'estoit que simple Confesseur de la Reine Isabelle, & qu'il estoit tres éloigné de luy avoir rendu les services qu'il avoit rendu depuis au Roy & à la Couronne de Castille. Il luy échapa mesme de parler satiriquement de l'état present de la Cour. Il est toûjours dangereux de se plaindre du Gouvernement, mais il l'est encore plus pour ceux qui sont menacez d'une disgrace, parce que les interessez à leur perte, profitent de tout, empoisonnent tout.

Gomez Livre 7.

Ce fut ce qui arriva à Ximenez, les Seigneurs Flamands, qui ne perdoient aucune occasion de luy nuire, se servirent de ses plaintes pour aigrir contre luy l'esprit

du Roy. Ils luy representerent que l'insolence de Ximenez estoit venuë à un point qu'elle ne pouvoit plus estre dissimulée ; qu'il estoit bon de luy faire comprendre qu'on estoit en estat de se passer de luy ; qu'ayant une fois desaprouvé la tenuë des Etats, il n'épargneroit rien pour en empescher le succés, quand ce ne seroit que pour verifier ses conjectures & pour mettre le Roy dans une necessité absoluë de dépendre de ses conseils & d'en passer par tout où il luy plairoit ; qu'on ne pouvoit donc se dispenser de l'en exclurre, qu'on ne pouvoit rien faire de plus agréable à toute la Noblesse de Castille que de luy sacrifier un homme qui l'avoit toûjours traitée en veritable tyran ; que c'estoit l'unique moyen de se disculper de ses violences & de faire connoistre à toute l'Espagne que Sa Majesté n'y avoit point de part.

Le Roy eut beaucoup de peine à traiter si durement un homme à qui il ne pouvoit pas nier qu'il n'eust les dernieres obligations ; mais les Seigneurs Flamans luy ayant fait comprendre que de l'humeur dont estoit Ximenez, il falloit ou qu'il le leur sacrifiast ou qu'il se resolut à les luy sacrifier tous tant qu'ils estoient, il prit enfin la resolution de luy écrire cette

terrible lettre qui fut la cause de sa mort.

Sa Majesté luy mandoit qu'Elle avoit fait dessein avant la tenuë des Etats d'aller à Tordesillas pour y rendre ses devoirs à la Reine sa mere ; qu'Elle passeroit à Moyados où elle le prioit de se rendre, pour conferer avec luy sur la maniere dont Elle avoit à se gouverner. Elle ajoûtoit qu'aprés qu'Elle auroit pris ses conseils & ses instructions, il estoit juste de le décharger du poids des affaires, afin qu'il pust s'occuper uniquement du soin de sa santé & passer tranquillement le reste de ses jours dans son Diocese. Que Dieu seul pouvoit le recompenser des grands services qu'il avoit rendus à l'Etat, que pour luy il l'honoreroit toute sa vie comme son pere.

Par malheur pour Ximenez la fievre l'avoit repris le jour precedent, mais ce fut bien pis quand en ouvrant la lettre, il reconnut qu'elle estoit écrite de la main de Mota qu'il avoit destiné pour son successeur, & que le Roy n'avoit fait que la signer. Tant d'ingratitude de la part de Mota, tant de services si mal recompensez, une disgrace si précipitée & si peu attenduë, tout cela estant joint ensemble, l'emporta dans son esprit, tout grand & tout fort qu'il estoit, sur tout ce que l'ex-

perience & la raison y purent opposer. Sa fievre en redoubla. Alors détrompé du monde, il rappella tous les grands sentimens de pieté qu'on avoit lieu d'attendre de la haute probité dont il avoit toûjours fait profession, & mourut le jour mesme, c'est à dire le 8e de Novembre de l'année 1517. âgé de 81 an, 22. ans aprés qu'il eut esté élevé à l'Archevesché de Tolede, & 22 mois aprés qu'il eut esté appellé à la Regence de la Castille.

Les soulevemens & les guerres civiles qui penserent désoler la Castile quelque temps aprés sa mort, sont des preuves certaines que le conseil qui causa sa disgrace ne devoit pas estre rejetté. Son autorité & ses conseils manquerent à Charles au plus fort de ses besoins, & il reconnut, mais trop tard, qu'il avoit perdu plus qu'il ne pensoit en le perdant, & en ne recevant pas au moins ses instructions avant sa mort.

Les amis & les ennemis de Ximenez avoüerent à l'envie que l'Espagne n'avoit jamais produit un plus grand homme. Il parut tel dans tous les états de sa vie, Grand Religieux, grand Evesque, grand Ministre d'Etat; prudent, sage, sçavant, prévoyant, entreprenant, toûjours heureux, excepté dans les derniers momens

de sa vie. Il y a lieu de croire que la Providence le permit ainsi, afin que son esprit & son cœur n'estant plus partagez entre Dieu & le monde, il pust estre encore grand dans le Ciel. C'est en peu de mots à quoy se réduit l'Histoire de sa vie que l'on vient de raconter.

Fin de la seconde Partie.

